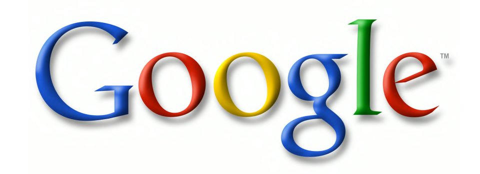
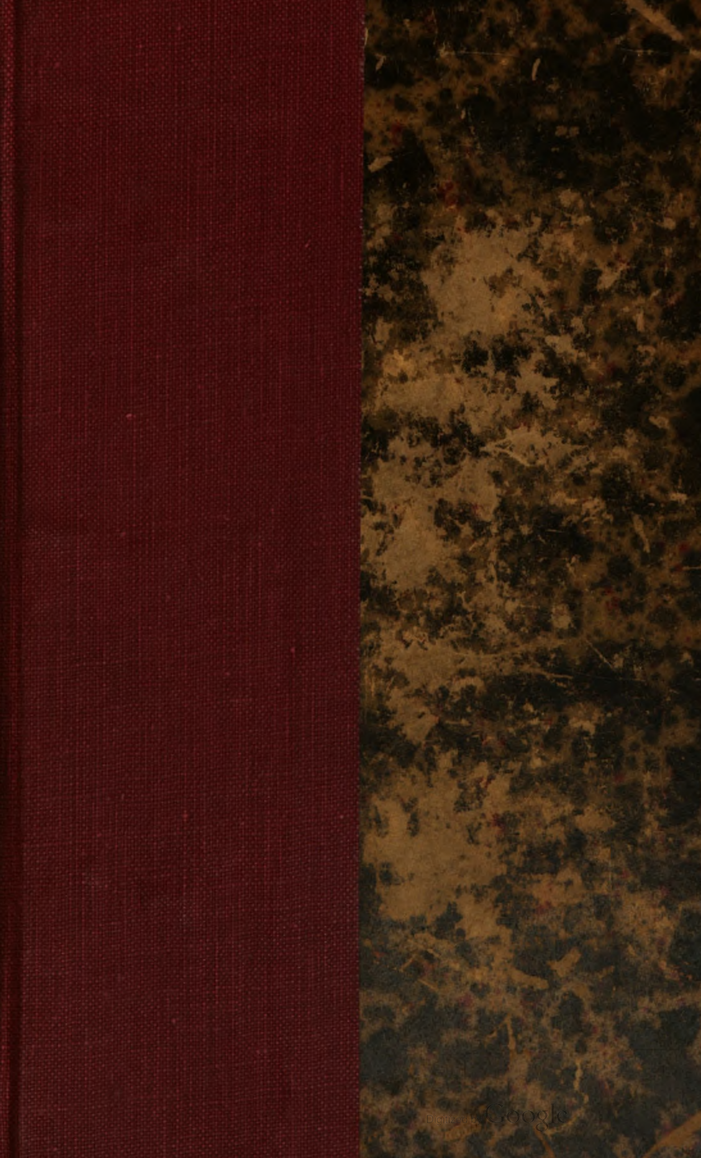



Digitized by Google


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ECCLESIAE


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRONDt
LIBRAI
ANC
Google

*COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES*

# Saint-Amant

LA SOLITUDE. — LE CONTEMPLATEUR
LA JOUISSANCE. — LE PALAIS DE LA VOLUPTÉ
LA DÉBAUCHE. — LES CABARETS. — LE MELON. — ORGIE
SONNETS ET PIÈCES VARIÉES. — CAPRICES
MOÏSE SAUVÉ. — LETTRES ET PRÉFACES
APPENDICE : DOCUMENTS — LEXIQUE ET NOTES

AVEC UN FRONTISPICE ET UNE NOTICE DE

REMY DE GOURMONT



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE.
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII



# NOTICE

—

# SAINT-AMANT

Saint-Amant a tous les dons d'un grand poète, et pourtant il serait peut-être excessif de l'appeler ainsi. C'est qu'il lui a manqué tout de même je ne sais quelle sérénité supérieure, je ne sais quels dons spirituels. Notre sensibilité ne protestera plus si l'on ajoute un mot au jugement : Saint-Amant fut un grand poète verbal. Il n'est, à ce point de vue tout philologique, ni Ronsard ni Victor Hugo, mais de

Ronsard à Victor Hugo, aucun porte-lyre ne mania son instrument avec autant d'aisance, de fougue, n'en tira des musiques plus riches ni plus sonore. Cette allusion musicale est à sa place : Saint-Amant était un musicien passionné ; conscient de son talent sur le luth, il vante naïvement, en plus d'une page, la douceur des accents qu'il en tire et il a loué les rossignols quand il a dit :

... Faisant retentir leur douce violence,
Ils rendent le bruit même agréable au silence
Et d'accents gracieux lui forment un salut
Qui se peut égaler aux charmes de mon luth.

Il a un vif sentiment du rythme. Son vers marche d'un pas sûr, porté par d'harmonieux mouvements, et, encore aujourd'hui, se prête à merveille à la diction poétique. Une de ses pièces les plus nombreuses, *le Melon*, a passé récemment par cette épreuve ; ce fut, paraît-il, un enchantement.

Son vocabulaire est riche, presque autant que celui de Du Bartas, et il le manie avec beaucoup plus d'adresse, quoique pas toujours avec un goût très sûr. Mais le goût varie avec les milieux, avec les générations, et nous ne

pouvons, en équité, reprocher à Saint-Amant de choquer parfois certaines délicatesses décadentes. Sainte-Beuve, souvent timoré, recule devant la limace et le crapaud de *la Solitude.* Il admet le pendu. Le pendu est romantique. En 1853, Victor Hugo n'avait pas encore réhabilité le crapaud et le crapaud était encore à la porte du temple du goût. Disons plutôt qu'avec son crapaud et sa limace Saint-Amant, comme Théophile Gautier l'a bien vu, devance le goût moderne pour toutes les formes de la vie animale.

Saint-Amant connaît la nature entière, les champs, les bois, la mer. Il a navigué, il a vu les deux mondes, des Antilles à la Méditerranée, de Londres à Varsovie, de Stockholm à Rome et au Maroc. C'est un hardi compagnon que rien n'étonne. Comment aurait-il été compris par Boileau, petit bourgeois malicieux et borné dont les grandes expéditions furent le voyage de Marly? Saint-Amant a aimé la mer, ce qui semble, au dix-septième siècle français, un paradoxe. Il a joué comme nous sur les plages, dans les rochers, il a « ramassé mainte coquille », il a gravi et dévalé les falaises, il a

contemplé le mouvement des vagues, leur fureur et leur douceur ;

> Que c'est une chose agréable
> D'être sur le bord de la mer !

Se peut-il des vers plus ingénus ? Ceux-ci ne le sont guère moins :

> Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
> Murmure et frémit de courroux,
> Se roulant dessus les cailloux
> Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne...

Mais c'est la campagne qui l'a le mieux inspiré. Il était né près de Rouen, dans un des plus beaux sites du monde, à la limite de la belle forêt de Rouvray, qui comblait sans doute en ce temps-là, presque toute la boucle de la Seine. N'est-ce pas cette forêt qu'il a chantée dans plusieurs couplets de *la Solitude?* On y reconnaît encore la plupart des paysages des environs de Rouen avec leurs « vallons verts et sauvages ». Il faudrait le secours de l'érudition locale, mais je devine l'état ancien de la rive gauche de Rouen dans ces deux strophes :

> Que j'aime ce marais paisible !
> Il est tout bordé d'aliziers,

D'aulnes, de saules et d'osiers,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les Nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais ;
Où l'on voit sauter les grenouilles,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Sitôt qu'on veut s'en approcher.

Là cent mille oiseaux aquatiques...

Saint-Amant jette sur le vaste monde un regard pénétrant. Ses tableaux sont exacts et pittoresques. De plus, il saisit fort bien le trait dominant d'un paysage, d'un climat et, à ce point de vue, on peut considérer comme des chefs-d'œuvre, ses quatre sonnets des saisons : *le Printemps des environs de Paris*, *l'Eté de Rome*, *l'Automne des Canaries* et *l'Hiver des Alpes.* C'est dans le premier de ces sonnets qu'on trouve ce vers qui pourrait très bien être d'Albert Samain ou de Francis Jammes :

L'herbe sourit à l'air d'un air voluptueux.

§

Cette poésie de la nature était fort appréciée des contemporains de Saint-Amant : Nicolas

Faret le loue « d'imprimer dans l'âme, lorsqu'il décrit, des images plus parfaites que ne le font les objets mêmes ». Il ajoute : « Lorsqu'il veut être sérieux, il semble qu'il n'ait jamais hanté que les philosophes, et quand il veut relâcher son style dans la liberté d'une honnête raillerie, il n'est point d'humeur si stupide qu'il ne réveille, ni si sévère dont il ne dissipe le chagrin et à qui il n'inspire des subtils sentiments de joie. Son esprit paraît sous toutes les formes, et c'est une chose admirable, et qui ne s'est peut-être jamais vue, qu'une même personne ait pu, en un éminent degré, réussir également en deux façons d'écrire qui sont d'une nature si différente et qui semblent être opposées. » Il y a en effet un singulier contraste entre *la Solitude* et *le Melon*, entre *le Contemplateur* et *les Cabarets*, encore que dans ces deux morceaux de poésie pittoresque et satirique on retrouve quelque nostalgie de la nature, quelque désir ou ressouvenir champêtre. Il y a des pièces plus crues et tout en appels à la goinfrerie, tout en soupirs en l'honneur du broc. Là encore, et quoi que pense Faret, je découvre bien de la mélancolie, bien de l'ironie.

Qui chanta si fort le los de la vigne ne fut peut-être qu'un médiocre buveur. Saint-Amant, s'il ne fut point pareil à cet énigmatique Chaudière, qui ne but jamais que de l'eau, fit s'entrechoquer plus souvent peut-être les rimes que les coupes. Il a vanté très haut sa capacité d'ivrogne, mais n'a-t-il point délivré un pareil certificat à son ami Faret, à l'honnête, sobre et timide Faret, qui, malgré la rime, ne mit peut-être jamais les pieds en un cabaret, ni au Cormier ni à la Pomme de pin ?

On sent bien, cependant, que Saint-Amant fréquentait volontiers les mauvaises compagnies, mais c'était surtout par amour du pittoresque, et pour en revenir avec ces sonnets qui sont, comme *les Goinfres*, *le Paresseux*, *Assis sur un fagot*, et plusieurs autres, des eaux-fortes qui valent celles de Callot. On disait, de son temps, les « caprices » de Saint-Amant, comme les caprices de Callot. Ils vont de pair : l'un nous fait comprendre l'autre ; ils s'illustrent réciproquement.

Qui ne le connaît, ce sonnet du *Paresseux*, dont le premier quatrain amuse l'imagination ?

Accablé de paresse et de mélancolie,

Je rêve dans un lit où je suis fagoté
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un don Quichotte en sa morne folie.

Huysmans admirait fort *les Goinfres*. La langue française ne possède rien dans le genre « grotesque » de buriné d'une main aussi sûre ; j'appellerais les sonnets de Saint-Amant des pièces de vitrine, des pièces de musée.

§

Les poèmes spécialement appelés *caprices* ont le défaut de verser trop net dans le burlesque ; mais c'est un burlesque encore presque digne et çà et là franchement lyrique comme dans le *Passage de Gibraltar*, où l'énumération symbolique des vaisseaux de l'escadre se déroule en harmonieuses strophes d'une beauté à la fois spirituelle et éloquente : c'est un des morceaux les plus curieux de Saint-Amant et tel qu'on n'en revit point de pareil avant les essais symbolistes. A vrai dire, c'est du symbolisme à rebours, tout verbal : au lieu que les symbolistes décrivaient l'effet des choses pour les suggérer, Saint-Amant s'arrête au nom et oublie la chose. Exemples :

Un *Cygne* entre nos combattants
Quitte Méandre pour Neptune
Et pour mieux suivre la *Fortune*
Nage et vole d'un même temps...

Un jeune *Aigle* qui depuis peu
Hors de l'aire a fait sa sortie...

Comptez, pour comprendre, que ce *Cygne* et cet *Aigle* auxquels se joignent bientôt un *Griffon*, un *Lion*, une *Licorne*, une *Levrette*, sont des bêtes à la fois et de puissantes ou d'agiles frégates. Allégé, comme il est ici, de quelques longueurs, *le Passage de Gibraltar* est un poème des plus instructifs, un de ceux qui font volontiers réfléchir le poète inquiet de son métier : le métier est supérieur. Saint-Amant disparu, on ne reverra plus cela : la poésie va devenir raisonnable, ce qui est sa manière de perdre toute raison d'être.

*Rome ridicule* et l'*Albion* sont des satires, que le mauvais goût dépare. La première se ressent de Scarron, qui contaminait tout. La seconde est curieuse par la description bouffonne qu'on y trouve des mœurs anglaises. On y découvrirait, en lisant sous les mots, une allusion certaine aux drames de Shakespeare

qui se jouaient à la date de *l'Albion*. A ce titre, c'est un petit document, plus ethnique que littéraire, à mettre à côté de la lettre de René Le Pays sur le même sujet : « Les poètes anglois, pour flatter l'inclination de leurs spectateurs, font toujours couler du sang sur leur théâtre, et ne manquent jamais d'orner leur scène des catastrophes du monde les plus cruelles. Il ne se joue pas une pièce qu'on n'y pende, qu'on n'y déchire, ou qu'on n'y assassine quelqu'un. Et c'est à pareils endroits de leurs comédies que les femmes battent des mains et éclatent de rire... » Le parallélisme avec *l'Albion* est des plus curieux et en confirme l'exactitude, car le poème de Saint-Amant est resté inédit jusqu'en 1855, cependant que le poète était mort avant la publication d' *Amitiés, Amours et Amourettes* (1664), où se trouve cette jolie lettre. Il n'est pas jusqu'à la strophe de Saint-Amant,

Au sortir de leurs théâtres...

qui ne semble commentée et expliquée par la prose de Le Pays, où il est question des cabarets à la mode fréquentés par les élégants et leurs belles, mais Le Pays les qualifie d'un nom plus honnête que Saint-Amant.

§

Reste *le Moïse sauvé*. Loin de parfaire la réputation de Saint-Amant, ce poème l'a détruite. Il y avait là un petit problème, que M. Emile Faguet a élucidé assez bien. « Saint-Amant, dit-il, n'eut qu'un malheur, celui, après avoir réussi trop tôt par des ouvrages secondaires, de faire attendre trop longtemps et de donner trop tard sa grande œuvre. *Le Moïse* parut en 1653, et c'était un poème dans le goût de 1630; et l'école de 1660 était déjà là toute prête à rejeter dans l'ombre les productions de la génération précédente... » Quand Saint-Amant se rendit à Varsovie par les Flandres, il fut arrêté par un parti d'ennemis et enfermé à Saint-Omer. Il emportait le manuscrit du Moïse, qui fut saisi et, sans le nom de la Reine de Pologne, que, dit-il, il invoqua, *le Moïse sauvé* devenait *le Moïse perdu*. — Et du coup, Saint-Amant demeurait aussi célèbre, peut-être, que Mathurin Régnier. Les grandes œuvres sont le piège des poètes qui ne sont pas des génies de premier ordre : Ronsard y a échoué, comme Malherbe, comme La Fontaine. Il s'en est fallu de peu que *la Franciade* n'accablât

Ronsard; Saint-Amant, moins heureux, a fléchi sous le poids du *Moïse* pourtant bien moins mauvais, et même rempli de beaux vers et de beaux couplets. Un verre ne doit pas contenir plus de vin que le buveur n'en peut boire d'une haleine; un poème ne doit pas être si long qu'on ne le puisse lire en une séance. Il en est ainsi du moins, à notre goût, depuis le XVIe siècle, depuis *la Jérusalem*, et si Goethe a rompu la règle, cela ne fait rien. Victor Hugo, lui-même, n'a plus osé le grand poème et pourtant, s'il l'eût osé, il l'eût accompli avec un bonheur homérique.

Il faut cependant reconnaître que, de tous les grands poèmes français modernes, *le Moïse sauvé* est le seul qui ait gardé quelque fraîcheur, quelque apparence de vie. Il vit gauchement, mais il vit encore. Il n'y a plus dans *la Semaine* de Du Bartas que des vers isolés, souvent d'une puissante beauté, que des détails curieux ; il y a dans *le Moïse* des épisodes complets qui se lisent avec plaisir. Sainte-Beuve a dit :

« L'écueil du *Moïse* est d'être ennuyeux. »

C'est tout le contraire. Par une sorte de miracle, dont Saint-Amant, tout de même, doit

bénéficier, *le Moïse* n'est pas ennuyeux. M. Faguet l'a reconnu sans honte ; je l'ai éprouvé moi-même. Quand on a l'habitude des lectures littéraires, on peut lire *le Moïse sauvé;* s'il contient des passages un peu ardus, il en contient beaucoup d'autres ou gracieux, ou pittoresques, ou brillants, ou même tout à fait beaux. C'est, en somme, le plus grand effort poétique, de Ronsard à Victor Hugo, et qui n'a pas été tout à fait vain. *Le Moïse* a surtout une valeur de poésie picturale : c'est une curieuse fresque ; plusieurs parties en sont embues, sans doute, mais cela tient plutôt à l'humidité des murs qu'à l'inhabileté de l'artiste.

*Le Moïse* a-t-il été connu des premiers romantiques ? Théophile Gautier a l'air de l'insinuer. Nodier, Vigny, Musset n'auraient pas dédaigné d'y prendre quelques thèmes, mais ceci exigerait des enquêtes attentives. On peut du moins lire parallèlement *le Bain de la princesse* (1) et *le Bain de Suzanne*, de Vigny. L'avantage reste au vieux poète pour l'imagination, la grâce du détail, la délicatesse et surtout la couleur. Est-ce que le romantisme ver-

(1) Voyez page 214.

bal ne serait pas sorti de la Bibliothèque de l'Arsenal où Nodier, qui avait tout lu, bavardait sur toute chose ?

§

Très différent de Théophile, Saint-Amant est tout extérieur, artiste bien plus que poète sensible. Théophile annonce le lyrisme personnel des romantiques : Saint-Amant préfigure le lyrisme impersonnel des parnassiens : il y a en lui du Banville et du Leconte de Lisle. Mais que n'a-t-il préfiguré, ce poète protée ?

*Les Visions* ne sont-elles pas du genre le plus funèbre et le plus fantastique ? Et sa *Rome ridicule*, hélas ! ne sont-ce point déjà les spirituels blasphèmes d'*Orphée aux Enfers* ?

Quand on est entré dans la voie des comparaisons littéraires, on irait loin, si le bon sens ou le goût ne vous arrêtaient. Pourquoi n'avouerais-je pas, cependant, que la trente et unième strophe du *Contemplateur* me rend moins obscure la célèbre énigme de Stéphane Mallarmé : *Tonnerre et rubis aux moyeux.* M. Faguet a commenté cette strophe dans un sens qui ne contredit pas mon sentiment (1).

(1) Voir à l'*Appendice*, p. 278.

Saint-Amant ne peut donc plus, je pense, après ce que l'on vient de lire, nous apparaître comme « tout à fait caduc », selon l'expression malheureuse de Sainte-Beuve.

Il me semble, au contraire, singulièrement remuant et très propre encore à donner à ceux qui écrivent en vers des leçons de netteté, de pittoresque et de force. La force est ce qui domine en lui. Son vers est robuste. On ne trouvera de mièvrerie dans Saint-Amant qu'au poème de *Lydian et Sylvie* que nous avons inséré comme exemple d'une des phases de son talent. Partout ailleurs, il est l'homme qui affirme. Son poing, plus d'une fois, dut faire tressauter les bouteilles sur la table du Cormier, et il étonna bien ses compagnons un jour que, pour justifier je ne sais quel caprice, il s'écria : « Messieurs, j'ai cinquante ans de liberté sur la tête. » C'était un représentant de la race individualiste qui, en même temps, nous donnait Corneille. Avec Saint-Amant, le seizième siècle achève de mourir et meurent avec lui, pour bien des années, les influences de Ronsard, de Rabelais, de Mathurin Régnier, de Du Bartas. Le règne va commencer de ceux qui furent des

psychologues plus que des artistes et des moralistes plus que des poètes. Ces nouveaux venus manquèrent singulièrement d'indulgence pour leurs prédécesseurs; ils se crurent de force à rejeter dans l'ombre toute la littérature qui les précédait. Ils prétendirent renouer directement avec l'antiquité et ce qu'ils reprochaient le plus à Saint-Amant et à tels de ses contemporains, c'était de l'avoir méconnue. On peut voir, en effet, en parcourant les curieuses préfaces que le poète rédigea pour ses œuvres, que l'antiquité était le moindre de ses soucis. Alors que l'imitation des anciens allait devenir la grande règle littéraire, Saint-Amant avouait bonnement qu'il ne savait que peu de latin et moins encore de grec : c'est ce que le pédantisme de Boileau peut-être lui pardonnera le moins. Les *Lettres et Préfaces*, que nous avons groupées dans cette édition, exposent très nettement les goûts littéraires de Saint-Amant. On le connaîtra mieux, je crois, après les avoir lues. La *Préface* de Faret n'est pas négligeable non plus : elle nous donne le Saint-Amant tel qu'il apparaissait à ses admirateurs.

REMY DE GOURMONT.



# PRÉFACE

SUR LES

## ŒUVRES DE MONSIEUR DE SAINT-AMANT

Par son fidèle ami Faret.

Il y a des choses qui sont d'une condition si relevée et d'une essence si pure qu'elles ne peuvent rien souffrir de bas ni de commun; et celles particulièrement qui n'ont point d'autre objet que de plaire sont ordinairement d'une nature si noble que c'est les violer que ne leur donner pas toute la grâce dont elles sont capables. La médiocrité les détruit, et, lorsqu'elles ne sont pas excellentes, on peut dire qu'elles sont très imparfaites. Si la peinture ne trompe les yeux, elle les offense; si la musique ne

charme les oreilles, elle les blesse ; et, si la poésie ne nous ravit et n'élève l'âme au-dessus de sa matière, elle est d'autant plus ridicule qu'elle est digne d'admiration lorsqu'elle est montée à ce point qui la fait nommer le langage des dieux. Aussi n'a-t-elle rien que de sublime : ses ornements sont tous riches, et, bien que ses grâces soient dans la naïveté et que ses beautés soient toutes naturelles, si est-ce qu'elle veut toujours être accompagnée d'éclat et de pompe. Elle a je ne sais quels rayons de divinité qui doivent reluire partout, et, lorsque ce feu manque de l'animer, elle n'a plus de force qui la puisse rehausser au-dessus des choses les plus vulgaires. Cette chaleur, que les anciens ont appelée génie, ne se communique qu'à fort peu d'esprits, et ne se fait principalement remarquer qu'aux descriptions, qui sont comme de riches tableaux où la nature est représentée : d'où vient que l'on a nommé la poésie une peinture parlante. Et de fait, comme elle est le plus noble effort de l'imagination, on peut dire aussi que son plus noble chef-d'œuvre est celui de bien décrire. C'est cette partie qui ne se peut acquérir, non plus que ces grâces secrètes qui nous ravissent

sans que nous sachions la cause de notre ravissement : et c'est par là que ces grands hommes qui ont mérité les titres de divins et de sacrés sont montés à cette gloire immortelle qui refleurit en tous les siècles. Il ne faut voir que les vers de monsieur de Saint-Amant pour connaître qu'il a pris dans le ciel plus subtilement que Prométhée ce feu divin qui brille dans ses ouvrages. Néanmoins, cette ardeur d'esprit et cette impétuosité de génie qui surprennent nos entendements et qui entraînent tout le monde après elles ne sont jamais si déréglées qu'il n'en soit toujours le maître. Son jugement et son imagination font un si juste tempérament, et sont d'une si parfaite intelligence, que l'un n'entreprend rien sans le secours de l'autre. Aussi sont-ce deux parties dont l'union est tellement nécessaire que, quand l'une des deux vient à manquer, ce n'est plus ou que stérilité ou que confusion. En effet, l'on voit ordinairement que ces esprits violents, de qui les secondes pensées n'ont jamais corrigé les premières, ressemblent à ces torrents qui se précipitent pour ne faire que du mal ; mais ceux qui, produisant beaucoup, font régner l'ordre au milieu

des belles matières, sont comme ces grands fleuves qui portent la fertilité dans les campagnes et l'abondance dans les villes. Notre ami se peut vanter d'être de ceux-là et d'avoir toutes les grandes qualités requises à un vrai poète. Ses inventions sont hardies et agréables; ses pensées sont hautes et claires ; son élocution est nette et vigoureuse, et, jusques au son et à la cadence de ses vers, il se trouve une harmonie qui peut passer pour sœur légitime de celle de son luth. Lorsqu'il décrit, il imprime dans l'âme des images plus parfaites que ne font les objets mêmes. Il fait toujours remarquer quelque nouveauté dans les choses qu'on a vues mille fois, et ce qui est particulièrement à considérer en lui, c'est qu'il n'achève jamais ces beaux portraits sans y donner un trait de maître, et sans y laisser un aiguillon à la fin qui chatouille l'esprit longtemps après qu'il en a été piqué. Lorsqu'il veut être sérieux, il semble qu'il n'ait jamais hanté que des philosophes, et, quand il veut relâcher son style dans la liberté d'une honnête raillerie, il n'est point d'humeur si stupide qu'il ne réveille, ni si sévère dont il ne dissipe le chagrin

et à qui il n'inspire des subtils sentiments de joie. Son esprit paraît sous toutes les formes, et c'est une chose admirable, et qui ne s'est peut-être jamais vue, qu'une même personne ait pu en un éminent degré réussir également en deux façons d'écrire qui sont d'une nature si différente et qui semblent être opposées. Et certes, qui peut voir cette belle *Solitude*, à qui toute la France a donné sa voix, sans être tenté d'aller rêver dans les déserts? et si tous ceux qui l'ont admirée s'étaient laissé aller aux premiers mouvements qu'ils ont eus en la lisant, la Solitude même n'aurait-elle pas été détruite par sa propre louange, et ne seroit-elle pas aujourd'hui plus fréquentée que les villes ? Ce divin *Contemplateur*, qui ne peut être assez dignement loué que par celui même qu'il loue, je veux dire par ce grand et saint prélat à qui il est dédié, n'est-ce pas même une sublime leçon de la plus parfaite sagesse et de la plus haute philosophie chrétienne et morale? Quel courage assez hardi pourrait ouïr réciter ses *Visions* mélancoliques, dont le titre seul a je ne sais quoi d'effroyable, sans frémir d'horreur? Et quelle âme assez austère pourrait lire

*le Palais de la Volupté* sans être touchée de quelque désir d'en goûter les délices ? *L'Andromède* et *l'Arion*, sont-ce pas d'assez hardis essais de ce fort génie pour faire espérer à notre langue un poème héroïque? Enfin, tant d'autres poèmes, ou pour l'amour ou pour la joie, et qui sont partout embellis des vrais ornements de l'art et des richesses de la nature, doivent-ils pas faire confesser à tout le monde que monsieur de Saint-Amant mérite autant qu'aucun autre qui ait jamais été le titre de vrai poète?

L'étroite amitié qui s'est inviolablement conservée entre nous depuis plusieurs années ne saurait, devant de bons juges, rendre ce discours suspect d'aucune flatterie. Je voudrais bien que ce fût ici un lieu à propos de parler aussi bien de la bonté de ses mœurs comme de la bonté de ses œuvres ; mon inclination s'étendrait bien volontiers sur ce sujet. Et combien qu'il m'ait fait passer pour vieux et grand buveur dans ses vers, avec la même injustice qu'on a écrit dans tous les cabarets de Chaudière, qu'on dit qui ne but jamais que de l'eau, si est-ce que, pour me venger agréablement de

ces injures, je prendrais plaisir à publier qu'il a toutes les vertus qui accompagnent la générosité. Mais il m'arrache lui-même la plume de la main, et sa modestie me défend d'en dire davantage.



Hélas ! quand je vous vois, mes vers, mes chers enfants,
Vous que l'on a trouvés si beaux, si triomphants,
Errer parmi le monde en plus triste équipage
Qu'un prince malaisé qui marcherait sans page,
Quand je vois vos pieds nus, vos membres mutilés,
Et vos attraits sans pair flétris et désolés
Par l'avare désir d'un infâme libraire,
Qui, sous l'espoir du gain, pour chanter me fait braire,
J'avoue, en la douleur de ma tendre amitié,
Que j'ai de votre état une extrême pitié,
Ou plutôt qu'en tel point j'ai peine à reconnaître,
Vous voyant si changés, que je vous ai fait naître.

SAINT-AMANT.



*LIVRE PREMIER*

# POÈMES

## LA SOLITUDE

### A ALCIDON *

Que j'aime la solitude !
Que ces lieux sacrés à la nuit,
Eloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude !
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents
De voir ces bois, qui se trouvèrent
A la nativité du temps,

Et que tous les siècles révèrent,
Etre encore aussi beaux et verts,
Qu'aux premiers jours de l'univers!

Un gai zéphire les caresse
D'un mouvement doux et flatteur.
Rien que leur extrême hauteur
Ne fait remarquer leur vieillesse.
Jadis Pan et ses demi-dieux
Y vinrent chercher du refuge,
Quand Jupiter ouvrit les cieux
Pour nous envoyer le déluge,
Et, se sauvant sur leurs rameaux,
A peine virent-ils les eaux.

Que sur cette épine fleurie,
Dont le printemps est amoureux,
Philomèle, au chant langoureux,
Entretient bien ma rêverie!
Que je prens de plaisir à voir
Ces monts pendants * en précipices,
Qui, pour les coups du désespoir,
Sont aux malheureux si propices,
Quand la cruauté de leur sort
Les force à rechercher la mort!

Que je trouve doux le ravage
De ces fiers torrents vagabonds,
Qui se précipitent par bonds

Dans ce vallon vert et sauvage!
Puis, glissant sous les arbrisseaux,
Ainsi que des serpents sur l'herbe,
Se changent en plaisants ruisseaux,
Où quelque Naïade superbe
Règne comme en son lit natal,
Dessus un trône de cristal!

Que j'aime ce marais paisible!
Il est tout bordé d'aliziers,
D'aulnes, de saules et d'osiers,
A qui le fer n'est point nuisible.
Les Nymphes, y cherchant le frais,
S'y viennent fournir de quenouilles,
De pipeaux, de joncs et de glais *;
Où l'on voit sauter les grenouilles,
Qui de frayeur s'y vont cacher
Si tôt qu'on veut s'en approcher.

Là, cent mille oiseaux aquatiques
Vivent, sans craindre, en leur repos,
Le giboyeur fin et dispos,
Avec ses mortelles pratiques.
L'un, tout joyeux d'un si beau jour,
S'amuse à becqueter sa plume;
L'autre allentit le feu d'amour
Qui dans l'eau même se consume,
Et prennent tous innocemment
Leur plaisir en cet élément.

Jamais l'été ni la froidure
N'ont vu passer dessus cette eau
Nulle charrette ni bateau,
Depuis que l'un et l'autre dure;
Jamais voyageur altéré
N'y fit servir sa main de tasse;
Jamais chevreuil désespéré
N'y finit sa vie à la chasse;
Et jamais le traître hameçon
N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence
De ces vieux châteaux ruinés,
Contre qui les ans mutinés
Ont déployé leur insolence!
Les sorciers y font leur sabbat;
Les démons follets s'y retirent,
Qui d'un malicieux ébat
Trompent nos sens et nous martyrent *;
Là se nichent en mille trous
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie *, avec ses cris funèbres,
Mortels augures des destins,
Fait rire et danser les lutins
Dans ces lieux remplis de ténèbres.
Sous un chevron de bois maudit
Y branle le squelette horrible

D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible,
Qui d'un seul regard de pitié
Ne daigna voir son amitié.

Aussi le Ciel, juge équitable,
Qui maintient les lois en vigueur,
Prononça contre sa rigueur
Une sentence épouvantable :
Autour de ces vieux ossements
Son ombre, aux peines condamnée,
Lamente en longs gémissements
Sa malheureuse destinée,
Ayant, pour croître son effroi,
Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres
Des devises du temps passé ;
Ici l'âge a presque effacé
Des chiffres taillés sur les arbres ;
Le plancher du lieu le plus haut
Est tombé jusque dans la cave,
Que la limace et le crapaud
Souillent de venin et de bave ;
Le lierre y croît au foyer,
A l'ombrage d'un grand noyer.

Là dessous s'étend une voûte
Si sombre en un certain endroit*,

Que, quand Phébus y descendroit,
Je pense qu'il n'y verrait goutte;
Le Sommeil aux pesants sourcils,
Enchanté d'un morne silence,
Y dort, bien loin de tous soucis,
Dans les bras de la Nonchalance,
Lâchement couché sur le dos
Dessus des gerbes de pavots.

Au creux de cette grotte fraîche,
Où l'Amour se pourrait geler,
Echo ne cesse de brûler,
Pour son amant froid et revêche.
Je m'y coule sans faire bruit,
Et par la céleste harmonie
D'un doux luth, aux charmes instruit,
Je flatte sa triste manie,
Faisant répéter mes accords
A la voix qui lui sert de corps.

Tantôt, sortant de ces ruines,
Je monte au haut de ce rocher,
Dans le sommet semble chercher
En quel lieu se font les bruines ;
Puis je descends tout à loisir,
Sous une falaise escarpée,
D'où je regarde avec plaisir
L'onde qui l'a presque sapée

Jusqu'au siège de Palémon,
Fait d'éponges et de limon.

✓ Que c'est une chose agréable
D'être sur le bord de la mer,
Quand elle vient à se calmer,
Après quelque orage effroyable!
Et que les chevelus Tritons,
Hauts sur les vagues secouées,
Frappent les airs d'étranges tons
Avec leurs trompes enrouées,
Dont l'éclat rend respectueux
Les vents les plus impétueux!

✓ Tantôt l'onde, brouillant l'arène,
Murmure et frémit de courroux,
Se roulant dessus les cailloux
Qu'elle apporte et qu'elle rentraîne.
Tantôt, elle étale en ses bords,
Que l'ire de Neptune outrage,
Des gens noyés, des monstres morts,
De vaisseaux brisés du naufrage,
Des diamants, de l'ambre gris,
Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,
Elle semble un miroir flottant,
Et nous représente à l'instant
Encore d'autres cieux sous l'onde.

Le soleil s'y fait si bien voir,
Y contemplant son beau visage,
Qu'on est quelque temps à savoir
Si c'est lui-mesme, ou son image,
Et d'abord il semble à nos yeux
Qu'il s'est laissé tomber des cieux.

Bernières, pour qui je me vante
De ne rien faire que de beau,
Reçois ce fantasque tableau
Fait d'une peinture vivante.
Je ne cherche que les déserts,
Où, rêvant tout seul, je m'amuse
A des discours assez diserts
De mon génie avec la muse ;
Mais mon plus aimable entretien
C'est le ressouvenir du tien.

Tu vois dans cette poésie,
Pleine de licence et d'ardeur,
Les beaux rayons de la splendeur
Qui m'éclaire la fantaisie :
Tantôt chagrin, tantôt joyeux,
Selon que la fureur m'enflamme,
Et que l'objet s'offre à mes yeux,
Les propos me naissent en l'âme,
Sans contraindre la liberté
Du démon qui m'a transporté.

O que j'aime la solitude !
C'est l'élément des bons esprits,
C'est par elle que j'ai compris
L'art d'Apollon sans nulle étude,
Je l'aime pour l'amour de toi,
Connaissant que ton humeur l'aime ;
Mais, quand je pense bien à moi,
Je la hais pour la raison même :
Car elle pourrait me ravir
L'heur de te voir et te servir.

---

## LE CONTEMPLATEUR

*A Messire Philippe Cospean*, évêque de Nantes.*

Vous par qui j'espère être exempt
De choir en l'éternelle flamme,
Apôtre du siècle présent,
Cause du salut de mon âme,
Divin prélat, saint orateur,
Juste et souverain destructeur
Des infernales hérésies ;
Grand esprit, de qui tout prend loi,
Et dont les paroles choisies
Sont autant d'articles de foi ;

Vous qui gardez d'un soin si doux
Le cher troupeau de votre maître,
Lui donnant en dépit des loups,
Le sacré pain de grâce à paître;
Vrai ministre d'état du Ciel,
Cœur débonnaire, homme sans fiel,
Qui vivez comme font les anges,
Et méritez qu'en chaque lieu
On vous fasse part aux louanges
Que vous-même rendez à Dieu;

Vous, dis-je, qui, daignant chérir
Les nobles travaux de la muse,
Avez voulu vous enquérir
A quoi maintenant je m'amuse;
Je vous le veux dire en ces vers,
Où d'un art pompeux et divers
Je ferai briller mes pensées;
Et crois que les plus grands censeurs
Les verront si bien agencées,
Qu'ils en goûteront les douceurs.

Loin, dans une île qu'à bon droit *
On honora du nom de Belle *,
Où s'élève un fort qui tiendroit
Contre l'Anglais et le rebelle,
Je contente à plein mon desir
De voir mon Duc * à mon plaisir,



Sans nul objet qui m'importune,
Et tâche à le garder d'ennui,
Sans songer à d'autre fortune
Qu'à l'honneur d'être auprès de lui.

Là, par fois consultant les eaux
Du sommet d'une roche nue,
Où pour voir voler les oiseaux
Il faut que je baisse la vue,
Je m'entretiens avec Thétis
Des poissons et grands et petits
Que de ses vagues elle enserre.
Et ne puis assez admirer,
Voyant les bornes de la terre,
Comme elle les peut endurer.

Mais elle m'en dit la raison :
C'est que le respect qu'elle porte
A Dieu, qui l'a mise en prison,
Ne lui permet pas qu'elle en sorte.
Il suffit qu'elle ait autrefois
Logé ses monstres dans les bois f. 34
Pour aider à punir nos crimes,
Et qu'elle ait surpassé tes monts,
Pour nous plonger dans les abîmes
Où trébuchèrent les démons.

Là dessus, me représentant
Les tristes effets du déluge,

Quand au premier logis flottant
Le genre humain eut son refuge,
Je feins un portrait à mes yeux
Du bon Noé chéri des cieux,
Pleurant pour les péchés du monde,
Et m'étonne, à voir tout périr,
Qu'enfin, au lieu d'accroître l'onde,
Des larmes la firent tarir.

Puis, voyant passer devant moi
Une colombe à tire-d'aile,
Aussi tôt je me ramentoy *
L'autre qui lui fut si fidèle ;
J'estime que le saint Esprit
Dès lors cette figure prit
Pour rassurer sa foi craintive,
Et qu'entre cent arbres épais
Il choisit le rameau d'olive,
Pour lui-même annoncer la paix.

Tantôt, faisant agir mes sens
Sur des sujets de moindre étoffe,
De marche en autre je descends
Dans les termes du philosophe ;
Nature n'a point de secret
Que d'un soin libre, mais discret,
Ma curiosité ne sonde ;
Ses cabinets me sont ouverts,

Et, dans ma recherche profonde,
Je loge en moi tout l'univers.

Là, songeant au flux et reflux,
Je m'abîme dans cette idée;
Son mouvement me rend perclus,
Et mon âme en est obsédée.
Celui que l'Euripe engloutit
Jamais en son cœur ne sentit
Un plus ardent désir d'apprendre ;
Mais quand je veux bien l'éplucher,
J'entends qu'on n'y peut rien entendre,
Et qu'on se perd à le chercher.

Là, mainte nef au gré du vent
Sillonnant la plaine liquide
Me fait repenser bien souvent
A la boussole qui la guide;
La miraculeuse vertu
Dont ce cadran est revêtu
Foule ma raison subvertie,
Et mes esprits, en ce discors
S'embrouillent dans la sympathie
Du fer, de l'aimant et du nord...

Tantôt comme un petit bateau
Dans la bonace non suspecte,
J'aperçois voguer sur cette eau
Le nid que l'orage respecte :

Pour lui le flot amer est doux,
Aquilon retient son courroux,
Saturne a l'influence heureuse,
Et Phebus, plein de passion,
Aide, en sa chaleur vigoureuse,
A faire éclore l'alcyon.

Tout ce qu'autrefois j'ai chanté
De la mer, en ma Solitude,
En ce lieu m'est représenté,
Où souvent je fais mon estude.
J'y vois ce grand homme marin *
Qui d'un véritable burin
Vivait ici dans la mémoire.
Mon cœur en est tout interdit,
Et je me sens forcé d'en croire
Bien plus qu'on ne m'en avait dit.

Il a le corps fait comme nous,
Sa tête à la nôtre est pareille,
Je l'ai vu jusques aux genoux,
Sa voix a frappé mon oreille,
Son bras d'écailles est couvert,
Son teint est blanc, son œil est vert,
Sa chevelure est azurée.
Il m'a regardé fixement,
Et sa contenance assurée
M'a donné de l'étonnement.

Un portrait qui n'est qu'ébauché
Représente bien son visage ;
Sous du poil son sein est caché.
Il a des mains le libre usage ;
De la droite il empoigne un cor
Fait de nacre aussi rare qu'or,
Dont les chiens de mer il assemble.
Je puis croire un Glauque aujourd'hui ;
Bref, à nous si fort il ressemble,
Que j'ai pensé parler à lui.

De mainte branche de coral *,
Qui croît sous l'eau comme de l'herbe,
Et dont Neptune est libéral,
Il porte un panache * superbe ;
Vingt tours de perles d'Orient,
Riches d'un lustre variant,
En guise d'écharpe le ceignent ;
D'ambre son chef est parfumé,
Et, quoique les ondes le craignent,
Il en est pourtant bien-aimé.

Tantôt, lassé d'être en repos
Sur un si haut et si dur siège,
Cherchant un lieu plus à propos,
Je tends aux lapins quelque piège;
Tantôt je tire aux cormorans,
Qui bas dans les flots murmurants

Tombent percés du plomb qui tue ;
Ils se débattent sur ce bord
Et leur vie en vain s'évertue
D'échapper des mains de la Mort.

Tantôt, nous allant promener
Dans quelque chaloupe à la rade,
Nous laissons après nous traîner
Quelque ligne pour la dorade.
Ce beau poisson, qui l'aperçoit,
Pipé de l'espoir qu'il conçoit,
Aussitôt nous suit à la trace.
Son cours est léger et bruyant,
Et la chose même qu'il chasse
En fin l'attrape en le fuyant.

Quelquefois, bien loin écarté,
Je puise, pour apprendre à vivre,
L'histoire ou la moralité
Dans quelque vénérable livre ;
Quelquefois, surpris de la nuit
En une plage où pour tout fruit
J'ai ramassé mainte coquille,
Je reviens au château, rêvant,
Sous la faveur d'un ver qui brille
Ou plutôt d'un astre vivant.

O bon Dieu ! m'écrié-je alors,
Que ta puissance est nonpareille

D'avoir en un si petit corps
Fait une si grande merveille !
O feu qui, toujours allumé,
Brûles sans être consumé !
Belle escarboucle qui chemines,
Ton éclat me plaît beaucoup mieux
Que celui qu'on tire des mines,
Afin d'ensorceler nos yeux !

Tantôt, saisi de quelque horreur
D'être seul parmi les ténèbres,
Abusé d'une vaine erreur,
Je me feins mille objets funèbres ;
Mon esprit en est suspendu,
Mon cœur en demeure éperdu,
Le sein me bat, le poil me dresse,
Mon corps est privé de soutien,
Et, dans la frayeur qui m'oppresse,
Je crois voir tout, pour ne voir rien.

Tantôt, délivré du tourment
De ces illusions nocturnes,
Je considère au firmament
L'aspect des flambeaux taciturnes ;
Et, voyant qu'en ces doux déserts
Les orgueilleux tyrans des airs
Ont apaisé leur insolence,
J'écoute, à demi transporté,

Le bruit des ailes du Silence,
Qui vole dans l'obscurité.

Trouvé-je au retour couvert mis,
J'entretiens mon Duc à la table,
En tant comme il me l'est permis,
De quelque propos délectable ;
Je le fais rire de ma peur,
Je lui dis quel spectre trompeur
J'ai cru s'être offert à ma vue,
Et, pour noyer tout mon souci,
Sur un grand verre je me rue,
Où le vin semble en rire aussi.

Là, suivant les sujets du temps,
Tantôt nous parlons de la digue
Où, vrai prophète, je m'attends
De voir crever la jeune Ligue ;
Tantôt, les cœurs tout réjouis,
Nous célébrons du grand Louis
L'heur, la prudence et le courage,
Et disons que le Cardinal
Est à la France dans l'orage
Ce qu'au navire est le fanal.

Tantôt, sur le bruit que l'Anglois
Une visite nous prépare,
Nous projetons tous les exploits
De quoy la Victoire se pare.

Tenez-vous donc pour assuré
Que cet ennemi conjuré
Qui tant de faux desseins embrasse
En ce lieu propre à l'en punir
Sera reçu de bonne grâce,
S'il nous oblige d'y venir.

Tantôt, après minuit sonné,
Ayant chez moi fait la retraite,
D'un soin aux muses adonné,
J'écris comment Amour me traite.
Tantôt méprisant son pouvoir,
Quoique sans yeux, je lui fais voir
Par quel moyen on le surmonte,
Je me guéris des maux soufferts,
Et d'une généreuse honte
Ma raison brise tous ses fers.

Tantôt, d'un son qui me ravit
Et qui chasse toute manie,
La sainte harpe de David
Prête à mon luth son harmonie.
Puis, jusqu'à tant que le sommeil,
Avec un plaisir sans pareil,
Me vienne sciller la prunelle,
Je lis ces sacrés Testaments
Où Dieu, d'une encre solennelle,
Fait luire ses hauts mandements.

Tantôt, levé devant le jour,
Contre ma coutume ordinaire,
Pour voir recommencer le tour
Au céleste et grand luminaire,
Je l'observe au sortir des flots,
Sous qui la nuit, étant enclos,
Il sembloit être en sépulture;
Et, voyant son premier rayon,
Bénis l'auteur de la nature,
Dont il est comme le crayon.

Ainsi, dis-je en le regardant,
Verra-t-on, quoi que l'oubli fasse,
Au point du dernier jour ardant *
Ressusciter l'humaine race;
Ainsi, mais plus clair et plus beau,
Verra-t-on, comme ce flambeau,
Monter au ciel le corps du juste,
Après qu'avecque majesté,
Dieu, séant en son trône auguste,
L'aura par sa bouche arrêté?

Lors, d'un souci grave et profond
Me ramassant tout en moi-même,
Comme on tient que nos esprits font
Pour faire quelque effort extrême,
L'immortelle et savante main
De ce fameux peintre romain *

M.-K.

N'a rien tracé d'émerveillable
Que ce penser de l'avenir,
Plein d'une terreur agréable,
Ne ramène en mon souvenir.

Là, rêvant à ce jour préfis *
En qui toute âme saine espère,
Jour grand, où l'on verra le fils
Naître aussi tôt comme le père,
Je m'imagine au même instant
Entendre le son éclatant
De la trompette séraphique,
Et pense voir en appareil
Epouvantable et magnifique
Jésus au milieu du soleil.

A ce bruit, que je dois nommer
La voix de la seconde vie,
Qui semble déjà ranimer
Celle que la Parque a ravie;
A ce ton qui de bout en bout
Ici-bas réveillera tout,
Et pour le deuil, et pour la joie,
Il n'est posture, quant au corps,
En quoi mon œil ému ne croie
Voir sortir du tombeau les morts.

L'un m'apparaît un bras devant ;
L'autre ne montre que la tête,

Et, n'étant qu'à moitié vivant,
Force l'obstacle qui l'arrête.
Celui-ci s'éveille en sursaut;
Celui-là joint les mains en haut,
Implorant la faveur divine;
Et l'autre est à peine levé
Que d'un corps dévot il s'incline
Devers l'agneau qui l'a sauvé.

Près de là, le frère et la sœur,
Touchés de ce bruit dont tout tremble,
D'être accusés d'inceste ont peur,
Pour se trouver couchés ensemble.
Ici, la femme et le mari,
Objet l'un de l'autre chéri,
Voyant la clarté souhaitée,
Semblent s'étonner et gémir
D'avoir passé cette nuitée
Sans avoir rien fait que dormir.

Tel, qui n'eût su quasi marcher
Autrefois, travaillé des gouttes,
Court maintenant et va chercher
Du ciel les glorieuses routes.
Tel, de qui le seul ornement
Fut d'être vêtu richement
Et d'avoir des valets sans nombre,
Ebahi de sa nudité,

N'est plus suivi que de son ombre,
Encore va-t-elle à coté.

L'un de parler est tout ravi,
Vu qu'il manquait jadis de langue,
Et fait à Dieu, qu'il a servi,
Son humble et première harangue;
L'autre, qui jamais du soleil
N'avait vu l'éclat nonpareil,
Pour être aveugle de naissance,
Admire à présent sa couleur,
Dont il ignorait la puissance,
Bien qu'il en connût la chaleur.

Bref, en cette apparition,
Ceux qui bienheureux doivent être
Sans aucune imperfection
Je me figure voir renaître.
Mais les méchants désespérés,
Pour qui déjà sont préparés
De l'enfer les tourments énormes,
Ne se représentent à moi
Que si hideux et si difformes
Que mon âme en transit d'effroi.

Il m'est avis qu'en même endroit
Je vois la divine balance
Peser et le tort et le droit
Sans faveur et sans violence.

Après ce jugement final
Donné sur le saint tribunal
Devant qui Dieu veut qu'on réponde,
Je crois que le haut élément
Ne fait déjà de tout le monde
Qu'un globe de feu seulement.

Les étoiles tombent des cieux,
Les flammes dévorent la terre,
Le mont Gibel * est en tous lieux,
Et partout gronde le tonnerre,
La salamandre est sans vertu,
L'asbeste * passe pour fétu,
La mer brûle comme eau-de-vie,
L'air n'est plus que soufre allumé,
Et l'astre dont l'aube est suivie
Est par soi-même consumé.

Les métaux, ensemble fondus,
Font des rivières précieuses ;
Leurs flots bouillants sont épandus
Par les campagnes spacieuses.
Dans ce feu, le dernier des maux,
Tous les terrestres animaux
Se consolent en quelque sorte,
Du déluge à demi vengés,
En voyant ceux que l'onde porte
Aussi bien comme eux affligés.

L'unique oiseau * meurt pour toujours,
La nature est exterminée,
Et le Temps, achevant son cours,
Met fin à toute destinée.
Ce vieillard ne peut plus voler ;
Il se sent les ailes brûler
Avec une rigueur extrême :
Rien ne le saurait secourir ;
Tout est détruit, et la Mort même
Se voit contrainte de mourir.

O Dieu ! qui me fais concevoir
Toutes ces futures merveilles,
Toi seul à qui, pour mon devoir,
J'offrirai les fruits de mes veilles,
Accorde-moi par ta bonté
La gloire de l'éternité,
Afin d'en couronner mon âme ;
Et fais qu'en ce terrible jour
Je ne brûle point d'autre flamme
Que de celle de ton amour.

Et vous, dont les discours sont tels,
Accompagnés des bons exemples,
Que par leur fruit les vrais autels
Triomphent de tous les faux temples ;
Vous, dis-je, à qui j'écris ces vers,
Où dans la mort de l'univers

Un haut renom s'immortalise,
Veuillez être leur protecteur,
Et permettez-moi qu'on y lise
Que je suis votre adorateur.

—

## LA MÉTAMORPHOSE

### DE LYRIAN ET DE SYLVIE

*A Me D. L. B.*

Cruel et beau sujet de peines obstinées !
A quoi m'ont réservé les noires destinées,
Pour me faire souffrir en l'empire amoureux
Tout ce que les enfers ont de plus rigoureux ?
Puisque vous refusez à l'ennui qui m'afflige
Le moindre allégement dont l'espoir nous oblige,
Puisque même les pleurs en secret épandus
Par vos sévérités m'ont été défendus,
Permettez qu'en ces vers, où je me veux dépeindre
Sous un nom emprunté, mon cœur se puisse plaindre,
Et que mes passions vous content aujourd'hui
La grandeur de mon mal par la bouche d'autrui.
Je vous veux réciter la plus étrange histoire
Qui sur l'oubli mortel ait jamais eu victoire.
Fassent les justes cieux qu'enfin, sans vous fâcher,
Le merveilleux progrès vous en puisse toucher.

Sous le plaisant climat des Iles de Fortune,
Où tous les habitants font hommage à Neptune,
Un aimable berger demeurait autrefois ;
Trop heureux si d'amour il n'eût suivi les lois.
Lyrian fut son nom, et celui de la belle
Qu'à sa longue recherche il trouva si rebelle,
Sylvie, ainsi que vous, qui par la cruauté
Lui ressemblez aussi comme par la beauté.
On tient en ce pays, où vit sa renommée,
Qui jamais par les ans ne sera consommée,
Qu'au doux art qu'Apollon enseigne aux bons esprits,
Sur tous les plus diserts il emportait le prix.
Mais ni tous ses discours ni son mérite extrême,
Que l'envie étonnée admirait elle-même,
Ne purent disposer l'objet de ses désirs
A changer ses ennuis en autant de plaisirs.
Les prés delicieux et les bois solitaires,
Qui lui servaient alors de loyaux secrétaires,
Sont encore témoins, et le seront toujours,
De la fidélité de ses chastes amours.
C'étaient eux seulement qui connaissaient sa flamme,
C'étaient eux seulement qui soulageaient son âme,
Quand, au fort des douleurs qui le persécutaient,
Avec quelque pitié sa plainte ils écoutaient.

O Dieux ! combien de temps fut-il à se résoudre,
Bien qu'il vit que son cœur s'alloit réduire en poudre,
A découvrir sa peine aux yeux qu'il adorait,
Tant la discrétion en ses mœurs opérait !

Et, quoi qu'il peut souffrir, je crois que le silence
Aurait de son ardeur éteint la violence
Par le coup désiré d'une subite mort,
Avant qu'à son respect il eût fait tel effort.
Aussi nul n'en sut rien jusqu'à ce que les arbres
Et les endroits unis des plus solides marbres
L'offrirent à la vue, écrite de sa main,
A cette belle Nymphe au courage inhumain.
  Elle s'en offensa. Dieux ! est-il bien croyable
Qu'une telle amitié lui fut désagréable ;
Qu'un orgueilleux dédain, comme absolu vainqueur,
Lui fit naître aussitôt la haine dans le cœur ;
Que ces chiffres d'amour si remplis de mystères
Ne furent à ces yeux que de vains caractères,
Et qu'elle les put lire avecque ce penser
De ne les plus revoir que pour les effacer !
Las ! il n'est que trop vrai, mais cette âme farouche
Ne s'en contenta pas : il fallut que sa bouche,
S'accordant à son cœur, plus dur qu'un diamant,
En prononçât l'arrêt à ce fidèle amant.
Que ne lui dit-il point pour lui servir d'excuse !
Quelles vives couleurs n'employa point sa muse !...
Mais ses intentions, si justement conçues,
Quoi qu'il pût alléguer, ne furent point reçues.
Au contraire, on eût dit, à voir son fier maintien,
Qu'elle se déplaisait en ce doux entretien,
Ce qu'elle confirma par une prompte fuite,
De peur, comme je crois, qu'elle n'en fût séduite,

Tant il avait de grâce et d'éloquents appas,
A prouver qu'en l'aimant il ne l'offensait pas...

Six ans étaient passés sans aucune espérance
De la pouvoir gagner par la persévérance,
Quand il la rencontra, comme elle allait chasser
Un chevreuil que ses chiens venaient de relancer.
Quiconque a vu l'honneur des nymphes bocagères
Au milieu des genêts, des houx et des fougères,
En quête d'un sanglier qu'avec ardeur et soin
Elle appelle au combat, l'arc et la flèche au poing,
Se peut imaginer l'aspect grave et céleste,
L'équipage, l'habit, la stature et le geste
De la belle Sylvie entrant dedans le bois
Pour atteindre la proie et la mettre aux abois.
Soudain que Lyrian, comblé d'inquiétude,
Eût ainsi découvert en cette solitude
Celle à qui ses douleurs demandaient du secours,
En courant après elle lui tint ce discours :

As-tu donc résolu, Sylvie,
De fermer l'oreille à mes cris
Et les yeux à mes doux écrits,
Qui parlent si bien de ta vie ?
As-tu fait avecque mon sort
Que mon aventure soit telle,
Pour t'avoir rendue immortelle,
Qu'il faille me donner la mort ?...



Te verrai-je toujours farouche
Errer dans ce bois écarté,
Que ton insensibilité
Pourrait accroître d'une souche ?
Hélas ! je ne puis plus courir,
Tant la douleur me rend débile ;
Insensible, sois immobile
Seulement pour me voir mourir.

Au moins déclare-moi, de grâce,
Qui te mène en ces sombres lieux,
Où le ciel avec tous ses yeux
Ne saurait voir ce qui s'y passe.
Est-ce pour cacher la splendeur
Des astres de ton beau visage,
Ou ne cherches-tu de l'ombrage
Que pour conserver ta froideur ?...

Hé ! ne crains-tu point la furie
De ces animaux enragés,
Qui tant de fois se sont chargés
De l'honneur de ma bergerie ?
Non, tu les verrais sans effroi,
Et leur irais faire la guerre,
Sachant bien qu'en toute la terre
Rien n'est cruel au prix de toi.

Fière Nymphe, qui fais trophée
D'un naturel sans amitié,



Et triomphes de la pitié
Dessous ton orgueil étouffée,
Quoi! tu ne veux pas revenir!
Et les ronces, en m'oyant plaindre,
Afin que je te pusse atteindre
Ont tâché de te retenir!

Dieux! qui vit jamais telle chose!
On peut bien dire maintenant
Que l'épine en te retenant
A plus de douceur que la rose.
Je te compare à cette fleur
Par ta beauté qui lui ressemble
Bien qu'elles diffèrent d'ensemble
En la cause de la couleur.

Car cette agréable merveille,
Que Flore met à si haut prix,
De la piqûre de Cypris
Est devenue ainsi vermeille;
Mais la rougeur de ton beau teint,
Où j'ai lu mon triste salaire,
Ne provient que de la colère
Dont au vif ton cœur est atteint.

Sylvie, en quoi t'ai-je offensée
Pour t'irriter comme tu fais?
Le souvenir d'aucuns forfaits
Ne revient point dans ma pensée.

Si ton jugement animé
Contre ma flamme légitime
Tient que tout excès est un crime,
J'ai failli, car j'ai trop aimé...

Ainsi, las de courir et vaincu de tristesse,
De voir que par sa dame il l'était en vitesse,
Le pauvre Lyrian s'abandonne aux regrets,
Lâche de sa vigueur les mouvements secrets,
Renonce à la constance, et, dans son âme outrée
Le sanglant désespoir ayant fait son entrée,
Comme fait un tyran dans quelque lieu forcé
Où la confusion a tout bouleversé,
Invoque les démons, profère maint blasphème,
Conservant toutefois en cette rage extrême
Le respect de Sylvie, et faisant son effort
A faire vivre Amour au milieu de la mort.
Celui qui pour Daphné se vit en même peine,
Et ce dieu des bergers qui jadis hors d'haleine,
Pensant prendre Syringe au bord des claires eaux,
N'embrassa pour un corps que de frêles roseaux,
Eurent tant de pitié de ce qu'en son martyre
Un juste sentiment alors lui faisait dire,
Qu'éveillant leur colère à ce tragique objet,
Ils jurèrent soudain d'en punir le sujet.
L'effet suit la menace : on la voit transformée,
Cette ingrate beauté, si vainement aimée;
Chacun de ses cheveux se hérisse en rameau,

Et de superbe nymphe elle devient ormeau.
Durant qu'en cet état ses pieds prennent racine,
Lyrian, assisté d'une faveur divine,
A le temps de l'atteindre et le bien de la voir,
Premier qu'il expirât, réduite en son pouvoir.
Dieux ! ce dit-il alors, qui par cette aventure
Enseignez à mes yeux ce que peut la nature,
Faites qu'à ce beau tronc si dur à la pitié
Mon cœur puisse à jamais montrer son amitié !
Il finit par ce mot pour en être l'exemple,
Et son corps s'attachant à l'arbre qu'il contemple
Se change en mille bras tournoyant à l'entour,
Dont il acquit le nom de symbole d'amour !
Bref, ce fidèle amant n'est plus qu'un beau lierre,
Qui, sur la tige aimée, en s'élevant de terre,
Cherche en sa passion, qu'il tâche d'apaiser,
La place où fut la bouche, afin de la baiser.
Chaque feuille est un cœur qui montre en sa verdure
Comme il l'avait requis, que son amitié dure ;
La preuve s'en confirme en ses embrassements,
Et tout se perd en lui, hormis les sentiments ;
Car on dirait, à voir ses branches enlacées,
Que, se ressouvenant de ses peines passées,
Et voulant conserver son bien présent aussi,
De peur qu'il ne s'échappe, il l'environne ainsi.

Orgueilleuse Sylvie, à qui ces vers s'adressent,
Que je serais heureux, dans les maux qui m'oppressent,

Si j'osais espérer qu'au moins après la mort
J'obtinsse quelque jour un pareil réconfort !
Mais, au contraire, hélas! vos rigueurs sont si grandes
Que j'ai beau les flatter des plus dignes offrandes;
Je crois qu'elles voudraient que je fusse immortel,
Afin tant seulement que mon ennui fût tel.

—

## LES VISIONS

*A Damon.*

Le cœur plein d'amertume et l'âme ensevelie
Dans la plus sombre humeur de la mélancolie,
Damon, je te décris mes travaux intestins,
Où tu verras l'effort des plus cruels destins
Qui troublèrent jamais un pauvre misérable,
A qui le seul trépas doit être désirable.
Un grand chien maigre et noir, se traînant lentement,
Accompagné d'horreur et d'épouvantement,
S'en vient toutes les nuits hurler devant ma porte,
Redoublant ses abois d'une effroyable sorte.
Mes voisins, éperdus à ce triste réveil,
N'osent ni ne sauraient rappeler le sommeil;
Et chacun, le prenant pour un sinistre augure,
Dit avec des soupirs tout ce qu'il s'en figure.
Moi, qu'un sort rigoureux outrage à tout propos,

Et qui ne puis goûter ni plaisir ni repos,
Les cheveux hérissés, j'entre en des rêveries
De contes de sorciers, de sabbat, de furies;
J'erre dans les enfers, je rôde dans les cieux ;
L'âme de mon aïeul se présente à mes yeux,
Ce fantôme léger, coiffé d'un vieux suaire,
Et tristement vêtu d'un long drap mortuaire,
A pas affreux et lents s'approche de mon lit;
Mon sang en est glacé, mon visage en pâlit,
De frayeur mon bonnet sur mes cheveux se dresse,
Je sens sur l'estomac un fardeau qui m'oppresse.
Je voudrais bien crier, mais je l'essaie en vain ;
Il me ferme la bouche avec sa froide main ;
Puis d'une voix plaintive en l'air évanouïe,
Me prédit mes malheurs, et longtemps, sans ciller,
Murmurant certains mots funestes à l'ouïe,
Me contemple debout contre mon oreiller.
Je vois des feux volants, les oreilles me cornent ;
Bref, mes sens tout confus l'un l'autre se subornent
En la crédulité de mille objets trompeurs,
Formés dans le cerveau d'un excès de vapeurs,
Qui s'étant emparé de notre fantaisie,
La tourne moins de rien en pure frénésie.

Souvent tout en sueur je m'éveille en parlant,
Je saute hors du lit, l'estomac pantelant,
Vais prendre mon fusil *, et d'une main tremblante
Heurtant contre le fer la pierre étincelante,

Après m'être donné maints coup dessus les doigts,
Après qu'entre les dents j'ai juré mille fois,
Une pointe de feu tombe et court dans la mèche;
Ravivant aussitôt cette matière sèche,
J'y porte l'allumette *, et n'osant respirer
De crainte de l'odeur qui m'en fait retirer,
Au travers de ce feu puant, bleuâtre et sombre,
J'entrevois cheminer la figure d'une ombre,
J'entends passer en l'air certains gémissements,
J'avise en me tournant un spectre d'ossements;
Lors jetant un grand cri qui jusqu'au ciel transperce,
Sans pouls et sans couleur je tombe à la renverse.
Mon hôte et ses valets accourent à ce bruit,
Mais de tout leur travail ils tirent peu de fruit;
Ils ont beau m'appeler, et d'un fréquent usage
Me répandre à l'abord de l'eau sur le visage,
M'arracher les sourcils, me pincer par le nez,
Et s'affliger autant comme ils sont étonnés,
Je ne puis revenir non plus que si la Parque
M'avait déjà conduit dans la fatale barque.
Je suis tellement froid que mon corps au toucher
Ne se discerne point d'avecque le plancher,
Où gisant de mon long, toute force abattue,
On dirait, à me voir, que je suis ma statue.

Il me souvient encore, et non pas sans terreur,
Bien que je sois certain que ce fut une erreur,
Que la première nuit qu'au plus fort des ténèbres

S'apparurent à moi ces visions funèbres,
M'étant évanoui, comme je l'ai décrit,
De l'extrême frayeur qui troubla mon esprit,
Et ces gens essayant d'une inutile peine
A me restituer la chaleur et l'haleine,
Un d'entre eux s'avisant de me donner du vin,
Bacchus, que j'ai tenu toujours plus que divin,
Réveillant tout à coup ma vigueur coutumière,
Fit résoudre mes yeux à revoir la lumière.
Alors, comme en sursaut je me lève tout droit* ;
Représentant au vif un mort qui reviendroit ;
Puis, regardant partout d'une vue égarée,
Je m'efforce à leur dire en voix mal assurée :
Fantômes (car d'effroi je les prenais pour tels),
Quel plaisir avez-vous à troubler les mortels ?
Quel sujet vous amène à ces heures nocturnes ?
Qui vous a fait quitter vos manoirs taciturnes ?
Mes badauds, ébahis d'entendre ce propos,
Haut allemand pour eux, jouant au plus dispos,
En chemise et nu pieds, sans m'user de langage,
Vers le degré prochain troussent vite bagage,
Disent que je suis fou, qu'il y fait dangereux,
Emportent la chandelle et barrent l'huis sur eux,
Si qu'à peine mon œil les put bien reconnaître,
Que comme un tourbillon il les vit disparaître.

La lune, dont la face alors resplendissait,
De ses rayons aigus une vitre perçait,

Qui jetait dans ma chambre, en l'épaisseur de l'ombre,
L'éclat frais et serein d'une lumière sombre,
Que je trouvais affreuse, et qui me faisait voir
Je ne sais quels objets qui semblaient se mouvoir.
Cette nouvelle erreur dedans ma tête empreinte,
Me rendant à la fin hardi par trop de crainte,
Je mets flamberge au vent, et, plus prompt qu'un éclair,
J'en fais le moulinet, j'en estocade l'air,
Imitant la valeur du brave don Quichotte,
Quant au fort du sommeil, coiffé de sa marotte,
Pensant prendre au collet un horrible géant,
Et dans un tourne-main le réduire au néant,
Il exploita si bien, comme chante l'histoire,
Que sur les cuirs de vin son glaive eut la victoire.

Mais je m'engage trop dans ce plaisant discours,
Muse, je t'en conjure, arrêtons-en le cours;
Reprenons tristement notre style funeste,
Et, si cela se peut, disons ce qui nous reste.
Voilà donc, cher Damon, comme passe les nuits
Ton pauvre Clidamant, comblé de mille ennuis,
Et toutefois, hélas! ce ne serait que roses
Si les jours ne m'offraient de plus horribles choses.

Cet astre qu'on réclame avec tant de désirs
Et de qui la venue annonce les plaisirs,
Ce grand flambeau du ciel, ne sort pas tant de l'onde
Pour redonner la grâce et les couleurs au monde,

Avec ses rayons d'or si beaux et si luisants,
Que pour me faire voir des objets déplaisants.
Sa lumière, inutile à mon âme affligée,
La laisse dans l'horreur où la nuit l'a plongée;
La crainte, le souci, la tristesse et la mort,
En quelque lieu que j'aille, accompagnent mon sort.
Ces grands jardins royaux, ces belles Tuileries,
Au lieu de divertir mes sombres rêveries,
Ne font que les accroître et fournir d'aliment
A l'extrême fureur de mon cruel tourment.
Au plus beau de l'été je n'y sens que froidure,
Je n'y vois que cyprès, encore sans verdure,
Qu'arbres infortunés tout dégouttant de pleurs,
Que vieux houx tout flétris et qu'épines sans fleurs.
L'écho n'y répond plus qu'aux longs cris de l'orfraie*
Dont le mur qui gémit en soi-même s'effraie;
Le lierre tortu qui le tient enlacé,
En frémissant d'horreur, en est tout hérissé,
Semblable en sa posture à ces enfants timides
Qui,le corps tout tremblant et les yeux tout humides,
Embrassent leur nourrice alors que quelque bruit
Les va dedans leur couche épouvanter la nuit.
Si j'y rencontre un cerf, ma triste fantaisie
De la mort d'Actéon est tout soudain saisie;
Les cygnes qu'on y voit dans un paisible étang;
Me semblent des corbeaux qui nagent dans du sang
Les plaisants promenoirs de ces longues allées,
Où tant d'afflictions ont été consolées,

Sont autant de chemins à ma tristesse offerts
Pour sortir de la vie et descendre aux enfers.
Le Louvre, dont l'éclat se fait si bien paraître,
N'est à mes yeux troublés qu'un château de Bicêtre,
Le fleuve qui le borde est à moi l'Achéron,
J'y prends chaque bateau pour celui de Caron,
Et, me croyant parfois n'être plus rien qu'une ombre
Qui des esprits sans corps ait augmenté le nombre,
D'une voix langoureuse appelant ce nocher,
Je pense à tous moments qu'il me vienne chercher.

Si je prends quelque livre en mon inquiétude,
Et tâche à dissiper cette morne habitude,
Marot, en ses rondeaux, épîtres, virelais,
Le moqueur Lucian et le fou Rabelais,
Se métamorphosant par certains tours magiques,
Ne sont remplis pour moi que d'histoires tragiques.
Ovide en l'Art d'aimer m'épouvante à l'abord;
Amour, avec son dard, y passe pour la Mort;
Avec son dos ailé, pour un oiseau funeste ;
Avec son mal fiévreux, pour une horrible peste,
Et pour une furie avecque son flambeau,
Qui ne sert qu'à guider les hommes au tombeau.

Si, pour me retirer de ces creuses pensées,
Autour de mon cerveau pesamment amassées,
Je m'exerce parfois à trouver sur mon luth
Quelque chant qui m'apporte un espoir de salut,

Mes doigts, suivant l'humeur de mon triste génie,
Font languir les accents et plaindre l'harmonie ;
Mille tons délicats, lamentables et clairs,
S'en vont à longs soupirs se perdre dans les airs
Et, tremblants au sortir de la corde animée,
Qui s'est dessous ma main au deuil accoutumée,
Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur...

—

## LA PLUIE

*A Monsieur Deslandes-Payen, conseiller en la cour de Parlement de Paris.*

Enfin, la haute Providence
Qui gouverne à son gré le temps,
Travaillant à notre abondance,
Rendra les laboureurs contents.
Sus, que tout le monde s'enfuie !
Je vois de loin venir la pluie,
Le ciel est noir de bout en bout,
Et ses influences bénignes
Vont tant verser d'eau sur les vignes,
Que nous n'en boirons point du tout.

L'ardeur grillait toutes les herbes,
Et tel les voyait consumer

Qui n'eût pas cru tirer des gerbes
Assez de grain pour en semer ;
Bref, la terre en cette contrée,
D'une béante soif outrée,
N'avait souffert rien de pareil
Depuis qu'une audace trop vaine
Porta le beau fils de Climène
Sur le brillant char du Soleil.

Mais les dieux, mettant bas les armes
Que leur font prendre nos péchés,
Veulent témoigner par des larmes
Que les nôtres les ont touchés.
Déjà l'humide Iris étale
Son beau demi-cercle d'opale
Dedans le vague champ de l'air,
Et, pressant mainte épaisse nue,
Fait obscurcir à sa venue
Le temps qui se montrait si clair.

Ces pauvres sources épuisées
Qui ne coulaient plus qu'en langueur,
En tressaillent comme fusées
D'une incomparable vigueur ;
Je pense, à les voir si hautaines,
Que les eaux de mille fontaines
Ont ramassé dedans ces lieux
Ce qui leur restait de puissance,

Pour aller, par reconnaissance,
Au-devant de celles des cieux.

Payen, sauvons-nous dans ta salle,
Voilà le nuage crevé.
O comme à grands flots il dévale !
Dejà tout en est abreuvé.
Mon Dieu ! quel plaisir incroyable !
Que l'eau fait un bruit agréable,
Tombant sur ces feuillages verts !
Et que je charmerais l'oreille,
Si cette douceur nonpareille
Se pouvait trouver en mes vers !

Çà ! que l'on m'apporte une coupe
De vin frais : il en est saison.
Puisque Cérès boit à la troupe,
Il faut bien lui faire raison ;
Mais non pas avec ce breuvage
De qui le goût fade et sauvage
Ne saurait plaire qu'aux sablons
Ou qu'à quelque jeune pucelle
Qui ne but que de l'eau comme elle,
Afin d'avoir les cheveux blonds.

Regarde à l'abri de ces saules
Un pèlerin qui se tapit :
Le dégout * perce ses épaules,
Mais il n'en a point de dépit.

Contemple un peu dans cette allée
Thibaut, à la mine hâlée,
Marcher froidement par compas :
Le bonhomme sent telle joie,
Qu'encore que cette eau le noie,
Si ne s'en ôtera-t-il pas.

Vois de là dans cette campagne
Ces vignerons, tout transportés,
Sauter comme genets d'Espagne,
Se démenant de tous côtés ;
Entends d'ici tes domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains ;
Tous les cœurs s'en épanouissent,
Et les bêtes s'en réjouissent
Aussi bien comme les humains.

—

## LA NUIT

Paisible et solitaire nuit,
Sans lune et sans étoiles,
Renferme le jour qui me nuit
Dans tes plus sombres voiles;
Hâte tes pas, déesse, exauce-moi :
J'aime une brune comme toi.

J'aime une brune dont les yeux
Font dire à tout le monde
Que, quand Phébus quitte les cieux
Pour se cacher sous l'onde,
C'est de regret de se voir surmonté
Du vif éclat de leur beauté.

Mon luth, mon humeur et mes vers
Ont enchanté son âme;
Tous ses sentiments sont ouverts
A l'amoureuse flamme;
Elle m'adore, et dit que ses désirs
Ne vivent que pour mes plaisirs.

Quel jugement y dois-je asseoir ?
Veut-elle me complaire?
Mon cœur s'en promet à ce soir
Une preuve plus claire.
Viens donc, ô nuit! que ton obscurité
M'en découvre la vérité.

Sommeil, répands à pleines mains
Tes pavots sur la terre ;
Assoupis les yeux des humains
D'un gracieux caterre *,
Laissant veiller en tout cet élément
Ma maîtresse et moi seulement.

Ainsi, jamais de ta grandeur
Rien n'abaisse la gloire;

Ainsi jamais bruit ni splendeur
N'entre en ta grotte noire,
Comme autrefois, quand à chaque propos,
Iris troublait ton doux repos.

Ha ! voilà le jour achevé,
Il faut que je m'apprête ;
L'astre de Vénus est levé,
Propice à ma requête ;
Si bien qu'il semble en se montrant si beau,
Me vouloir servir de flambeau.

L'artisan, las de travailler,
Délaisse son ouvrage ;
Sa femme, qui le voit bâiller,
En rit en son courage,
Et, l'œilladant*, s'apprête à recevoir
Les fruits du nuptial devoir.

Les chats, presque enragés d'amour,
Grondent dans les gouttières ;
Les loups-garous, fuyant le jour,
Hurlent aux cimetières ;
Et les enfants, transis d'être tout seuls,
Couvrent leurs têtes de linceuls *.

Le clocheteur des trépassés,
Sonnant de rue en rue,
De frayeur rend leurs cœurs glacés,

Bien que leur corps en sue;
Et mille chiens, oyant sa triste voix,
Lui répondent à longs abois.

Ces tons, ensemble confondus,
Font des accords funèbres,
Dont les accents sont épandus
En l'horreur des ténèbres,
Que le silence abandonne à ce bruit
Qui l'épouvante et le détruit.

Lugubre courier du Destin.
Effroi des âmes lâches,
Qui si souvent, soir et matin,
M'éveilles et me fâches,
Va faire ailleurs, engeance de démon,
Ton vain et tragique sermon.

Tu ne me saurais empêcher
D'aller voir ma Sylvie,
Dussé-je, pour un bien si cher,
Perdre aujourd'hui la vie.
L'heure me presse, il est temps de partir,
Et rien ne m'en peut divertir.

Tous ces vents, qui soufflaient si fort,
Retiennent leurs haleines;
Il ne pleut plus, la foudre dort,
On n'oit que les fontaines

Et le doux son de quelques luths charmants
Qui parlent au lieu des amants.

Je ne puis être découvert,
La nuit m'est trop fidèle ;
Entrons, je sens l'huis entr'ouvert,
J'aperçois la chandelle.
Dieux ! qu'est-ce ci ? Je tremble à chaque pas,
Comme si j'allais au trépas.

O toi, dont l'œil est mon vainqueur,
Sylvie, eh ! que t'en semble ?
Un homme qui n'a point de cœur,
Ne faut-il pas qu'il tremble ?
Je n'en ai point, tu possèdes le mien...
Me veux-tu pas donner le tien ?

—

## LA JOUISSANCE

Loin de ce pompeux édifice
Où nos princes font leur séjour,
Et lassé de voir à la cour
Tant de contrainte et d'artifice,
J'étais libre dans ma maison,
Bien que mon cœur fût en prison
Dans les beaux yeux de ma Sylvie ;

Et, sans craindre en amour l'inconstance du sort,
Je menais la plus douce vie
Qu'on puisse voir passer par les mains de la Mort.

Mes sens en bonne intelligence
S'entendaient avec mes désirs,
Me recherchant mille plaisirs
D'une soigneuse diligence.
Chacun admirait mon bonheur ;
Le Ciel, pour me combler d'honneur,
Ne jurait que par mon mérite,
Et disait au sujet de mes affections
Que la terre était trop petite
Pour pouvoir contenir tant de perfections.

Mon bien était incomparable,
Ainsi que ma dame et ma foi.
Le plus content au prix de moi
Ne s'estimait que misérable.
J'étais amant, j'étais aimé ;
La douceur qui m'avait charmé
Ne me gardait point d'amertume,
Car tant plus j'en goûtais, m'y laissant emporter,
Et tant plus, contre ma coutume,
S'augmentait en mon cœur le désir d'en goûter.

Sous un climat où la nature
Montre à nu toutes ses beautés

Et nourrit les yeux enchantés
Des plus doux traits de la peinture,
Nous voyons briller sur les fleurs
Plutôt des perles que des pleurs
Qui tombaient des yeux de l'Aurore,
Dont celle à qui Zéphire adresse tous ses vœux,
Et que le beau printemps adore,
Se parait au matin la gorge et les cheveux.

Entre les Ris et les Caresses,
Les petits Amours eveillés
Dansaient par ces champs émaillés
Avec les Grâces, leurs maîtresses;
Et souvent, pour s'entre-baiser,
Ils se venaient tous reposer
Au milieu du sein de ma belle,
Faisant naître aussitôt mille divins appas,
De qui la puissance était telle,
Qu'ils donnaient tout d'un coup la vie et le trépas.

Tantôt nous voyons un Satyre,
Assis à l'ombre d'un ormeau,
Faire plaindre son chalumeau
De son agréable martyre;
Tantôt, dans un bois écarté
Où n'entre qu'un peu de clarté,
Nous visitions la Solitude;
Et, trouvant le Repos qui lui faisait la cour,

Nous chassions toute inquiétude,
De peur de les troubler en leur paisible amour.

Là, sous un myrte que les fées
Respectent comme un arbre saint,
Où Vénus elle-même a peint
Ses mystères et ses trophées,
Nous faisions des vœux solennels
Que nos feux seraient éternels,
Sans jamais amoindrir leur force ;
Puis, prêtant le serment au dieu notre vainqueur,
Nous l'écrivions sur son écorce ;
Mais il était gravé bien mieux dans notre cœur.

Tantôt, feignant un peu de crainte,
Je disais à cette beauté,
Pour sonder sa fidélité,
Que son humeur était contrainte ;
Tantôt, d'un visage mourant,
Je lui tenais en soupirant
Ces propos de glace et de flamme :
Oserai-je espérer, ô miracle des cieux !
D'être aussi bien dedans ton âme
Comme en te regardant je me vois dans tes yeux ?

Lors elle disait toute émue,
En m'accusant de peu de foi :
Lysis, ton image est en moi
Bien plus avant que dans la vue,

Je t'en prends toi-même à témoin,
Reconnais qu'elle est bien plus loin,
Puisqu'elle y paraît si petite ;
Et crois que tu la vois, par un regard fatal,
Dans mon cœur, où l'amour habite,
Comme on voit un portrait au travers d'un cristal.

A ce discours l'âme ravie
De ne savoir que repartir,
Je la priais de consentir
Aux vœux de l'amoureuse envie ;
Et pour terminer tout débat,
Je l'invitais au doux ébat
Où jamais femme ne se lasse,
L'étreignant, en l'ardeur qui m'avait provoqué,
Mieux que le houbelon * n'embrasse
L'aubépine qu'il aime, et dont il est piqué.

Là, sur sa bouche à demi close
Je buvais, baisant nuit et jour,
A la santé de notre amour,
Dedans une coupe de rose.
Ma bergère, en toute saison
Ardente à me faire raison,
S'enivrait de la même sorte;
Et dans ce doux excès nos sens quasi perclus,
Sous une contenance morte,
Confessaient par nos yeux que nous n'en pouvions plus.

Nos désirs, reprenant courage
Quand nos efforts s'alentissaient,
En toutes façons exerçaient
Les traits de l'amoureuse rage.
Cette bouillante passion
Portait avec tant d'action
Tous nos mouvements à la guerre,
Qu'à nous voir en ce point dans les jeux de Cypris
On eût dit que toute la terre
Etait d'un tel combat le sujet et le prix.

Cependant, en cette querelle,
Suffisait à nous contenter
Le lieu qu'elle daignait prêter
A nos corps étendus sur elle.
Nous l'estimions plus mille fois
Que tous les pays que nos rois
Ont eu sous leur obéissance,
Ni même que ces lieux pour qui ce grand démon
Qui détient l'or en sa puissance
Fit trouver aux nochers l'usage du timon.

Dieux ! quelle plume assez lascive,
Fût-ce de l'aile d'un moineau,
D'un combat si doux et si beau,
Décrirait l'ardeur excessive ?
Jamais, alors qu'à membres nus
Adonis embrassait Vénus,

Tant de bons tours ne s'inventèrent,
Ni jamais l'Amour même et sa belle Psyché
Tant de délices ne goûtèrent,
Que nos sens en goûtaient en ce plaisant péché.

La langue, étant de la partie,
Sitôt qu'un baiser l'assiégeait,
Aux bords des lèvres se rangeait,
Afin de faire une sortie ;
L'ennemi, recevant ses coups,
Souffrait un martyre si doux
Qu'il en bénissait les atteintes ;
Et mille longs soupirs, servant en même temps
De chants de victoire et de plaintes,
Montraient que les vaincus étaient les plus contents.

Un jour, près d'une vive source
D'argent liquide et transparent,
Qui prend la fuite en s'égarant
Vers la mer où finit sa course,
Mon luth, parlant à basse voix,
S'entretenait avec mes doigts
De mes secrètes fantaisies,
Etparfois s'éclatant en la vigueur des sons,
Les roches se sentaient saisies
Du mignard tremblement de mille doux frissons.

Les oiseaux, tirés par l'oreille,
Allongeant le col pour m'ouïr,

Se laissaient presque évanouir,
Tout comblés d'aise et de merveille.
Les animaux autour de nous
Nous contemplaient à deux genoux,
Plongés dans un profond silence,
Quand d'un vieux chêne ému de ce contentement,
Avec un peu de violence
Sortirent ces propos assez distinctement :

Orphée, aux yeux de Rhadamante,
A donc ramené des enfers,
Malgré les flammes et les fers,
Sa chère et gracieuse amante ?
Ce rare exemple d'amitié
Est donc rejoint à sa moitié
Par deux fois de lui séparée ?
Et sa tête, où les dieux tant de dons ont enclos,
Ni sa lyre tant admirée,
Ne furent donc jamais à l'abandon des flots ?

—

## LE PALAIS DE LA VOLUPTÉ

*Sur une maison de plaisance*
*que Monseigneur le* DUC DE RETZ *a fait bâtir*
*dans la forêt de Prinçay.*

Ici la même symétrie
A mis toute son industrie

Pour faire en ce bois écarté
Le palais de la Volupté.
Jamais le vague dieu de l'onde,
Ni celui des clartés du monde,
N'entreprirent rien de plus beau,
Quand, sans trident et sans flambeau,
D'une volonté mutuelle,
Ils mirent en main la truelle,
Et sous des habits de maçons,
Employèrent en cent façons
Tous les beaux traits que la nature
Admire dans l'architecture,
Pour loger ce prince troyen
Qui depuis les paya de rien.

Arrière ces masses énormes
Où s'entreconfondent les formes,
Où l'ordre n'est point observé,
Où l'on ne voit rien d'achevé ;
Il n'en est point ici de même ;
Tout y suit la raison suprême,
Et le dessein en chaque part
S'y rapporte aux règles de l'art.

L'invention en est nouvelle,
Et ne vient que d'une cervelle
Qui fait tout avec tant de poids,
Et prend de tout si bien le choix

Qu'elle met en claire évidence,
Que sa grandeur et sa prudence
Sont aussi dignes, sans mentir,
De régner comme de bâtir.

Cet esprit que ma muse adore,
Qui de son amitié m'honore
Et que j'estime comme un Dieu,
A fait ce palais en ce lieu
Où fréquente la solitude,
Tant pour la chasse et pour l'étude,
Que pour tous les autres plaisirs
Qui s'accordent à ses désirs,

La salle grande et somptueuse,
Autant qu'elle est majestueuse,
Se dédie au roi des forêts,
Au bon Pan, qui dans un marais
Vit sa maîtresse en vain aimée
En frêles roseaux transformée;
De quoi, pour chanter son tourment,
Il fit à l'heure un instrument
Qui ne dit mot quand on le touche
Si l'on ne le porte à la bouche,
Essayant ainsi d'apaiser
Son ardeur par quelque baiser.

Là dedans encore on révère,
Diane au front doux et sévère,

Non pas pour cette chasteté
Dont son humeur fait vanité,
Quoiqu'avec Hippolyte on croie
Qu'elle s'en donnait à cœur joie,
Mais parce qu'elle aime d'amour
A chasser en ce beau séjour.

Ceux de qui l'âme et les oreilles
Trouvent des douceurs non pareilles
Aux plaisants et confus accords
Que font ensemble et chiens et cors
Entremêlés de voix humaines,
Quand, par les bois ou par les plaines,
Ou par les monts ou par les vaux,
Et les hommes et les chevaux
Poursuivent cerf, chevreuil ou lièvre
A qui la peur donne la fièvre,
Ceux, dis-je, qui ne craignent point
Le plaisir à la peine joint,
Tel qu'il l'est en cet exercice
Qu'on nomme un aimable caprice,
Y sont bien venus en tout temps,
Et n'en partent point mal contents.

Le démon des tours de finesse,
Qui dès sa plus simple jeunesse
Attrapa jadis tous les dieux,
Et sur la terre et dans les cieux,

L'inventeur du jeu de la chance,
Où les trois dés, menant la danse,
Tachent, au sortir d'un cornet,
A vous mettre une bourse au net ;
Le patron des maquerellages,
Le suborneur des pucelages,
Le chef des illustres menteurs,
C'est-à-dire des orateurs,
Dont souvent la seule éloquence
Rend les sujets de conséquence ;
Mercure, dis-je, aux doux propos,
Aux yeux perçants, au corps dispos,
Qui par une route inconnne
Vole à son gré dessus la nue,
Ailé comme un émerillon,
Préside au premier pavillon.

En cet endroit, sans tromperie,
Et surtout sans criaillerie,
Peuvent s'ébattre nuit et jour,
Gagnant et perdant tour à tour
Sous le bon plaisir de fortune,
A l'un douce, à l'autre importune,
Ceux qui pensent que Paradis,
C'est ramener quinze sur dix.

Le second, c'est où l'on conserve
L'auguste portrait de Minerve,

De cette sage déité,
Qui, gardant sa virginité,
Est cependant mère féconde
De divers enfants mis au monde,
Les uns par les habiles mains
Des plus industrieux humains,
Les autres en la même guise
Que l'on chante qu'elle y fut mise,
Lorsque son père en accoucha
Par le cerveau qu'on lui trancha :
Ce sont les arts et les sciences,
Que, malgré nos impatiences,
Autrefois elle nous apprit,
Tant du corps comme de l'esprit.

Là ceux qui pensent ne point vivre
S'ils n'ont le nez dans quelque livre,
Messieurs les doctes seulement,
Se trouvent en leur élément.

Au troisième, on voit en sa gloire
Celui qui se plaît tant à boire,
Ce dieu de pampre couronné
Qui s'énivra dès qu'il fut né ;
Ce fameux prince des crevailles,
Ce guerrier de qui les batailles
Se donnent en plein cabaret
Sous un drapeau blanc et clairet,

Ce bon Denys *, à qui ma muse
Aucun éloge ne refuse,
Ni jamais n'en refusera
Tant que sa verve durera.

Là, tous les honnêtes ivrognes,
Aux cœurs sans fard, aux nobles trognes,
Tous les gosiers voluptueux,
Tous les débauchés vertueux,
Qui parmi leurs propos de table
Joignent l'utile au délectable,
Sont reçus et traités aussi
Comme des enfants sans souci.

Et pour le dernier où se trouvent
Mille tableaux qui nous émeuvent
A faire ce crime innocent
A quoi la nature consent,
C'est à la cause des pensées
D'où naissent toutes les arsées *,
C'est à celle qui sur les flots,
Le divin germe étant éclos,
Vogua dans un berceau de nacre.
C'est à Vénus qu'il se consacre,
A Vénus, qui s'apprit dès lors
Dans la mer au branle du corps,
Qu'elle exerça depuis sur terre,
Menant une si rude guerre

Aux plus vigoureux braquemarts
Que jusqu'à celui de Mars
Il lui fallut rendre les armes,
Et recourir cent fois aux larmes
Pour quelque trêve en obtenir,
Puisqu'il ne pouvait la finir.

Là, ceux que Priape convie
Au plus cher plaisir de la vie,
Où l'on éprouve un doux trépas,
Encore qu'on ne meure pas,
Trouvent, sans prendre cette peine
Qui souvent en amour est vaine,
De quoi soûler leurs appétits,
Autant les grands que les petits...

—

## LE SOLEIL LEVANT

Jeune déesse au teint vermeil,
Que l'Orient révère,
Aurore, fille du Soleil,
Qui nais devant ton père,
Viens soudain me rendre le jour,
Pour voir l'objet de mon amour.

Certes, la nuit a trop duré ;
Déjà les coqs t'appellent :

Remonte sur ton char doré,
  Que les Heures attellent,
Et viens montrer à tous les yeux
De quel émail tu peins les cieux.

Laisse ronfler ton vieux mari
  Dessus l'oisive plume,
Et pour plaire à ton favori
  Tes plus beaux feux rallume ;
Il t'en conjure à haute voix,
En menant son limier au bois.

Mouille promptement les guérets
  D'une fraîche rosée,
Afin que la soif de Cérès
  En puisse être apaisée,
Et fais qu'on voie en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.

Ha ! je te vois, douce clarté,
  Tu sois la bien venue :
Je te vois, céleste beauté,
  Paraître sur la nue,
Et ton étoile en arrivant
Blanchit les coteaux du levant.

Le silence et le morne roi
  Des visions funèbres
Prennent la fuite devant toi

Avecque les ténèbres,
Et les hiboux qu'on oit * gémir
S'en vont chercher place à dormir.

Mais, au contraire, les oiseaux
Qui charment les oreilles
Accordent au doux bruit des eaux
Leurs gorges nonpareilles,
Célébrant les divins appas
Du grand astre qui suit tes pas.

La lune, qui le voit venir,
En est toute confuse ;
Sa lueur, prête à se ternir,
A nos yeux se refuse,
Et son visage, à cet abord,
Sent comme une espèce de mort.

Le voilà sur notre horizon
En sa pointe première.
O que l'Ethiope * a raison
D'adorer sa lumière !
Et qu'il doit priser la couleur
Qui lui vient de cette chaleur !

C'est le dieu sensible aux humains,
C'est l'œil de la nature ;
Sans lui les œuvres de ses mains
Naîtraient à l'aventure,

Ou plutôt on verrait périr
Tout ce qu'on voit croître et fleurir.

Aussi pleine d'un saint respect,
  Quand le jour se rallume,
La Terre, à ce divin aspect,
  N'est qu'un autel qui fume,
Et qui pousse en haut comme encens
Ses sacrifices innocents.

Au vif éclat de ses rayons,
  Flattés d'un gai zéphire,
Ces monts sur qui nous les voyons
  Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air
Un long et gracieux éclair.

Bref, la nuit devant ses efforts,
  En ombres séparée,
Se cache derrière les corps
  De peur d'être éclairée,
Et diminue ou va croissant,
Selon qu'il monte ou qu'il descend.

Le berger, l'ayant révéré
  A sa façon champêtre,
En un lieu frais et retiré
  Ses brebis mène paître ;

Et se plaît à voir ce flambeau,
Si clair, si serein, et si beau.

L'aigle, dans une aire à l'écart,
 Etendant son plumage,
L'observe d'un fixe regard,
 Et lui rend humble hommage,
Comme au feu le plus animé
Dont son œil puisse être charmé.

Le chevreuil solitaire et doux,
 Voyant sa clarté pure
Briller sur les feuilles des houx
 Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte de veneur,
Tâche à lui faire quelque honneur.

Le cygne, joyeux de revoir
 Sa renaissante flamme,
De qui tout semble recevoir
 Chaque jour nouvelle âme,
Voudrait, pour chanter ce plaisir,
Que la Parque le vînt saisir.

Le saumon, dont au renouveau
 Thétis est dépourvue,
Nage doucement à fleur d'eau
 Pour jouir de sa vue,

Et montre au pêcheur indigent
Ses riches écailles d'argent.

L'abeille, pour boire des pleurs,
Sort de sa ruche aimée,
Et va sucer l'âme des fleurs
Dont la plaine est semée ;
Puis de cet aliment du ciel
Elle fait la cire et le miel.

Le gentil papillon la suit
D'une aile trémoussante,
Et, voyant le soleil qui luit,
Vole de plante en plante,
Pour les avertir que le jour
En ce climat est de retour.

Là, dans nos jardins embellis
De mainte rare chose,
Il porte de la part du lys
Un baiser à la rose,
Et semble, en messager discret,
Lui dire un amoureux secret.

Au même temps, il semble à voir
Qu'en éveillant ses charmes,
Cette belle lui fait savoir,
Le teint baigné de larmes,

Quel ennui la va consumant
D'être si loin de son amant.

Et même elle lui parle ainsi
  En son muet langage :
Hélas ! je deviendrai souci
  Au malheur qui m'outrage,
Si de ma fidèle amitié
Mon fier destin ne prend pitié.

Amour, sur moi comme vainqueur,
  Exerce ses rapines,
Et moins en mes bras qu'en mon cœur
  Je porte des épines ;
Mais je ne vivrai pas longtemps :
C'est le seul bien où je m'attends.

Encore si, pour réconfort,
  Quelques beaux doigts me cueillent
Avant que, par un triste sort,
  Tous mes honneurs s'effeuillent,
Je n'aurai rien à désirer,
Et finirai sans murmurer.

Reine des fleurs, apaise-toi :
  Voici venir Sylvie,
Qui t'apporte en elle de quoi
  Contenter cette envie,
Car sa main de lys a dessein
De te loger en son beau sein.



## *LIVRE II*

# RAILLERIE A PART

### LA DÉBAUCHE

Nous perdons le temps à rimer,
Amis, il ne faut plus chômer;
Voici Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie;
Laissons là ce fat d'Apollon,
Chions dedans son violon;
Nargue du Parnasse et des Muses,
Elles sont vieilles et camuses;
Nargue de leur sacré ruisseau,
De leur archet, de leur pinceau,
Et de leur verve poétique,
Qui n'est qu'une ardeur frénétique;

Pégase enfin n'est qu'un cheval,
Et pour moi je crois, cher Laval *,
Que qui le suit et lui fait fête
Ne suit et n'est rien qu'une bête.

Morbieu! comme il pleut là dehors!
Faisons pleuvoir dans notre corps
Du vin, tu l'entends sans le dire,
Et c'est là le vrai mot pour rire;
Chantons, rions, menons du bruit,
Buvons ici toute la nuit,
Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loin de nous sommeil et repos;
Boissat *, lorsque nos pauvres os
Seront enfermés dans la tombe
Par la mort, sous qui tout succombe,
Et qui nous poursuit au galop,
Las! nous ne dormirons que trop.
Prenons de ce doux jus de vigne;
Je vois Faret qui se rend digne
De porter ce dieu dans son sein,
Et j'approuve fort son dessein.

Bacchus! qui vois notre débauche,
Par ton saint portrait que j'ébauche
En m'enluminant le museau
De ce trait que je bois sans eau;

Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thyrse tant redouté,
Par ton éternelle santé,
Par l'honneur de tes belles fêtes,
Par tes innombrables conquêtes,
Par les coups non donnés, mais bus,
Par tes glorieux attributs,
Par les hurlements des Ménades,
Par le haut goût des carbonnades *,
Par tes couleurs blanc et clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'éclat des trognes rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par le bon carême prenant,
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots,
Par tes hauts et sacrés mystères,
Par tes furieuses panthères,
Par ce lieu si frais et si doux,
Par ton bouc paillard comme nous,
Par ta grosse garce Ariane,
Par le vieillard monté sur l'âne,
Par les Satyres tes cousins,
Par la fleur des plus beaux raisins,

Par ces bisques si renommées,
Par ces langues de bœufs fumées,
Par ce tabac, ton seul encens,
Par tous les plaisirs innocens,
Par ce jambon couvert d'épice,
Par ce long pendant de saucisse,
Par la majesté de ce broc,
Par masse *, tope *, cric et croc *,
Par cette olive que je mange,
Par ce gai passeport d'orange,
Par ce vieux fromage pourri,
Bref, par Gillot *, ton favori,
Reçois-nous dans l'heureuse troupe,
Des francs chevaliers de la coupe,
Et, pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

—

## LES CABARETS

*A mon cher ami* Faret.

Faret, mon compagnon d'office,
Quand il faut faire un sacrifice,
Dedans quelque joyeux hôtel
Où la table fournit d'autel ;
Hélas ! quel démon plein d'envie

Traversant notre heureuse vie,
Quel démon, dis-je, ami de l'eau,
Te conduit à Fontainebleau ?

Ce vain éclat de la fortune,
Qui bien souvent est importune
A ceux même qu'elle assouvit
De la grandeur qui nous ravit,
Aurait-il bien tant de puissance
Que de t'ôter la jouissance
Des plaisirs qu'on goûte à Paris,
Sans nul souci des favoris ?

Quel sujet doncque pourrait-ce être ?
N'est-ce point un désir champêtre
De visiter à ce printemps
Les bois, les rochers, les étangs,
Y voir nager l'ombre d'un arbre,
Contempler un palais de marbre,
Ou durant un temps chaud et clair
Regarder les ondes de l'air,
Qui semble trembler sur la terre
De la peur qu'il a du tonnerre ?
Puis admirant sur les sillons
Les ailes des gais papillons,
De mille couleurs parsemées,
Les croire des fleurs animées
Qui volent au gré des zéphirs

Vers les cieux plus beaux que saphirs ?
Ou tantôt morne et solitaire,
Rêvant à quelque haut mystère,
Que les Muses, ces belles sœurs,
Montrent avec tant de douceurs,
S'en aller en quelques lieux sombres
Loger Phœbus entre les ombres,
Et faire en cette obscurité
Un vers digne de la clarté ?
Ou parfois ouïr Philomèle,
Saluant la saison nouvelle,
Par un doux chant se consoler
Du temps qu'elle fut sans parler,
Quand l'infâme et cruel Térée
Après l'avoir déshonorée,
La réduisit, pour toute voix,
Au triste ouvrage de ses doigts ?
Toutes ces belles fantaisies.
De qui nos âmes sont saisies,
Sont-elles, dis-je, le sujet
Qui te porte à ce beau projet ?
Parle, cher ami, je t'en prie,
Si tu ne veux que je m'écrie :
On fait à savoir que Faret
Ne rime plus à cabaret ;
Ce seul départ l'en rend indigne,
Il est dégradé de la vigne,
Et Bacchus, notre puissant roi,

Suivant les règles de sa loi,
Le casse, et lui défend de boire
Que dans la Seine ou dans la Loire,
Puisqu'il délaisse, ami de l'eau,
Paris pour un Fontaine[illegible] préside,
Paris, où la Coiffier * réside,
Paris, où fleurit un Cormier *,
Qui des arbres est le premier;
Paris, qui prend pour son Hélène
Une petite Madeleine;
Paris, qui présente à nos yeux
La Pomme de pin *, qui vaut mieux
Que celle d'or, dont fut troublée
Toute la divine assemblée;
Paris, qui, croissant tous les jours,
Contient dans l'un de ses faubourgs
Mainte autre ville tout entière;
Paris, où dans un cimetière,
Fait pour enterrer les ennuis,
Nous avons tant passé de nuits;
Paris, enfin,ce petit monde,
Où tout contentement abonde,
Et dans qui les plus grands désirs
Se peuvent soûler de plaisir.

Ha! je t'entends, ces mots te pressent,
Et déjà tes yeux me confessent

Que tu ne saurais le quitter
Sans de toi-même t'absenter.
Relâche un peu ta servitude,
Ne cherche point la solitude,
Si ce n'est parfois dans ces vers
Laisse les soins pour d'autres têtes,
Laisse les forêts pour les bêtes,
Laisse les eaux pour les poissons,
Et les fleurs pour les limaçons;
Aussi bien, à voir ton visage,
Cela n'est pas à ton usage;
La campagne n'a point d'appas
Qui puissent attirer tes pas;
Et de l'air dont tu te gouvernes,
Les moindres écots des tavernes
Te plaisent plus cent mille fois
Que ne font les échos des bois,

Et a moi aussi.

---

## LA CHAMBRE DU DÉBAUCHE

*A Monsieur de* Marigny-Mallenoe *

FRAGMENT

Plus enfumé qu'un vieux jambon,
Ni que le bœuf salé de Pitre,

Je te trace avec un charbon
Cette ode habillée en épître.
Marigny, mon parfait ami,
Que mon œil ne voit qu'à demi,
Non plus que ce qu'il veut décrire :
Parbleu ! tu dois bien admirer,
Que je tâche à te faire rire
Quand je ne fais rien que pleurer !

Gouspin, après t'avoir quitté,
M'a traîné dans sa belle chambre,
Où même au plus fort de l'été
On trouve le mois de décembre.
Pour moi, je ne puis concevoir
Par quel moyen, ni quel pouvoir,
Mon corps a passé par la porte,
Car je te le jure entre nous
Qu'un rat, ou le diable m'emporte,
Ni saurait entrer qu'à genoux.

Son petit ladre de valet,
Reste de la guerre civile,
Revient chargé comme un mulet
De cotrets qu'il escroque en ville.
Mais à grand'peine ce magot
A-t-il allumé le fagot
Que nous étranglons de fumée ;
Nous toussons d'un bruit importun,

Ainsi qu'une chatte enrhumée,
Et nôs yeux prennent du petun.

Encore, ô mon cœur! mon rognon!
Faut-il, comme un savant notaire,
Des beaux meubles du compagnon
Te faire voir quelque inventaire,
Premièrement, un vieux panier,
Tiré des fatras d'un grenier,
Est son tabouret et sa chaise;
Que si, soulageant l'escarpin,
L'un y préside en sire Blaise,
L'autre est tout droit comme un sapin...

Notre ami propre en écolier,
Quoiqu'il n'entra jamais en classe,
Fait d'un flacon un chandelier,
Et d'un pot de chambre une tasse;
Sa longue rapière au vieux clou,
Terreur de maint et maint filou,
Lui sert le plus souvent de broche,
Et parfois dessus le tréteau
Elle joue aussi sans reproche
Le personnage du couteau.

Sa cheminée a sur les bords
Quantité d'assez belles nippes
Qui feraient bien toutes en corps

Fagot de bouts de vieilles pipes ;
L'odeur du tabac allumé
Y passe en l'air tout enfumé
Pour cassolette et pour pastille,
Si bien que dans les sales trous
Des noirs cachots de la Bastille
Le nez ne sent rien de plus doux.

Quant à la vertu, trois beaux dés
Sont ses livres d'arithmétique,
Par lesquels maints points sont vidés
Touchant le nombre d'or mystique.
Il est plein de dévotion,
Dont la bonne application
Se fait voir en cette manière :
C'est qu'il a dans son cabinet
Des heures de Robert Beinière
A l'usage du lansquenet.

Quant à du linge, en cet endroit
La toile n'est point épargnée :
Il en a plus qu'il n'en voudrait,
Mais cela s'entend d'araignée.
Et quant à l'attirail de nuit,
Sa nonchalance le réduit
Au vrai déshabiller d'un page,
Où le luxe, mis hors d'arçon,
Ne montre pour tout équipage
Qu'un peigne dedans un chausson.



Encore ce peigne est-il fait
D'une arête de sole frite
Qu'il trouva dessous un buffet,
Montrant les dents à la marmite.
Cendre lui vaut poudre d'iris,
Dont, pour ragoûter sa Cloris,
Le goinfre s'épice la hure;
Sa Cloris, s'entend sa Margot,
Où, quand Priape l'en conjure,
Il s'en va dauber du gigot.

Il se sert aussi quelquefois
De décrottoir au lieu de brosse;
Ses ongles plus longs que ses doigts,
Lui sont des curedents d'Ecosse
Pour chenet il n'a qu'un pavé,
D'une botte il fait un privé,
D'un boucin * d'ail une pistache,
D'une seringue un pistolet,
D'un compas un fer à moustache,
Et d'une rotonde un collet.

Puis quand, pour prendre son repos,
Las, et non soûl de la débauche,
Il donne le bon soir aux pots
En faisant demi-tour à gauche,
De sa nappe il fait son linceul*,
Un ais qui se plaint d'être seul

Lui fournit de couche et de table,
La muraille y sert de rideau,
Bref, cette chambre est une étable
Où la peste a tenu bordeau.

Toutefois, nous ne laissons pas,
Trinquant et brifant * comme drôles.
D'y faire un aussi bon repas
Qu'on puisse faire entre deux pôles ;
Nous y buvons à ta santé
Du meilleur qu'ait jamais vanté
François Paumier, ce grand ivrogne,
Sans nul souci de l'avenir,
Si ce n'est de revoir ta trogne
Et de vivre en ton souvenir.

---

## LE FROMAGE

### FRAGMENT

Assis sur le bord d'un chantier
Avec des gens de mon métier,
C'est-à-dire avec une troupe
Qui ne jure que par la coupe,
Je m'écris, en lâchant un rot :
Béni soit l'excellent Bilot!

Il nous a donné d'un fromage
A qui l'on doit bien rendre hommage.
O Dieu ! quel manger précieux !
Quel goût rare et délicieux !
Qu'au prix de lui ma fantaisie
Incague la sainte ambroisie !
O doux cotignac de Bachus !
Fromage, que tu vaux d'écus !
Je veux que ta seule mémoire
Me provoque à jamais à boire.

A genoux, enfants débauchés,
Chers confidents de mes péchés,
Sus ! qu'à plein gosier on s'écrie :
Bénit soit le terroir de Brie !
Bénit soit son plaisant aspect !
Qu'on n'en parle qu'avec respect !
Que ses fertiles pâturages
Soient à jamais exempts d'orages !
Que Flore, avec ses beaux atours,
Exerçant mille amoureux tours
Sur une immortelle verdure,
Malgré la barbare froidure
Au visage morne et glacé,
Y tienne à jamais enlacé
Entre ses bras plus blancs qu'albâtre
Le gai Printemps, qui l'idolâtre !
Que, comme autrefois, Apollon

Délaisse torche et violon,
Et s'en vienne dans ses prairies,
Dans ces grandes plaines fleuries.
Garder, en guise de vacher,
Un troupeau qui nous est si cher,
Et dont la mamelle féconde
Fournit de lait à tout le monde...
Encore un coup donc, compagnons
Du beau Denys les vrais mignons,
Sus ! Qu'à plein gosier on s'écrie :
Bénit soit le terroir de Brie !

—

## LA VIGNE

*A Monsieur* DE PONTMENARD.

FRAGMENT

Pontmenard, que mon âme estime
D'une passsion légitime,
Et qui mérite d'être mis
Au rang des plus parfaits amis,
Depuis le jour qu'en la Bretagne,
J'erre de vallon en montagne,
Je n'ai rien trouvé de si beau.
Comme ta maison de Coybeau.

Non pas pour cette belle vue
Dont le ciel l'a si bien pourvue,
Qu'on dirait qu'il a fait ces lieux
Pour le souverain bien des yeux ;
Non pas pour la fraîcheur de l'ombre
De ce bois vénérable et sombre
Où les bergers les plus discrets
Chantent leurs amoureux secrets ;
Non pas pour ces larges campagnes
Où Cérès avec ses compagnes,
Sème et recueille tant de blés,
Que tes greniers en sont comblés ;
Non pas pour ces grandes prairies
Que la saison qu'aux Canaries
Mes yeux ont vu régner jadis,
Comme en un second paradis,
En janvier même rend si vertes
Et de tant de troupeaux couvertes,
Qu'on n'y saurait lequel choisir,
Ou du profit ou du plaisir ;
Non pas pour ces claires fontaines,
Qui, par des routes incertaines,
Se fuyant et se poursuivant
Sous l'ombrage frais et mouvant
De mille arbres qu'elles font croître *,
Et qu'en elle l'on voit paraître,
Accordent au chant des oiseaux
Le doux murmure de leurs eaux ;

Non pas pour ces longues allées
Où de branches entremêlés
De lauriers, de charmes, de buis,
De cyprès, de fleurs et de fruits,
Se forment des murailles vives,
Qui, par leurs distances captives,
Font des chemins plus gracieux
Que n'est celui qu'on voit aux cieux,
Non pas pour ce divin parterre
Où le soin de nature enserre
Cent mille fleurs, qu'à voir briller,
Quand elle veut s'en habiller,
On prendrait pour des pierreries,
Qui des drogues les plus chéries,
Dont l'odorat est amateur,
Auraient l'agréable senteur;
Mais bien pour ce coteau de vigne
Qui seul est de ma muse digne,
Et que je veux si bien louer,
Que Bacchus le puisse avouer...

—

## IMPRÉCATION

Si jamais j'entre dans Evreux,
Puissé-je devenir fiévreux !
Puissé-je devenir grenouille !

Plus aigu, plus clair et plus net
Qu'une dague de cabinet,
Il estocade la tristesse,
Et, la chassant d'autour de soi,
Se vante que la politesse
Ne marche plus qu'avec moi.

Je me fais friser tous les jours,
On me relève la moustache;
Je n'entrecoupe mes discours
Que de rots d'ambre et de pistache;
J'ai fait banqueroute au petun;
L'excès du vin m'est importun:
Dix pintes par jour me suffisent;
Encore, ô falote beauté
Dont les regards me déconfisent,
Est-ce pour boire à ta santé!

—

## LA NAISSANCE DE PANTAGRUEL

### POUR UNE MASCARADE

Le jour que je naquis on vit pleuvoir du sel:
Le soleil, en faisant son tour universel,
De la soif qu'il souffrit but quasi toute l'onde,
Et pensa d'un seul trait avaler tout le monde.

De là sont provenus tant d'abîmes sans eaux,
De là sont dérivés tant de rouges museaux,
Qui d'un gosier ardent, que rien ne désaltère,
S'occupent sans relâche au bachique mystère ;
L'air, beaucoup plus en feu qu'au temps de Phaéton,
En cracha sur sa barbe aussi blanc que coton,
Et la nuit de devant on vit avec merveille
Briller une comète en forme de bouteille,
Pour présage certain, non de mortalité,
Comme les autres sont, mais de pleine santé :
J'entends de ces santés que l'on fait à la table,
Et par qui l'homme est dit animal raisonnable.
Ce beau mignon Troyen, ce sommelier des dieux,
Avec la jeune Hébé, versant à qui mieux mieux,
Se lassèrent les bras à leur remplir la coupe,
Et Jupiter en fut ivre comme une soupe.
Le grand mâtin céleste en devint enragé,
Le sucre de Madère en poivre fut changé,
Les gigots de mouton en jambons de Mayence ;
La terre eut le hoquet : elle en cria vengeance,
Et la nature même, en ardeur s'exaltant,
Se vit prête à mourir de la mort de Roland ;
Si bien qu'à mon exemple, ainsi que dit l'histoire,
Partout à gueule ouverte on demandait à boire.

A BOIRE ! A BOIRE !

—

## SONNET

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain,
Essaie à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent.

—

## SONNET

Voici le rendez-vous des enfants sans souci,
Que pour me divertir quelquefois je fréquente.
Le maître a bien raison de se nommer la Plante,
Car il gagne son bien par une plante aussi.

Vous y voyez Bilot pâle, morne et transi,
Vomir par les naseaux une vapeur errante ;
Vous y voyez Sallard chatouiller la servante,
Qui rit du bout du nez en portrait raccourci.

Que ce borgne a bien plus Fortune pour amie
Qu'un de ces curieux qui, soufflant l'alchimie,
De sage devient fol, et de riche indigent !

Celui-là sent enfin sa vigueur consumée,
Et voit tout son argent se résoudre en fumée ;
Mais lui, de la fumée il tire de l'argent.

—

## SONNET

Me voyant plus frisé qu'un gros comte allemand,
Le teint frais, les yeux doux, et la bouche vermeille,
Tu m'appelles ton cœur, ton âme, ta merveille,
Et me veux recevoir pour ton plus cher amant.

Tu trouves mon maintien si grave et si charmant,
Tu sens à mes discours un tel goût en l'oreille,
Que tu me veux aimer d'une ardeur nonpareille,
Où désormais ta foi sera le diamant.

Pour me donner un nom qui me soit convenable,

Cloris, ton jugement est plus que raisonnable,
Quand tu viens m'appeller un miroir à putains.

Je n'en refuse point le titre ni l'usage :
Il est vrai, je le suis, tes propos sont certains,
Car tu t'es bien souvent mirée en mon visage.

---

## SONNET

Vos attraits n'ont plus rien que l'épée et la cape;
Votre esprit est plus plat qu'un pied de pèlerin;
Vous pleurez plus d'onguent que n'en fait Tabarin,
Et qui voit votre nez le prend pour une grappe.

Vous avez le museau d'un vieux limier qui lappe,
L'œil d'un cochon rôti, le poil d'un loup marin,
La chair d'un aloyau lardé de romarin,
Et l'embonpoint d'un gueux qui réclame Esculape.

Vous portez comme un cul longue barbe au menton,
Votre corps est plus sec que le son d'un teston *;
Vous berçâtes jadis l'aïeul de Mélusine.

Pièce de cabinet, quittez notre quartier,
Et, prenant pour jamais congé de la cuisine,
Qu'on ne vous trouve plus, sinon chez Dumonstier *.

---

## SONNET

Entrer dans le bordel d'une démarche grave,
Comme un coq qui s'apprête à jouer de l'ergot ;
Demander Janneton, faire chercher Margot
Ou la jeune bourgeoise, à cause qu'elle est brave ;

Fureter tous les trous, juqu'au fond de la cave,
Y rencontrer Perrette, et, daubant du gigot,
Danser le branle double au son du larigot * ;
Puis y faire festin d'une botte de rave ;

N'y voir pour tous tableaux que quelque vieux rébus,
Ou bien quelque almanach qui sema ses abus
L'an que Pantagruel déconfit les andouilles ;

Et, du haut jusqu'au bas, pour tous meubles de prix,
Qu'une vieille paillasse, un pot et des quenouilles :
Voilà le passe-temps du soudard de Cypris.

—

## SONNET

Je viens de recevoir une belle missive
De la nymphe qui prit mon âme au trébuchet,
Et qui, scellant mon cœur de son divin cachet,
Y voulut imprimer son image lascive.

Il me fâche déjà que cette heure n'arrive
Où je dois embrasser sa taille de brochet,
Et jamais vérolé, tapi dessous l'archet *,
En suant ne trouva l'horloge si tardive.

Phœbus, va-t'en souler tes paillards appétits
Dans les bras amoureux de la belle Thétis :
Elle se plaint qu'au ciel trop longtemps tu demeures.

Nuit, couvre l'univers de ton noir balandran *,
Et, puisque j'ai le mot justement à six heures,
Amour, conduis l'aiguille au milieu du cadran.

—

## SONNET

Fagoté plaisamment comme un vrai Simonnet *,
Pied chaussé, l'autre nu, main au nez, l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur ma caboche
Un coffin * de Hollande en guise de bonnet.

Là, faisant quelquefois le saut du sansonnet *,
Et dandinant du cul comme un sonneur de cloche,
Je m'égueule de rire, écrivant d'une broche,
En mots de patelin, ce grotesque sonnet.

Mes esprits, à cheval sur des coquecigrues,
Ainsi que papillons s'envolent dans les nues,
Y cherchant quelque fin qu'on ne puisse trouver.

Nargue: c'est trop rêver, c'est trop ronger ses ongles;
Si quelqu'un sait la rime, il peut bien l'achever...
. . . . . . . . . . . . . . . . . .





*LIVRE III*

# PIÈCES VARIÉES

## LE MELON

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?
Quel doux parfum de musc et d'ambre
Me vient le cerveau réjouir
Et tout le cœur épanouir ?
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :
Ces belles fleurs qui dans ce vase
Parent le haut de ce buffet
Feraient-elles bien cet effet ?
A-t-on brûlé de la pastille ?
N'est-ce point ce vin qui pétille
Dans le cristal, que l'art humain
A fait pour couronner la main,

Et d'où sort, quand on le veut boire,
Un air de framboise à la gloire
Du bon terroir qui l'a porté
Pour notre éternelle santé ?
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,
Mon penser, que tu me proposes.
Qu'est-ce donc ? Je l'ai découvert
Dans ce panier rempli de vert :
C'est un MELON, où la nature,
Par une admirable structure,
A voulu graver à l'entour
Mille plaisants 'chiffres d'amour,
Pour claire marque à tout le monde
Que d'une amitié sans seconde
Elle chérit ce doux manger
Et que, d'un souci ménager,
Travaillant aux biens de la terre,
Dans ce beau fruit seul elle enserre
Toutes les aimables vertus
Dont les autres sont revêtus.

Baillez-le-moi, je vous en prie,
Que j'en commette idolâtrie :
Oh ! quelle odeur ! qu'il est pesant !
Et qu'il me charme en le baisant !
Page, un couteau, que je l'entame ;
Mais qu'auparavant on réclame,
Par des soins au devoir instruits,

Pomone, qui préside aux fruits,
Afin qu'au goût il se rencontre
Aussi bon qu'il a belle montre,
Et qu'on ne trouve point en lui
Le défaut des gens d'aujourd'hui.

Notre prière est exaucée,
Elle a reconnu ma pensée :
C'en est fait, le voilà coupé,
Et mon espoir n'est point trompé.
O dieux ! que l'éclat qu'il me lance,
M'en confirme bien l'excellence !
Qui vit jamais un si beau teint !
D'un jaune sanguin il se peint ;
Il est massif jusques au centre,
Il a peu de grains dans le ventre,
Et ce peu-là, je pense encore
Que ce soient autant de grains d'or;
Il est sec ; son écorce est mince ;
Bref, c'est un vrai manger de prince ;
Mais, bien que je ne le sois pas,
J'en ferai pourtant un repas.

Ha ! soutenez-moi, je me pâme
Ce morceau me chatouille l'âme;
Il rend une douce liqueur
Qui me va confire le cœur ;
Mon appétit se rassasie

De pure et nouvelle ambroisie,
Et mes sens par le goût séduits,
Au nombre d'un sont tous réduits.

Non, le coco, fruit délectable,
Qui lui tout seul fournit la table
De tous les mets que le désir
Puisse imaginer et choisir,
Ni les baisers d'une maîtresse,
Quand elle-même nous caresse,
Ni ce qu'on tire des roseaux
Que Crète nourrit dans ses eaux,
Ni le cher abricot, que j'aime,
Ni la fraise avecque la crème,
Ni la manne qui vient du ciel,
Ni le pur aliment du miel,
Ni la poire de Tours sacrée,
Ni la verte figue sucrée,
Ni la prune au jus délicat,
Ni même le raisin muscat
(Parole pour moi bien étrange),
Ne sont qu'amertume et que fange
Au prix de ce MELON divin,
Honneur du climat angevin.
Que dis-je, d'Anjou? je m'abuse:
C'est un fruit du crû de ma muse,
Un fruit en Parnasse élevé,
De l'eau d'Hyppocrène abreuvé,

Mont, qui pour les dieux seuls, rapporte
D'excellents fruits de cette sorte,
Pour être proche du soleil,
D'où leur vient ce goût nonpareil :
Car il ne serait pas croyable
Qu'un lieu commun, quoique agréable,
Eût pu produire ainsi pour nous
Rien de si bon ni de si doux.

O vive source de lumière !
Toi dont la route coutumière
Illumine tout l'univers ;
Phœbus, dieu des fruits et des vers,
Qui tout vois et qui tout embrasses,
Ici je te rends humbles grâces
D'un cœur d'ingratitude exempt,
De nous avoir fait ce présent ;
Et veux, pour quelque récompense,
Dire en ce lieu ce que je pense
Et de ce MELON et de toi,
Suivant les signes que j'en voi.
Mais que tandis, ô chère troupe,
Chacun laisse en repos la coupe,
Car ce que je vous vais chanter
Vaut bien qu'on daigne l'écouter :

Après que Jupiter, avecque son tonnerre,
Eut fait la pétarade aux enfants de la terre,

Et que les dieux, lassés, revinrent du combat
Où Pan perdit ses gants, Apollon son rabat,
Mars l'un de ses souliers, Pallas une manchette,
Hercule, par un trou, l'argent de sa pochette,
Mercure une jartière * et Bacchus son cordon,
Pour s'être, dans les coups, jetés à l'abandon;
Après, dis-je, ce choc, où l'âne de Silène
Aux plus mauvais garçons fit enfin perdre haleine,
Par l'extrême frayeur que sa voix leur donna,
De quoi le ciel frémit et l'enfer bourdonna;
On dit qu'il fut conclu qu'en signe de victoire
Tout le reste du jour se passerait à boire,
Et que chacun d'entre eux, fournissant au banquet,
Apporterait son mets troussé comme un paquet.

Soudain, de tous côtés sur l'Olympe se virent
Plats deçà, plats delà, que les Nymphes servirent,
Le bras nu jusqu'au coude et le sein découvert,
Orné de quelque fleur avec un peu de vert.

Ce dieu qui des premiers autorisa l'inceste,
Devant qui les plus grands de la troupe céleste,
Plus petits que cirons, de peur de le fâcher,
N'oseraient seulement ni tousser ni cracher;
L'audacieux Jupin, pour commencer la danse,
Et présenter à l'œil de quoi garnir la panse,
Fit apporter pour soi, dans un bassin de prix,
Quantité de gibier que son aigle avait pris.

La superbe Junon, qui dans une charrette
Que des paons font rouler, fait souvent sa retraite
En l'empire incertain des animaux volants,
Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans,
Qui fleurissait de graisse, et conviait la bouche
A lui donner des dents une prompte escarmouche,
Durant qu'il était chaud, et qu'il s'en exhalait
Un gracieux parfum que le nez avalait.

Le compère Denys *, à la trogne vermeille,
Qui veut toujours siffler, même quand il sommeille,
Rendant de son pouvoir Ganimède ébahi,
Voulut que le nectar fît place au vin d'Aï,
Dont il fit apporter par ses folles Ménades,
Qui faisaient en hurlant mille pantalonnades,
Cinquante gros flacons remplis jusques aux bords,
Pour le plaisir de l'âme, et pour le bien du corps.

La déesse des fours, des moulins et des plaines,
Où l'œil du bon pitaud * voit l'espoir de ses peines;
Celle qui, s'éclairant de deux flambeaux de pin,
A force de trotter usa maint escarpin
En cherchant nuit et jour la donzelle ravie,
Cérès au crin doré, le soutien de la vie,
Munit les assistants, au lieu de pain mollet,
De biscuits à l'eau rose, et de gâteaux au lait.

Celui qui sur la mer impétueuse et fière,
En son humide main porte une fourche fière,

Dont il rosse les flots quand ils font les mutins,
Excités par les vents, qui sont leurs vrais lutins,
Fit servir devant lui, par la fille de chambre
De madame Thétis, un plat d'huîtres à l'ambre,
Que l'un de ses Tritons, non pas sans en goûter,
Du fond de l'Océan lui venait d'apporter.

Celle qui sur un mont sa chasteté diffame,
La princesse des flots, qui, comme sage-femme,
Assiste à ce travail où l'on pisse des os,
Et dont elle délivre en disant certains mots ;
Diane, au front cornu, de qui l'humeur sauvage
Ne se plaît qu'aux forêts à faire du ravage,
Fit mettre sur la table un faon de daim rôti,
Que d'une sauce à l'ail on avait assorti.

Le forgeur éclopé qui fait son domicile
Parmi les pets flambants que lâche la Sicile,
Ce beau fils qui se farde avecque du charbon,
Fit porter par Stérope un monstrueux jambon
Et six langues de bœuf qui, depuis mainte année,
En grand pontificat ornaient sa cheminée,
Où tout expressément ce patron des cocus
Les avait fait fumer pour donner à Bacchus.

La garce qui naquit de l'excrément de l'onde
Pour courir l'aiguillette en tous les lieux du monde,
Vénus, la bonne cagne * aux paillards appétits,
Sachant que ses pigeons avaient eu des petits,

En fit faire un pâté, que la grosse Euphrosine,
Qui se connaît des mieux à ruer en cuisine,
Elle-même apporta plein de culs d'artichaut,
Et de tout ce qui rend celui de l'homme chaud.

Le bouc qui contraignit la nymphe des quenouilles
De se précipiter dans les bras des grenouilles
Pour sauver son honneur qu'il voulait escroquer,
En l'ardeur dont Amour l'était venu piquer,
Pan, le roi des flûteurs, de qui dans l'Arcadie
Les troupeaux de brebis suivent la mélodie,
Honora le festin d'un agneau bien lardé,
Que des pattes du loup son chien avait gardé.

Et, bien que l'on eût cru qu'en cet acte rebelle,
La vieille au cul crotté, la terrestre Cybèle,
Des orgueilleuses gens eût tenu le parti,
Auquel en demeura pourtant le démenti,
Elle ne laissa pas, quittant Phlegre à main gauche,
Comme mère des dieux d'être de la débauche,
Et de leur apporter, se traînant au bâton,
Des champignons nouveaux, cuits au jus de mouton,
Avecque de leurs sœurs, d'excellentes morilles,
Et des truffes encor, ses véritables filles
Qu'un porc qu'on mène en laisse, éventant d'assez loin,
Fouille pour notre bouche et renverse du groin *.

Le seigneur des jardins, que les herbes révèrent,
Et Vertumne et Pomone ensemble s'y trouvèrent,

D'asperges, de pois verts, de salades pourvus,
Et des plus rares fruits que jamais on eût vus.
Bref, nul, en ce banquet, hormis le vieux Saturne,
Qui, flatté d'un espoir sanglant et taciturne,
Du complot de Typhon avait été l'auteur ;
Nul, dis-je, hormis Mars, le grand gladiateur ;
Nul, hormis le Thébain qui charge son épaule
D'un arbre tout entier en guise d'une gaule ;
Nul, hormis la pucelle aux doigts laborieux,
Qui de ceux d'Arachné furent victorieux ;
Et nul, hormis Mercure, en cette illustre bande,
Ne vint sans apporter, par manière d'offrande,
De quoi faire ripaille, ainsi que l'avait dit
Celui qui sur l'Olympe a le plus de crédit.
Encore, entre ceux-là, l'histoire représente
Que si de rien fournir Minerve fut exempte,
C'est pour l'amour du soin qu'elle voulut avoir
De mettre le couvert, où la belle fit voir
Mainte œuvre de sa main superbement tissue ;
Que quant au bon Hercule avecque sa massue,
C'est qu'il était alors, pour garder ses amis,
En qualité de suisse à la porte commis ;
Que, quant au furibond, au traîneur de rapière,
Au soudart thracien, qui d'une âme guerrière
Emploie à s'habiller enclumes et marteaux,
C'est qu'il eut le souci d'aiguiser les couteaux ;
Et que, pour le causeur à la mine subtile,
De qui la vigilance aux festins est utile,

Et qui n'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
C'est qu'il s'était chargé de donner ordre à tout.
Or, pour venir au point que je vous veux déduire,
Où je prie aux bons Dieux qu'ils me veuillent conduire,
Vous saurez, compagnons, que parmi tant de mets,
Qui furent les meilleurs qu'on mangera jamais,
Et parmi tant de fruits, dont, en cette assemblée,
Au grand plaisir des sens, la table fut comblée,
Il ne se trouva rien à l'égal d'un MELON
Que Thalie apporta pour son maître Apollon.
Que ne fut-il point dit en célébrant sa gloire
Et que ne dirait-on encore à sa mémoire ?
Le Temps, qui fripe tout, ce gourmand immortel,
Jure n'avoir rien vu ni rien mangé de tel !
Et ce grand repreneur, qui d'une aigre censure
Voulait que par un trou l'on nous vît la fressure,
Mome* le médisant, fut contraint d'avouer
Que sans nulle hyperbole on le pouvait louer.

Dès qu'il fut sur la nappe, un aigu cri de joie
Donna son corps de vent aux oreilles en proie ;
Le cœur en tressaillit, et les plus friands nez
D'une si douce odeur furent tous étonnés ;
Mais quand ce vint au goût, ce fut bien autre chose :
Aussi d'en discourir la muse même n'ose ;
Elle dit seulement qu'en ce divin banquet
Il fit cesser pour l'heure aux femmes le caquet.

Phœbus, qui le tenait, sentant sa fantaisie
D'un désir curieux en cet instant saisie,
En coupe la moitié, la creuse proprement ;
Bref pour finir le conte, en fait un instrument
Dont la forme détruit et renverse la fable
De ce qu'on a chanté, que jadis sur le sable
Mercure, trouvant mort un certain limaçon,
Qui vit parfois en bête et parfois en poisson,
Soudain en ramassa la coque harmonieuse,
Avec quoi, d'une main aux arts ingénieuse
Aussi bien qu'aux larcins, tout à l'heure qu'il l'eut,
Au bord d'une rivière il fit le premier luth.
Ainsi, de cette écorce en beauté sans pareille
Fut fabriqué là-haut ce charmeur de l'oreille,
D'où sortit lors un son, par accents mesuré,
Plus doux que le manger qu'on en avait tiré.
Là maintes cordes d'arc, en grosseur différentes,
Sous les doigts d'Apollon chantèrent des courantes;
Là mille traits hardis, entremêlés d'éclats,
Firent cabrioler les pintes et les plats ;
Le plus grave des Dieux en dansa de la tête,
Et le plus beau de tous, pour accomplir la feste,
Joignant à ses accords son admirable voix,
Déconfit les Titans une seconde fois.
Voilà, chers auditeurs, l'effet de ma promesse ;
Voilà ce qu'au jardin arrosé du Permesse,
Therpsicore au bon bec, pour qui j'ai de l'amour,
En voyant des MELONS me prôna l'autre jour.

J'ai trouvé qu'à propos je pouvais vous l'apprendre,
Pour décharger ma rate et pour vous faire entendre
Que je crois que ce fruit, qui possède nos yeux,
Provient de celui-là que brifèrent * les dieux ;
Car le roi d'Hélicon, le démon de ma veine,
Dans le coin d'un mouchoir en garda de la graine,
Afin que tous les ans il en pût replanter,
Et d'un soin libéral nous en faire goûter.

O manger précieux ! délice de la bouche !
O doux reptile herbu, rampant sur une couche !
Oh ! beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !
O fleur de tous les fruits ! O ravissant MELON !
Les hommes de la cour seront gens de parole,
Les bordels de Rouen seront francs de vérole,
Sans vermine et sans gale on verra les pédants,
Les preneurs de pétun auront de belles dents,
Les femmes des badauds ne seront plus coquettes,
Les corps pleins de santé se plairont aux cliquettes,
Les amoureux transis ne seront plus jaloux,
Les paisibles bourgeois hanteront les filous,
Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,
Les chantres du Pont-Neuf diront de hauts mystères,
Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cent argus,
Les esprits doux du temps paraîtront fort aigus,
Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe,
Je haïrai Faret, qui se rendra superbe,
Pour amasser des biens avare je serai,

Pour devenir plus grand mon cœur j'abaisserai,
Bref, ô MELON sucrin, pour t'accabler de gloire,
Des faveurs de Margot je perdrai la mémoire,
Avant que je t'oublie et que ton goût charmant
Soit biffé des cahiers du bon gros SAINT-AMANT.

—

## LE POÈTE CROTTÉ

*A Monseigneur le duc de Retz.*

FRAGMENT (1)

Ha! beaux yeux! ha! docte maîtresse!
Pour qui mon pied marche en détresse,
Gente Perrette, mon souci,
A qui, jeunet, d'amour transi,
J'abandonnais moi-même en proie
Mon cœur, mon poumon et mon foie,
Mon corps de l'un à l'autre bout,
Trippes, boudins, et merde et tout :
Hélas! faut-il que je te quitte!
Oui, l'ordonnance en est prescrite.

(1) Le poète crotté, Marc de Maillet, chante, en langage archaïque, imité de Ronsard et de Du Bartas, ses amours hypothétiques avec Mlle de Gournay, personnage alors fort ridicule. Voyez Tallemant des Réaux (*Collection des plus belles pages*).

Je voudrais bien que non, mais quoi !
Nécessité n'a point de loi.
L'horrible misère, laquelle
Oncques ne va sans sa séquelle,
Dueil, dam, dol, peur, mort, froid, soif, faim,
Honte, chagrin, rancœur, meshain *,
Paresse, désespoir, envie,
Et de tous les maux de la vie,
Malgré moi me contraignent à
Laisser ton œil qui m'empesta.

Au moins, ô ma chère Sybile !
N'aie la mémoire labile * :
Remembre-toi de ton côté
De ton pauvre rimeur crotté,
Et du mien j'aurais pour hôtesse
Dans le chef ma haute poétesse,
Dont les écrits, comme mes vers,
Sont les torches de l'univers ;
Remembre-toi des sérénades
Qu'en mes nocturnes promenades,
Accompagné d'un vielleur
Aveugle, afin que déceleur
De nos amours il ne pût être,
Discrétion (qui reconnaître
Se doit bien) je t'ai si souvent
Donnée à la pluie et au vent ;
Remémore-toi davantage,

Que, quoiqu'en un douzième étage
Tu te gîtes, proche du ciel,
Et c'est pourquoi, mon tout, mon miel,
Ci-devant haute t'ai nommée,
Toutefois, d'une âme charmée
N'ai pas laissé, grimpant en ours,
De te visiter tous les jours.
Item, recorde-toi qu'en somme,
Malgré ce que ce diable d'homme,
Cette bedaine d'Allemand,
Ce fin railleur, ce faux Normand,
Ce vrai démon de la satire,
Né pour notre commun martyre,
A dit de bouche ou par écrit
De ton corps et de ton esprit,
Tantôt accomparant ta mine
A quelque vache qui rumine,
Tantôt chantant qu'un siècle entier
A grêlé dessus ton quartier ;
Tantôt, t'appelant vieille chatte,
Poil de goret, caboche plate,
Nez roupieux, œil éraillé,
Bec de pivert, teint écaillé,
Menton velu, cou de belette,
Sein de drapeau *, corps de squelette,
Bras d'osier sec, main de guenon,
Jambe de grue et pied d'ânon ;
Tantôt, disant que de Virgile

Tu honnis l'adorable style,
Que son beau sens perverti as
Avec ton galimatias;
Que tu apte n'es ni idoine
Qu'à servir de folle à la roine *,
Et qu'en un état bien réglé
Ton cher ponant * serait sanglé.

Recorde-toi, dis-je, ô ma rose !
Que, quoiqu'en crusse quelque chose,
Je t'ai osbtant moult bien servi,
Et servirai, si plus je vi.
Je te le jure par ta garbe *,
Par ton bon demi-pied de barbe,
Par le grand diable de Vauvert,
Par ta tête à chaperon vert,
Par la mienne à porter marotte,
Par les guenilles de ta cotte,
Par ton mari, qui fut pendu,
Par ta sœur au groin * morfondu,
Par le gousset de ton haleine,
Par le nabotin qui te mène,
Par ta guenuche qui le suit,
Par ton bel attiffet de nuit,
Par le grenier où tu demeures,
Par tes dents de couleur de meures*,
Par ton vieux chiffon de collet,
Par ta coiffe d'un violet *,

Par tes souliers d'une coudée,
Par tes grimaces d'obsédée,
Par tes gants fourrés de blaireau,
Par ta simarre de bureau *,
Par les vitres de tes lunettes,
Par le tintin de mes sonnettes,
Par ton masque de camelot *,
Par ma taille de Sibilot,
Par ta chaise à jambe démise,
Par la foire de ta chemise,
Et par tout ce qu'avons nous deux
De ridicule et de hideux.
Bref, souviens-toi qu'à ton exemple,
Monté sur l'échelle du Temple,
J'ai publiquement défendu
Ains, pieça, los, jaçoit, ardu,
Soulas, opter, blandice, encombre (1),
Et, m'escrimant, ainsi qu'une ombre,
Dans mes discours superlatifs,
Pour les mignards diminutifs,
Ai prouvé par raisons notoires
A tous les porteurs d'écritoires,
Que, comme de mil vient millet,
Ainsi de mail vient ton Maillet,
Nom dont, par une prévoyance

(1) Tous ces mots sont expliqués au *Lexique*, sous le mot *Ains*.

De nos amours, c'est ma croyance,
Le *fatum* exprès m'a pourvu,
Pour que de toi mieux fusse vu.

Ha! ma vieillottine Perrette!
Que ne te tiens-je ores seulette
Près de quelque flot argentin,
Or' que l'archerot enfantin,
De ses vo-volantes flammèches,
R'innove en mon sang mille brèches,
Et qu'en dépit du froid, du temps,
En songeant à toi je m'étends!
Je saurais si hermaphrodite
Avec vérité tu es dite,
Obtenant de ta grâce ainsi
Ce don d'amoureuse merci,
Guerdon * bien dû aux maux prolixes,
Que tes yeux, mes planètes fixes,
Depuis vingt ans fait souffrir m'ont,
Assez pour écacher * un mont.

Hélas! il me souvient encore,
O douce lampe que j'adore!
D'une chanson dont vis-à-vis
De ton guichet, à mon avis,
Je te gringottai mon martyre;
La voici, je la veux redire,
Tant afin de ne l'oublier
Que pour aux champs la publier:

Belle, qui dans un grabat
Sans rabat,
Toute seule et toute nue,
Etends à présent ton corps,
Si ne dors,
Las! oy * ma déconvenue.

Oy * le triste vercoquin *
D'un mesquin *
Sur qui Cupido s'acharne.
Et pour obliger son feu
Tant soit peu,
Mets le chef à la lanterne *.

C'est un pauvre adolescent
Innocent,
Féru droit à la poitrine,
Lequel, sous ton bon plaisir,
N'a désir
Que d'embrasser ta doctrine.

Les garrots * de tes regards
Doux-hagards,
Dans son cœur leurs pointes fichent,
Plus avant, las! que dans ton
Peloton
Tes épingles ne se nichent.

Les cotrets qu'à la Saint-Jean,

D'an en an,
Dedans la Grève on allume,
Ne brûlent pas mieux que lui,
Qu'aujourd'hui
Ton œil ard, grille et consume.

Et combien qu'il pleuve à flots
Sur son dos,
Qui n'en est pas beaucoup aise,
Cet orage dégouttant,
Nonobstant,
Ne peut éteindre sa braise.

Combien, dis-je, que la nuit,
Sans nul bruit,
De noires ombres le cerne,
Ce feu fait que pour ses pas,
Il n'a pas
Ores besoin de lanterne.

Il est pourtant si secret,
Si discret,
Que la clarté l'importune,
Craignant d'être reconnu
Et tenu
Pour homme à bonne fortune.

Si dessus le lac amer
De la mer

Il était dans un navire,
Les rots qu'il lâche pour toi,
Que je croi,
Lui serviraient de zéphire.

Aussi les moulins à vent,
Bien souvent,
En ont mis le grain en poudre,
Et l'eau que pissent ses yeux
En mains lieux,
D'autres moulins a fait moudre.

Moins de poils à ton matou,
Qui dort où
Tu te reposes la tête,
Qu'il n'a d'ennuis au cerveau,
Le bon veau,
Tant ta beauté le tempête *.

Las ! hélas ! ô dur émoi !
C'est de moi,
C'est de moi de qui je parle ;
Si tu veux savoir mon nom :
Ma guenon,
Je ne m'appelle point Charle...

—

## LA CREVAILLE

Qu'on m'apporte une bouteille,
Qui d'une liqueur vermeille
Soit teinte jusqu'à l'ourlet,
Afin que sous cette treille
Ma soif la prenne au collet.

Il faut faire tabagie,
Et célébrer une orgie
A ce Bromien * divin,
Lui présentant pour bougie
Un hanap enflé de vin.

Laquais, fringue * bien ce verre;
Fais que l'éclair du tonnerre
Soit moins flamboyant que lui :
Ce sera le cimeterre
Dont j'égorgerai l'ennui.

Voyez le sang qui dégoutte !
Il est, il est en déroute,
Ce lâche et sobre démon,
Et je veux bien qu'on me berne,
S'il n'en a dans le poumon.

Sus donc, qu'on chante victoire,
Et que ce grand mot d'*à boire*,

Mette tant de pots à sec,
Qu'une éternelle mémoire
S'en puisse exercer le bec.

Hurlons comme les Ménades.
Ces airs qu'en leurs sérénades
Les amoureux font ouïr,
Au milieu des carbonnades *,
Ne sauraient nous réjouir.

Bacchus aime le désordre,
Il se plaît à voir l'un mordre,
L'autre braire et grimacer,
Et l'autre en fureur se tordre,
Sous la rage de danser.

Il veut qu'ici de Panthée
La mort soit représentée
A la gloire du bouchon,
Et qu'au lieu de cet athée
On démembre ce cochon.

Que dis-je ! ô que j'ai la vue
De jugement dépourvue !
Parbleu ! c'est un marcassin,
Dont la trogne résolue
Nous morgue* dans ce bassin.

A voir sa gueule fumante,





Il m'est avis qu'il se vante,
En grondant mille défis,
Que du sanglier d'Erymante,
Il descend de père en fils.

Il pourrait venir du diable,
Avec sa mine effroyable ;
Si se verra-t-il choqué,
Et d'une ardeur incroyable
Par nous défait et moqué.

Ainsi, pour comble de joie,
Du faux renard de Savoie
Puissions-nous venir à bout,
Et mieux qu'on ne fit à Troie
Dans Turin saccager tout.

Ainsi puisse en Italie,
Avant qu'un avril rallie
L'épine et le rossignol,
De tout point être avilie
La fierté de l'Espagnol.

O que la débauche est douce!
Il faut qu'en faisant carrousse
Ma flûte en sonne le prix;
Et que sur Pégase en housse,
Je la montre aux beaux esprits.

Celui qui forgea ces rimes
Dont Bacchus fait tous les crimes,
C'est le bon et digne Gros,
Qui voudrait que les abîmes
Se trouvassent dans les brocs.

—

## ORGIE

Sus, sus, enfants ! qu'on empoigne la coupe!
Je suis crevé de manger de la soupe.
Du vin ! du vin ! cependant qu'il est frais,
Verse, garçon, verse jusqu'aux bords,
Car je veux siffler à longs traits
A la santé des vivants et des morts.

Pour du vin blanc, je n'en tâterai guère ;
Je crains toujours le sirop de l'aiguière,
Dont la couleur me pourrait attraper.
Baille-moi donc de ce vin vermeil :
C'est lui seul qui me fait toper *,
Bref, c'est mon feu, mon sang et mon soleil.

O qu'il est doux ! j'en ai l'âme ravie,
Et ne crois pas qu'il se trouve en la vie
Un tel plaisir que de boire d'autant ;

Fais-moi raison, cher ami Faret,
Ou tu seras tout à l'instant
Privé du nom qui rime à cabaret.

—

## LE TOMBEAU DE MARMOUSETTE

Il faut que ma triste musette,
O noble et divine catin !
Soupire le cruel destin
De votre pauvre Marmousette ;
Il faut que sous ce vieux cyprès,
Qui fournit la Parque de traits,
Je déplore sa fin étrange,
Et que le deuil en soit si beau,
Que de la Seine jusqu'au Gange
L'on puisse envier son tombeau.

Sus, venez donc en cette place,
Non les chiens vilains et hargneux,
Mais bien les gentils épagneux *,
Plaindre l'honneur de votre race ;
Venez pousser autour de moi
L'éclat d'un si funeste aboi,
Que l'impiteuse * canicule,
Avec un long ressentiment,

Pour hurler comme vous, s'accule
Contre l'azur du firmament.

Qu'elle ne soit pas toute seule
A vous répondre en cet ennui,
Mais qu'à même effet aujourd'hui
Cerbère ouvre sa triple gueule,
Las ! ce noir portier des enfers,
Au col chargé d'horribles fers,
A déjà vu là-bas son ombre,
Elle a déjà foulé le bord
Où vont, dans cet empire sombre,
Les chiens heureux après la mort,

O trop lamentable aventure !
A peine six fois le croissant
L'avait éclairée en naissant,
Qu'elle a trouvé sa sépulture ;
Ses yeux si gais et si jolis,
Son corps qui faisait honte aux lys,
Ses longues oreilles tannées,
Et la beauté de son maintien,
Contre les fières destinées,
A ses jours n'ont servi de rien.

Il est bien vrai que, quand on pense
A la main qui fit son trépas,
On y rencontre tant d'appas,

Que son malheur s'en récompense;
Un coup de mail inopiné
Fatalement lui fut donné
Par sa chère maîtresse même :
Hé ! pouvait-elle périr mieux
Que par ce miracle suprême,
De qui l'œil fait mourir les dieux !

Non, non, ô la reine des charmes !
Sa gloire est sans comparaison,
Et c'est avec juste raison,
Que je veux terminer mes larmes ;
Aussi bien, après la pitié
Qu'en témoigne votre amitié,
La mienne aurait mauvaise grâce.
Tais-toi donc, ma musette, ici,
Et dis seulement à voix basse
Que je voudrais finir ainsi.

## LE PARESSEUX

### SONNET

Accablé de paresse et de mélancolie,
Je rêve dans un lit où je suis fagoté,
Comme un lièvre sans os qui dort dans un pâté,
Ou comme un Don Quichotte en sa morne folie.

Là, sans me soucier des guerres d'Italie,
Du comte Palatin, ni de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.

Je trouve ce plaisir si doux et si charmant,
Que je crois que les biens me viendront en dormant,
Puisque je vois déjà s'en enfler ma bedaine,

Et hais tant le travail que, les yeux entr'ouverts,
Une main hors des draps, cher BAUDOUIN *, à peine
Ai-je pu me résoudre à t'écrire ces vers.

---

## LES GOINFRES

### SONNET

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans
[chandelle,
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
Où les chats, ruminant le langage des Gots,
Nous éclairent sans cesse en rouant la prunelle ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
Etre deux ans à jeun comme les escargots,
Rêver en grimaçant ainsi que les magots
Qui, bâillant au soleil, se grattent sous l'aisselle ;



Mettre au lieu de bonnet la coiffe d'un chapeau,
Prendre pour se couvrir la frise * d'un manteau
Dont le dessus servit à nous doubler la panse;

Puis souffrir cent brocards d'un vieil hôte irrité,
Qui veut fournir à peine à la moindre dépense,
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

—

## SONNET

Quand je la vois, cette gorge ivoirine
Où l'oiseau-dieu souvent se va nicher,
Comme un goilan * qui sur quelque rocher
Fait ses petits au bord de la marine *;

Quand je la vois, cette main qui burine
D'un trait aigu ce nom qui m'est si cher,
Dessus mon cœur, j'ars *, ainsi qu'un bûcher,
D'un feu qui plaît à ma gente Corine.

Son poil, son œil, son tant aimable vis *,
Accompagné d'un gracieux devis,
Plonge mes sens dans un doux fleuve d'aise;

Et quand je songe à tout le demeurant
Que sous sa robe en mon âme je baise,
De trop d'amour j'expire en soupirant.

## LE PRINTEMPS DES ENVIRONS DE PARIS

SONNET

Zéphire a bien raison d'être amoureux de Flore;
C'est le plus bel objet dont il puisse jouir;
On voit à son éclat les soins s'évanouir,
Comme les libertés devant l'œil que j'adore.

Qui ne serait ravi d'entendre sous l'aurore
Les miracles volants qu'au bois je viens d'ouïr!
J'en sens avec les fleurs mon cœur s'épanouir,
Et mon luth négligé leur veut répondre encore.

L'herbe sourit à l'air d'un air voluptueux;
J'aperçois de ce bord fertile et tortueux
Le doux feu du soleil flatter le sein de l'onde.

Le soir et le matin, la Nuit baise le Jour;
Tout aime, tout s'embrase, et je crois que le monde
Ne renaît au printemps que pour mourir d'amour.

---

## L'ÉTÉ DE ROME

SONNET

Quelle étrange chaleur nous vient ici brûler?
Sommes-nous transportés sous la zone torride,

Ou quelque autre imprudent a-t-il lâché la bride
Aux lumineux chevaux qu'on voit étinceler?

La terre, en ce climat, contrainte à panteler,
Sous l'ardeur des rayons s'entre-fend et se ride;
Et tout le champ romain n'est plus qu'un sable aride
D'où nulle fraîche humeur ne se peut exhaler.

Les furieux regards de l'âpre canicule
Forcent même le Tibre à périr comme Hercule,
Dessous l'ombrage sec des joncs et des roseaux.

Sa qualité de dieu ne l'en saurait défendre,
Et le vase natal d'où s'écoulent ses eaux
Sera l'urne funeste où l'on mettra sa cendre.

—

## L'AUTOMNE DES CANARIES

### SONNET

Voici les seuls coteaux, voici les seuls vallons
Où Bacchus et Pomome ont établi leur gloire;
Jamais le riche honneur de ce beau territoire
Ne ressentit l'effort des rudes aquilons.

Les figues, les muscats, les pêches, les melons
Y couronnent ce dieu qui se délecte à boire;

Et les nobles palmiers, sacrés à la victoire,
S'y courbent sous des fruits qu'au miel nous égalons.

Les cannes au doux suc, non dans les marécages,
Mais sur les flancs de roche, y forment des bocages
Dont l'or plein d'ambroisie éclate et monte aux cieux.

L'orange en même jour y mûrit et boutonne,
Et durant tous les mois on peut voir en ces lieux
Le printemps et l'été confondus en l'automne.

—

## L'HIVER DES ALPES

### SONNET

Ces atomes de feu, qui sur la neige brillent,
Ces étincelles d'or, d'azur et de cristal
Dont l'hiver, au soleil, d'un lustre oriental,
Pare ses cheveux blancs que les vents éparpillent ;

Ce beau coton du ciel de quoi les monts s'habillent,
Ce pavé transparent fait du second métal,
Et cet air net et sain, propre à l'esprit vital,
Sont si doux à mes yeux que d'aise ils en pétillent.

Cette saison me plaît, j'en aime la froideur ;
Sa robe d'innocence et de pure candeur
Couvre en quelque façon les crimes de la terre.

Aussi l'Olympien la voit d'un front humain;
Sa colère l'épargne, et jamais le tonnerre
Pour désoler ses jours ne partit de sa main.

—

## SONNET

*A Monsieur* Des Yveteaux *.

Que de ton beau jardin les merveilles j'admire!
Que tout ce qu'on y voit, que tout ce qu'on y sent
A d'aimables rapports avec le doux accent
De ce divin oiseau qui chante et qui soupire!

Qu'après ces rares sons dont triomphe ta lyre,
Mon oreille se plaît au tonnerre innocent
Que l'on oit * dans ta voûte où ravi l'on descend,
Pour monter en un lieu que seul tu peux décrire!

Que les trésors feuillus de ces rameaux divers,
Formant un beau désordre en leurs ombrages verts,
Me charment les esprits et me comblent de joie!

Et combien la nature on me verrait bénir
Si par un heureux sort, qu'aux arbres elle octroie,
En vieillissant comme eux tu pouvais rajeunir!

—

## SONNET

*Sur la moisson d'un lieu proche de Paris.*

Plaisirs d'un noble ami qui sait chérir ma veine,
Mélange gracieux de prés et de guérets,
Rustique amphithéâtre, où de sombres forêts
S'élèvent chef sur chef pour voir couler la Seine.

Délices de la vue, aimable et riche plaine!
On s'en va mettre à bas les trésors de Cérès,
Que l'on voit ondoyer comme un vaste marais
Quand il est agité d'une légère haleine.

L'or tombe sous le fer; déjà les moissonneurs,
Dépouillant les sillons de leurs jaunes honneurs,
La désolation rendent et gaie et belle.

L'utile cruauté travaille au bien de tous,
Et notre œil satisfait semble dire à Cybèle :
Plus le ravage est grand, plus je le trouve doux.

—

## GALANTERIE

*A. M. D. B.*

Oui, je suis pris, ma nymphe, je l'avoue ;
Ces cheveux bruns qui flottent sur ta joue

Et sur ta gorge aussi blanche que lait,
Malgré mes dents, me tiennent au collet.
Je le confesse et ne m'en puis dédire,
Je meurs pour toi, je brûle, je soupire ;
Mais, Dieu merci, cela ne m'ôte pas
La volupté que l'on goûte aux repas ;
Je la savoure ainsi qu'à l'ordinaire,
Et sans mentir, belle, c'est pour te plaire :
Car je sais bien que tu n'abhorres point
Ce qui conserve un illustre embonpoint.
Tu me l'as dit par des vers dont les muses
Seraient enfin jalouses et camuses,
Si ce n'était que leur sexe honoré
S'en trouvera d'autant plus admiré.

Outre ces vers, tu me l'as dit en prose ;
J'en suis certain, et ta bouche de rose
M'a fait connaître, afin de m'engager,
Qu'elle savait bien dire et bien manger ;
Témoins le jour de nos beignets sauvages,
Où tes beaux doigts, faisant plus de ravages
Que ceux des dieux aux noces de Thétis,
Mirent à sac morceaux grands et petits ;
Jour, dis-je, enfin, où parmi tant d'éclanches
Tu fis sortir deux cuisses de tes manches,
Dont en mon cœur si fort je m'étonnai
Qu'en dînant même à peine je dînai.

O que d'attraits en ces gros bras d'ivoire!
Que leur éclat rendit la nappe noire!
Je m'en repus, ou pour le dire mieux,
Ma faim d'amour les dévora des yeux.





## *LIVRE IV*

# CAPRICES (1)

## LE PASSAGE DE GIBRALTAR

### CAPRICE HÉROI-COMIQUE

#### FRAGMENT

Matelots, taillons de l'avant (2);
Notre navire est bon de voile;
Ça, du vin pour boire à l'étoile

(1) « Ce mot caprice s'appliquait aux pièces de poésie de musique d'architecture et de peinture, un peu bizarres et irrégulières, et qui réussissaient plutôt, dit Furetière, par la force du génie que par l'observation des règles de, l'art. A cette époque l'on parlait des caprices de Saint-Amant comme des caprices ou grotesques de Callot. »
(Ch. Livet, *Notice.*)

(2) *Taillons de l'avant*, terme de mer qui signifie allons (S.-A.).—Saint-Amant lui-même a annoté ce ca-

Qui nous va conduire au levant.
A toi, la belle et petite ourse !
A toi, lampe de notre course,
Quand le grand falot est gîté !
Il n'est point d'humeur si rebourse
Qui ne se crève à ta santé.

C'est au Castillan qu'on en veut :
Nous cherchons partout à le mordre ;
Mais le poltron y met bon ordre,
Il fuit notre choc tant qu'il peut ;
A Neptune il fait banqueroute,
Nul défi naval il n'écoute,
La terreur l'échoue en ses ports,
Et dans Madrid même il redoute
Le bruit mortel de nos sabords (1).

La nuit commence à dénicher ;
Enfants, voilà l'aube qui trotte,
Phébus la suit, et notre flotte
Dans le détroit va s'emmancher *.
Que la pompe en est fière et belle !
Glauque * n'en a point vu de telle
Depuis qu'une herbe qu'il mangea,

price, expliquant les termes de marine. Ceux qu'il a négligés se trouveront au Lexique.

(1) *Sabords*, canonnières ou embrasures d'un vaisseau. (S.-A.)

Rendant sa nature immortelle,
D'homme en Dieu marin le changea.

Au gré de maint doux tourbillon
J'y vois cent flammes (1) secouées ;
Cent banderolles enjouées
Y font la cour au pavillon (2) ;
Ici, l'or brillant sur la soie
En une grande enseigne ondoie,
Superbe de couleur et d'art,
Et là richement se déploie
Le grave et royal étendard.

Ici le château de Tanger (3)
Et là le fort de Mont-aux-Singes (4)
Voudraient pouvoir plier leurs linges
En la frayeur de ce danger ;
La Tour (5) et l'île de Tariffe,
Que l'Océan ronge et débiffe *,
Se souhaitent au fond des eaux,

(1) *Flammes*, espèces de banderolles rouges. (S.-A.)
(2) *Pavillon*, c'est la principale enseigne, qui est blanche, et que l'amiral porte seul au grand mât. (S.-A.)
(3) *Le château de Tanger*, place forte dans le détroit, du côté de l'Afrique. (S.-A.)
(4) *Le fort de Mont-aux-Singes*, autre place du même côté, nommée *Ceuta*, l'une et l'autre au roi d'Espagne. (S.-A.)
(5) *La Tour*, etc., place du côté de l'Europe. (S.-A.)

Et rien n'ose attendre la griffe
Du moins hardi de nos oiseaux.

Un coq (1) suivant le Saint-Louis (2)
Que l'Ange du sceptre accompagne (3),
Fait frémir le Lion d'Espagne
Avecque des tons inouïs.
Ce roi de la bande emplumée
A la gloire de cette armée
Montre des ergots furieux,
Et notre seule Renommée (4)
Nous peut rendre victorieux.

Un Cygne (5), entre nos combattants,
Quitte Méandre pour Neptune,
Et pour mieux suivre la Fortune (6)
Nage et vole d'un même temps ;
Et lorsqu'une fatale envie
A chanter sur l'eau le convie,
C'est avec un terrible effort,
Pour ôter aux autres la vie,
Et non pour annoncer sa mort.

(1) *Un Coq*, nom d'un vaisseau de la flotte. (S.-A.)
(2) *Le Saint-Louis*, vaisseau de l'amiral. (S.-A.)
(3) L'ange du sceptre. *Le Saint-Michel*, autre vaisseau. (S.-A.)
(4) *Renommée*, autre vaisseau. (S.-A.)
(5) *Cygne*, autre vaisseau. (S.-A.)
(6) *Fortune*, vaisseau du contre-amiral. (S.-A.)

Jupiter, peut-être enflammé
De la reine des Néréïdes,
Sur ces vastes plaines liquides
S'est encore ainsi transformé ;
Mais puisqu'il n'a pu se résoudre
A se désarmer de sa foudre,
Çomme pour Léde * il fit un jour,
J'estime qu'il en veut découdre
Plutôt en guerre qu'en amour.

Un jeune Aigle (1) qui depuis peu
Hors de l'aire a fait sa sortie,
Après lui porte une partie
De ces horribles traits de feu ;
Rien que carnage il ne respire,
Qui le choque a toujours du pire ;
Et, sifflant d'un courroux amer,
Il vaincrait l'aigle de l'empire
S'il se hasardait sur la mer.

Un Griffon (2), moins ami de l'or
Que de l'honneur qui nous anime,
Contre l'Espagnol s'envenime
Et sur lui veut prendre l'essor ;
De ses ailes il fend les nues,

(1) *Aigle*, vaisseau. (S.-A.)
(2) *Griffon*, vaisseau. (S.-A.)

Et coupant les vagues chenues,
Bien garni d'ongles et de bec,
Par des bravades continues
Il tient tout le monde en échcc.

Outre ces illustres voleurs,
De nobles animaux de terre,
Sillonnant l'onde en cette guerre
Morguent * avec nous les malheurs.
Au premier rang, une Licorne (1),
Dont la valeur n'a point de borne,
Va d'un air belliqueux et prompt,
Et rend le dieu du Tage morne
De la peur qu'il a de son front.

Un vieux Lion (2), la secondant
Avec un fier excès de joie,
Devers la vagabonde proie
Se tourne et s'élance en grondant;
Tous les monstres que la mer porte
L'entendant rugir de la sorte
Ne savent où tirer pays *;
La terre en est à demi-morte,
Et les cieux en sont ébahis.

Un symbole de pureté

(1) *Licorne*, vaisseau. (S.-A.)
(2) *Lion*, vaisseau. (S.-A.)

Qui se trousse de peur des crottes,
Et par qui même aux caillebottes *
Le lustre neigeux est ôté ;
Une gentille et franche Hermine (1),
Qu'une juste fureur domine,
Y fourre son casaquin blanc,
Et si le poil s'en contamine,
Ce ne sera qu'avec du sang.

Une Levrette (2) en qui sont joints
Le cœur, la vitesse et la force,
Soit faisant pouge (3) ou faisant orse (4),
A l'imiter met tous ses soins ;
Nul fuyard d'elle ne s'échappe,
Elle se hérisse, elle jappe,
Elle roule des yeux ardents,
Et montre à tout ce qu'elle attrape
Combien vaut l'aune de ses dents.

La Nymphe (5) apprise à naviguer
Depuis le jour qu'elle eut pour barque

(1) *Hermine*, vaisseau. (S.-A.)
(2) *Levrette*, vaisseau. (S.-A.)
(3) *Pouge*, terme de mer usité au Levant, qui signifie quasi aller vent derrière. (S.-A.)
(4) *Orse*, autre terme de mer qui signifie *cingler près du vent*. (S.-A.)
(5) La Nymphe, c'était *l'Europe*, vaisseau du vice-amiral (S.-A.).

Le dos feint du lascif monarque
Qu'Amour fit mugir et voguer,
Mettant le courage en besogne,
S'émeut, s'aigrit et se renfrogne
Comme au choc fait l'horrible sœur,
Et pour nous hardiment empoigne
Les armes de son ravisseur...

Son bras d'un mouvement adroit,
Fend devant nous l'onde azurine :
C'est la Calliope marine
Que j'ai choisie en cet endroit,
Ses sœurs, ces aimables pucelles,
Sortant de l'eau jusqu'aux aisselles,
Chantent notre futur bonheur,
Et font à nos moindres nacelles
Quelque caresse ou quelque honneur.

L'une, avecque ses beaux yeux verts
Sourit, se hausse et me regarde ;
L'autre, ensemble douce et hagarde
Plonge ses trésors découverts ;
L'autre, d'une brillante gloire,
Fait flotter sur le mol ivoire
L'or de son poil délicieux ;
Et l'autre, de sa tresse noire,
Couronne son chef gracieux,

Les Tritons, aussi mal taillez,
Qu'elles sont cointes * et jolies,
De mille agréables folies
Chatouillent mes sens éveillez ;
Là, l'un qui de souffler se tue,
Embouche une conque tortue
Au lieu d'un cornet à bouquin,
Tandis que l'autre s'évertue
A faire ici le Harlequin.

Ils nagent, ils dansent autour
Des belles filles de Nérée ;
A voir leur façon altérée,
Je pense qu'ils brûlent d'amour.
Le démon de la convoitise
Au fond de leur poitrine attise
Un feu qui vit même dans l'eau ;
Mais, de peur de quelque sottise,
Disons ici : Muse, tout beau !...

Nous voici tantôt arrivés
Vis-à-vis de Calpe et d'Abile,
Dont la bouche en contes habile
Vante les faîtes élevés,
Voilà l'une et l'autre colonne ;
Ici règne une gent félonne
D'Alarbes * traîtres et brigands,

Et là vit celle que Bellone
Enfle de complots arrogants...

Ici ma verve cessera :
Fendons la Méditerranée ;
Je vois bien que cette journée
En débauche se passera.
Nous n'y combattrons que du verre :
O l'agréable et douce guerre !
Qu'elle rend les cœurs éjouis !
Adieu le fort, adieu la terre,
Et vive le grand roi Louis !

—

## LA ROME RIDICULE

### CAPRICE

#### FRAGMENT

Il vous sied bien, monsieur le Tibre,
De faire ainsi tant de façon,
Vous dans qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre ;
Il vous sied bien de vous vanter
D'avoir que quoi le disputer
A tous les fleuves de la terre,

Vous qui, comblé de trois moulins,
N'oseriez défier en guerre
La rivière des Gobelins.

Vraiment, ce monstre qu'on habille
D'oreilles, de langues et d'yeux,
Cet oiseau qui vole en tous lieux
Et de tout à son gré babille,
Le Renom, qui se paît de vent,
M'en avait donné bien souvent,
Chantant l'état de votre empire,
Je vous tenais plus grand cent fois,
Et croyais qu'en vous un navire
Ne fût qu'une coque de noix.

Je m'étais figuré le Gange
Plus gueux qu'un rat auprès de vous;
Diamants m'étaient vos cailloux,
Et pur gravier d'or votre fange;
Le sucre emplissait vos roseaux,
Le saumon brillait dans vos eaux
Avec des écailles de nacre,
L'ambre se trouvait en vos bords,
Et tout ce qu'à Flore on consacre
Vous couronnait de ses trésors.

Vous aviez deux cornes superbes,
Comme le mouton précieux.

Dans un beau gîte spacieux
Vous fouliez les plus molles herbes;
Votre long poil était ondé,
Vous me sembliez accoudé
Sur un vase de porcelaine,
Et ce qui de son creux natal
Sortait pour arroser la plaine
Etait pour le moins de cristal.

Rien que Nymphes jeunes et belles
N'en fendait l'agréable cours,
Sinon parfois quand les Amours
S'y venaient baigner avec elles;
Votre gloire au ciel s'élevait,
Amphitrite vous recevait
Moins dans son sein que dans son âme;
Bref, imbu de maint faux plaisir,
Votre onde était toute ma flamme
Et votre aspect tout mon désir.

Cependant rien de plus sauvage
Ne se montra jamais à moi,
Jamais mortel n'eut plus d'effroi
Que m'en donna votre rivage.
En venant à vous aborder,
Je fus tout prêt de demander
Où vous étiez, voire à vous-même,
Je crus qu'au lit, couché sans draps,

Vestiges d'orgueilleux trophées,
Sous qui les sanglantes fureurs
De tant de cruels empereurs
Ne sont pas encor étouffées ;
Murs démolis, arcs triomphaux,
Théâtres, cirques, échafauds,
Monuments de pompes funestes,
Ma Muse à la fin du souper
Fait un ragoût de tous vos restes,
Qu'elle baille au Temps à friper.

C'est trop parler de choses mortes (1);
Clion, prends des objets vivants,
Et fais voir aux âges suivants
Quelle est la verve où tu t'emportes,
Ce cours vaut bien le chapitrer ;
Tu ne pouvais mieux rencontrer
Dans ton humeur de pesterie *,
Ni faire plus digne choix
Pour dresser une batterie
De serbatanes * et de pois.

Que vois-je là dans ce carrosse ?
Quoi, moine, vous venez ici ?
Eh quoi, vous saluez aussi

(1) Nous avons considérablement abrégé tout ce qui concerne la Rome antique.



Ces chiennes qu'il faut que je rosse?
Ha! c'est trop, vous en abusez,
Nous sommes tous scandalisés
De vos œillades libertines.
Retirez-vous, Pères en Dieu;
Ni les vêpres ni les matines
Ne se chantent point en ce lieu.

Oh! que ces guenuches coiffées,
Avec leur poil fauve par art,
Leur taille de vache et leur fard,
Sont à mes yeux d'étranges fées!
Qu'après ce plat de Jacobins
Le sot garbe * de ces Zerbins
A ma rate donne de joie!
Et qu'ils se font bien remarquer
Ces faux galants en bas de soie
Dessus des selles à piquer *!

D'un: Serviteur! — Et moi le vôtre,
Qu'ils se dardent en grimaçant,
Ils semblent vouloir en passant
Jeter leur tête l'un à l'autre;
Le bord flottant et rabattu
Du feutre mince et sans vertu
Qui couvre leur vaine cervelle,
Pour être ainsi qu'eux lâche et mou,
Ondoie au trot et bat de l'aile
Comme un choucas qui prend son vol.

Ferme, cocher, de peur du crime
Qui provient d'incivilité !
Nous devons toute humilité
A la pourpre éminentissime.
O quel régiment d'estafiers !
Que ces chevaux sont gais et fiers
D'avoir des houppes cramoisies !
Rome étincelle sous leurs pas,
Et devant eux les jalousies
Font éclater tous leurs appas.

Maint trait d'œil glissant en fusée
De bas en haut est décoché,
Afin de couvrir un péché
Dont l'humeur noire est accusée ;
Mais en vain par cette action
A l'orde réputation
Veut-on apporter des remèdes,
Les sens par les sens sont trahis,
Et l'on sait que les Ganimèdes
Supplantent ici les Laïs.

La preuve n'en est que trop claire,
On a beau le dissimuler,
L'effet ne cesse d'en parler
Lorsque la bouche le veut taire !
Même je puis dire à ce coup
Qu'on ne s'en cache pas beaucoup

Du voisin ni de la voisine ;
Tout y vise au sale guichet,
Témoin la chaise Borghésine,
Qui prend les culs au trébuchet.

Que ces soutanes de Castille,
Dans qui s'engoncent ces magots
Plus mal bâtis que des fagots,
Bouffent d'une audace gentille !
Qu'il fait bon voir ces capelans *
Trancher à pied des fiolants *
Sous une gueuserie énorme,
Et qu'on dit bien à leur façon
Que de Lazarille de Torme
Ils ont autrefois pris leçon.

Retournons à l'hôtellerie,
Ou dans l'enfer, pour dire mieux,
Enfer dont un ours grand et vieux
Est le Cerbère en sa furie ;
Il est temps de se retirer,
Il est plutôt temps de pleurer,
Puisque la nuit est revenue :
Je crains et la table et le lit,
Et dans une horreur continue
Ma volupté s'ensevelit.

Moi qui me plais sur toute chose
A brifer* bien et promptement,

Moi qui suis dans mon élément
Quand je siffle * ou quand je repose,
Faut-il me voir ici réduit
A n'avoir rien, ni cru ni cuit,
Que la menestre * et la salade,
Et, qui pis est, que du vin noir
Ou du vin jaune, doux et fade,
Qui fait rechigner l'entonnoir ?

Faut-il après que, pour litière,
A boyau vide et piteux train,
Je m'en aille ronger mon frein
Dans un vrai grabat de l'hostière * ?
Les matelas en sont pourris ;
Maints grisons * secs et mal nourris
M'y font la guerre à toute outrance ;
J'en gronde comme un vieux limier :
Bref, je gite, en melon de France,
Sur une couche de fumier.

Quels tyrans de leurs propres aises,
Quels assez rudes champions,
Y soutiendraient les scorpions,
Les fiers cousins et les punaises ?
Qui pourrait s'y parer des maux
Causés par certains animaux
Qui font vraiment mourir de rire ?
Je meurs de peur en y pensant ;

Mais je ressuscite pour dire
Que l'on en guérit en dansant.

A tel chinfreneau * tel emplâtre,
Si tôt que vous êtes mordu,
Et qu'on voit qu'à groin pourfendu
Vous riez en verrat qu'on châtre.
On fait danser avecque vous
Des gens qui trépignent en fous
Pour chasser ce tourment risible ;
Si qu'à voir et remède et mal,
On dirait d'un sabat visible
Où le diable donne le bal.

Portière à bas, voici la grange
Où le bon destin m'a hutté;
Bonsoir, patron, bonne santé!
C'est-à-dire un chancre vous mange !
Laquais, le souper est-il prêt ?
Apporte vite, tel qu'il est,
Soit cavial *, boutargue* ou sardine ;
Courage, enfants, nous voilà bien !
Donnons dessus à la sourdine :
Grand appétit n'épargne rien.

Ouais, l'hôte se met en dépense!
Une fritate * d'œufs couvés,
Et d'huile puante abreuvés,

Se vient offrir à notre panse :
Un morceau de serpent rôti,
De menthe et d'hyssope assorti,
L'accompagne avec une rave ;
Et barrette * sur le genouil *,
Baptiste, d'un pas lent et grave,
Fait marcher trois brins de fenouil.

Quels jolis racleurs de guiterre *
Entends-je passer là-dehors?
Sans mentir, voilà des accords
A mener la musique en terre ;
Aux lamentables hurlements,
Aux syncopes, aux roulements,
Dont leur gorge est si bien munie,
Sauf l'honneur de G-re-sol-ut,
Je me figure l'harmonie
D'un concert de matous en rut.

Allons faire une promenade,
Thyrsis, des cieux le favori,
Et laissons ce charivari,
Qui contrefait la sérénade;
Nous verrons des plus haut hupés,
Travestis et mal équipés,
En tapinois gagner la poste ;
Et rirons d'ouïr en voix d'ours,
Les rimeurs prompts à la riposte,
Improviser aux carrefours.

Quant à des Lesbins* misérables,
Nous n'en découvrirons que trop ;
Ces marauds vont le grand galop
A l'hôpital des Incurables ;
C'est du gibier à ladres verts,
On les voit marcher entr'ouverts,
Sans qu'en rien leur jeu se pallie ;
O crève-cœur, ô marisson * !
Priape greffe en Italie
Moins en fente qu'en écusson.

Nous rencontrerons quelque garce
En équipage masculin,
Qui, suivant quelque prestolin *,
Nous donnera sujet de farce ;
Ils seront possible attrapés,
Faisant les chevaux échappés,
Par les sbires de la patrouille ;
Et la jument et l'étalon
Verront si c'est à la citrouille
A vouloir faire le melon.

Nous ferons un tour chez la Grecque,
Qui nous dira quelqu'un des siens ;
A son hôtel vont les Ruffiens,
Comme les Turcs vont à la Mecque.
Nous passerons de mieux en mieux
Chez la Dorothée aux beaux yeux,

Qui fut revendeuse de tripes,
Et saurons, en jaugeant le muid,
S'il est vrai que dessous ses nippes
Elle en vende encore aujourd'hui.

De là, nous nous en irons boire
(Ayant pris Nicandre en chemin)
L'aigre * de cèdre * et le jasmin,
Où la fraîcheur est en sa gloire.
Ha ! que dira le roi des pots
Quand il entendra ces propos ?
Et moi, de même, que dirai-je?
Ma raison a bien un bandeau
De suivre des plaisirs de neige
Et d'aimer un breuvage d'eau.

Qu'y ferait-on? c'est la coutume,
On est forcé de vivre ainsi;
Le plus saint s'y corrompt ici,
Et tout s'y change en apostume.
Mais sortons, sans tant deviser;
Si je voulais moraliser,
Je n'aurais pas besogne faite;
Jamais l'objet ne manquerait,
Et dans une si longue traite
Pégase enfin se lasserait...

D'impertinentes simagrées
Ils fardent la dévotion ;

Par leur gauche inclination
Les bonnes mœurs sont dénigrées;
Pourvu qu'un autel soit orné
De maint ex-voto griffonné,
Un saint leur en doit bien de reste;
Et cependant à ces tableaux
La piété la plus modeste
Rit sous cape et dit mots nouveaux.

Ils donnent tout aux apparences,
Et l'amitié qui règne entre eux
N'est qu'un fantôme vain et creux
Que l'on repaît de révérences;
Leur courtoisie à l'étranger
Ne gît qu'en éclat mensonger
De quelque grimace bouffonne;
Et leurs discours, faits au compas
Montrent qu'en la place Navonne
Tous les charlatans ne sont pas.

L'assassin de glaive ou de balle
Ici se loue à peu de frais;
Le boucon * traître en ses apprêts,
S'y vend comme herbe en pleine halle
Le jaque * de maille * fringant
Avec la secrète et le gant
Y sont haut étalés sans crime
Le masque de fer s'y produit,

Et l'on n'y pratique l'escrime
Que pour quelque bon coup de nuit.

Toutefois, hors de leurs querelles,
Qui durent à l'éternité,
L'on y peut vivre en sûreté
Et voir putains et maquerelles:
Car l'entretien chaste et bénin
Du gentil sexe féminin
Ne s'y permet en nulle sorte ;
Et les hommes sots et jaloux,
Sous l'avertin * qui les transporte,
Y sont autant de loups-garous.

D'un brayer * que Martel-en-tête
De ses propres mains a forgé
Leurs femmes ont le bas * chargé,
De peur qu'il ne fasse la bête ;
Au moins on sait qu'en la plupart
Leurs maris usent de cet art,
Tant l'âpre soupçon les dévore ;
Mais ce fer, à deux fins servant,
Les fait voir plus jaloux encore
Du derrière que du devant.

En cette contrainte inhumaine
Du pénil et du croupion,
Un pauvre chétif morpion

Ne saurait respirer qu'à peine.
Toutes les raisons furetant,
Je ne m'étonne pas pourtant,
Dônes* aux démarches si graves,
Qu'en ces lieux, qui sont vos enfers,
Puisqu'on vous y tient comme esclaves
On vous fasse porter des fers...

—

## L'ALBION

### CAPRICE HÉROI-COMIQUE

### FRAGMENT

Certes, ce peuple insulaire
Est un étrange animal ;
Mais, s'il m'a fait quelque mal,
Il en aura le salaire :
Je le dépeindrai si bien
Qu'il ne lui manquera rien
Des pieds jusques à la tête,
Et déjà ma main s'apprête
A lui faire un nez de chien.

Non, je serais un vrai buffle,
Commençant mon œuvre ainsi,
D'honorer ce peuple-ci

Des traits d'un si digne mufle :
Le dogue est pourvu d'appas ;
Il est jusques au trépas
Doux et fidèle à son maître ;
Et le barbare, le traître,
Montre assez qu'il ne l'est pas.

Donnons-lui donc l'air farouche,
En cette rebellion,
Non d'un généreux lion,
Mais d'un cheval fort en bouche ;
Qu'il ait un peu du pourceau ;
Et, réclamant le rousseau *
Qu'en Parnasse l'on adore,
Pour en faire une hydre encore
Ebranlons notre pinceau.

La sottise et l'arrogance
Composant toutes ses mœurs,
Ses moins ineptes humeurs
Sont pleines d'extravagance ;
Sa fantaisie est sa loi,
Son cœur abhorre la foi
Dont il a chéri le culte ;
Il se plaît dans le tumulte,
Et fait la nique à son roi...

Cependant, encor il ose,
Sous ses destins avilis,

Brailler qu'autrefois nos lys
Ont fait hommage à sa rose ;
Le coq qui de toutes parts,
Et hors et dans les remparts,
Le fier lion épouvante,
Fit la poule, à ce qu'il chante,
Devant ses trois léopards.

Ces sornettes me font rire,
Et j'y réponds en un mot :
Du temps du roi Guillemot
Le cas était bon à dire ;
Tout se pouvait dire alors:
La France, en d'âpres discors,
Avait la France à combattre,
Et soulevait pour s'abattre
Ses membres contre son corps...

Une Jeanne, au gré du trône,
D'un Jean la prise vengea,
Sitôt qu'elle s'érigea
De bergère en amazone ;
Les milords furent rossés,
Les chasseurs furent chassés,
Et Henry, dans cette guerre,
Comme un autre Jean-sans-terre,
En paya les pots cassés.

Cette terrible poulette,

Pour Charles faisant le coq,
Fit bien sentir en ce choc
D'autres coups que de houlette ;
Ses bras jeunes mais puissants,
Ses bras toujours agissants
Dans la belliqueuse presse
Montrèrent bien leur adresse
Contre les loups ravissants.

J'en dirais bien davantage,
Traitant la matière à plein ;
Mais le grave Chapelain
Se l'est choisie en partage.
Son style laborieux,
Ses vers grands et sérieux
En font revivre la gloire,
Et nous rendent par l'histoire
Doublement victorieux.

La pucelle magnanime
Y comble encor tout d'effroi,
Et sur un fier palefroi
Encor du glaive s'escrime :
Elle y fend les bataillons,
Et, de tragiques bouillons
Enflant son noble courage,
Y fait ce qu'un rude orage
Fait aux trésors des sillons.

Sa main y lance la foudre
Dont son œil forme l'éclair,
Son bel œil qui perce l'air
Dans des nuages de poudre ;
L'ire y devance ses pas ;
Sa valeur et ses appas
Y blessent le corps et l'âme,
Et par le fer et la flamme
Elle y donne le trépas.

Il (1) n'a garde d'y répondre,
Avec son sot baragouin ;
Sa muse au front de sagouin *
Se verrait bientôt confondre ;
Il est bien assez matois
Pour juger que ce patois
Bourru, vilain et frivole
Est un oiseau qui ne vole
Qu'aux environs de ses toits.

Il a néanmoins l'audace
De vanter ses rimailleurs ;
A son goût ils sont meilleurs ;
Que Virgile ni qu'Horace.
Senèque aux prix d'un Janson *
Pour la force et pour le son

(1) L'Anglais.

N'est qu'un poète insipide,
Et le fameux Euripide
N'a ni grâce ni façon.

Bon Dieu! qu'elle impertinence!
Qui la pourrait supporter?
Cela ferait chevroter
La plus sage contenance.
Anglois, d'opprobres noirci,
Apollon t'apprête ici
Une grêle de nazardes,
Si jamais tu te hasardes
A me reparler ainsi.

Notre admirable Corneille
Et mon rare Colletet
Mettront au jour un motet
Qui t'estrillera l'oreille;
Les chers L'Estoile et Baro
Feront ensemble un haro
Sur tes plates comédies,
Et cent autres voix hardies
T'accoutreront en zéro.

On n'a que faire d'entendre
Tes carmes * durs et glacez :
C'est de l'anglois, c'est assez,
Ils seront réduits en cendre;

Mais laissons là tes auteurs,
Laissons là tous tes vanteurs,
Dignes du même suplice,
Et, rentrant dans notre lice,
Bernons un peu tes acteurs.

Nos moindres joueurs de farces
Valent tous ces histrions ;
Par pitié nous en rions
Entre des sots et des garces ;
Ces Landores, ces bénêts,
Parlant en vrai sansonnets
Qui ne savent ce qu'ils chantent,
Les amoureux représentent
Chapeaux entés sur bonnets.

Un roy pétune * en sa chaise
Tandis qu'un bègue discourt ;
L'un est borgne, l'autre est sourd
Et n'a ni rabat ni fraise ;
L'autre, atteint du mal de dents,
Etonne les regardants
De sa joue enveloppée,
Et l'autre fait la poupée,
Au gré des yeux impudents...

Quelquefois, pour intermède ;
Leurs plats et maigres bouffons

Osent, dessous des chiffons,
Jouer la pauvre Andromède;
Quelquefois, venus des cieux,
Ils dansent droits comme pieux
Des moralités muettes,
Où de sottes pirouettes
Ils éblouissent les yeux.

Entrechats et caprioles *
(Dieu sait combien à propos)
Répondent d'un pied dispos
Tant aux sistres qu'aux violes,
Et le roi des instruments,
Diffamé de tremblements
Dont le cliquetis me tue,
En rebec se prostitue
A ses goffes * mouvements.

Tantôt l'on revoit au monde,
Faits comme des bandoliers *,
Arthus et ses chevaliers,
Gloire de la Table-Ronde;
Tantôt l'antique Merlin,
Enfant d'un esprit malin,
Hurle en ombre vaine et pâle,
Et tantôt s'exhibe en mâle
La Reine au nez aquilin.

Tôt après le tambour sonne ;
Tout retentit de clameurs.
L'un crie en saignant : Je meurs!
Et si *, l'on n'occit personne.
Les feintes, les faux combats
Font trembler, et haut et bas,
Le cœur du sexe imbécile,
Qui laisse œuvre et domicile
Pour jouir de ces ébats.

L'une, voyant l'escarmouche,
En redoute le progrès ;
L'autre, oyant de beaux regrets,
Pleure, s'essuie et se mouche ;
L'autre à l'aise sur le cul,
Gabant * vainqueur et vaincu
Gruge quelque friandise,
Et l'autre avec mignardise
Rit auprès de son cocu.

Mère, fille, tante et nièce,
Bourgeois, nobles, artisans,
Voudraient que de deux cents ans
Ne s'achevât une pièce;
Ces nigauds de citadins
Applaudissent aux badins
De cris, de mains et de têtes,
Et se montrent aussi bêtes
Que leurs brusques guilledins *.

Au sortir de leurs théâtres,
Qui font la figue à Bandel *,
Leurs femmes vont au bordel *,
Dont elles sont idolâtres;
Les faquins le savent bien,
Mais ils n'osent dire rien
De peur d'avoir sur la mine;
Car la biche ici domine;
Et traite le cerf de chien.

Là, moins sujettes au lucre
Qu'à l'impudique plaisir,
Elles arment leur désir
De vin d'Espagne et de sucre;
Là, les ruffians enivrés,
Après les assauts livrés
A table et dessus la couche,
Encor la douceur en bouche
Souvent se trouvent poivrés *.

Les plus modestes d'entre elles
Entrent où Bacchus reluit;
Elles y sont jour et nuit,
Vieilles, jeunes, laides, belles:
Vous diriez, à voir leur bec
Donner au verre un échec,
Qu'à contre-cœur il se lave;
Et cependant il n'est cave
Qu'elles ne missent à sec.

Aussi leur fâcheuse haleine
Se fait-elle bien sentir,
Quant un rot tonne au partir
De leur ratelier d'ébène;
L'air même en est infecté:
Car, et l'hiver et l'été,
Trinquer sans eau, c'est leur gloire,
Et ces impures au boire
N'aiment que la pureté.

Enfin leur charbon de terre
Put * bien moins qu'elles ne font;
Enfin ma main se morfond,
S'échauffant sur l'Angleterre.
C'est le pire des climats;
La nue y fait un amas
D'objets tristes et funèbres;
Je n'y mange qu'en ténèbres
Et n'y boit que des frimas.

On n'y marche dans les villes
Que sur des cailloux pointus;
On n'y voit que pas tortus
Et que morgues inciviles.
Là, pour le haut du pavé,
L'un est atteint et grevé
Par le choc d'un coude rogue,
Et l'autre avec un *french dogue* *
Est entrepris et bravé...

Non, je n'ai rien vu de rude
Comme l'abord d'un Anglois;
Il triomphe sous les lois
De la noire ingratitude.
Ayez fait pour lui cent pas,
Ayez gorgé de repas
Sa bedaine à toute épreuve,
Si dans la rue il vous treuve,
Il ne vous connaîtra pas...

Pour moi, laissant leur mangeaille,
Je dis et redis: Fi d'eux!
Et voudrais voir deux à deux
Noyer toute la canaille.
Je voudrais qu'à son retour
Charles les fît quelque jour,
Pour leurs injures atroces,
Donner aux bêtes féroces
Qui rugissent dans leur tour...





*LIVRE V*

# MOISE SAUVÉ

## IDYLLE HÉROIQUE

## PREMIER ÉPISODE (1)

### MOISE EXPOSÉ SUR LE NIL

S'étant doncque levés (2) qu'encore les étoiles
De la nuit taciturne illuminaient les voiles,
Et qu'une sombre horreur couvrait paisiblement
L'air, le vague liquide et le ferme élément,

(1) Cet épisode correspond à la première partie du poème. La seconde partie raconte l'histoire de Jacob. Les parties suivantes sont consacrées à la vie de Moïse, telle que vue en songe par sa mère, Jocabel. Avec la dixième partie commence le dénouement : Moïse sauvé par la princesse. Il y a douze parties.

(2) Amram et Jocabel, parents de Moïse.

Ils s'habillent soudain, s'en vont à la fenêtre
Pour savoir si le jour s'apprêtait à renaître ;
Et furent étonnés qu'en regardant les cieux
Un clair et beau prodige apparut à leurs yeux.
Ce fut un trait de feu qui, comme une fusée,
Commençant sur leur toit une ligne embrasée,
Avec sa pointe d'or les ténèbres perça,
D'un cours bruyant et prompt vers le Nil se glissa,
Fit loin étinceler sa flamme pétillante,
Et, laissant en la nue une trace brillante,
S'en alla dans cette onde éteindre son ardeur,
Et remplir l'air d'autour d'une agréable odeur.
Vois, cria lors Amram, vois ce que nous figure
Le lumineux sillon que forme cet augure ;
Mon soin est confirmé ; ce chemin noble et droit
De l'asile choisi marque le bel endroit ;
C'est entre nos roseaux qu'aboutit sa carrière :
Jette donc à ce coup tes vains doutes arrière,
Mettons la main à l'œuvre et louons l'Eternel,
Qui nous daigne montrer un souci paternel.
En achevant ces mots, jusqu'à terre ils se plient,
Adorent le grand Dieu, l'exaltent, le supplient
De bénir leur dessein, et rendre leur enfant
Des périls redoutés vainqueur et triomphant ;
Puis, dès que, par le temps, la belle aube argentée
Fut du sein de la nuit comme ressuscitée,
Sitôt que sa lueur reblanchit l'horizon,
Que le jour s'échappa de sa noire prison,

Que le bruit réveillé vint de sa violence
Effrayer le repos, la paix, et le silence,
Et que le roi des feux, d'un rayon vif et pur,
Eut refait le matin d'or, de poupre et d'azur,
La faucille à la main, de leur cabane ils sortent,
Vont au premier fossé, sur leur tête en rapportent
L'émail tremblant et vert de deux faisceaux de joncs,
En prennent les plus forts, en joignent les plus longs,
Et de leurs vites doigts en dressent un ouvrage,
Qui de bitume enduit, pour tromper le naufrage,
Ne sait s'il doit au vrai s'appeler un vaisseau,
Ou plutôt un cercueil, ou plutôt un berceau ;
Puis, après maint baiser accompagné de larmes
Que versait Jocabel sur l'enfant plein de charmes,
Après maint dur sanglot et maint soupir aigu,
Elle le couche enfin dans ce lit ambigu ;
Et, voyant qu'il riait d'une douce manière !
Las ! dit-elle, tu ris, ô ma gloire dernière,
Tu ris, mon seul espoir, et tu ne connais pas
Que peut-être ta vie est proche du trépas ;
Tu fais sur ton beau front éclater l'allégresse,
Et tu ne ressens point le péril qui te presse ;
Ah ! chétif, ah ! chétif, qu'il te serait bien mieux
De lâcher maintenant les sources de tes yeux !
O douleur ! ô remède ! ô lit ! ô sépulture !
Fut-il jamais au monde une telle aventure ?
J'égare exprès un bien afin de le trouver ;
Je l'expose aux hasards afin de l'en sauver,

Et, par une pitié sinistre et dangereuse,
Même avant le malheur me rendant malheureuse,
Je cherche ma ruine, y cours aveuglément,
Et du sort que je crains hâte l'événement.
Amram, qui la regarde et qui voit en sa peine
Le sensible pouvoir de la faiblesse humaine,
D'une âme plus constante et plus raide au souci,
Tout d'un temps la rassure et la reprend ainsi :
Qu'est-ce là, Jocabel ? quelle crainte frivole
Se glisse en ton esprit, d'où la raison s'envole ?
Qu'as-tu fait de ton cœur ? Qu'as-tu fait de ta foi,
Ou plutôt de toi-même, au trouble où je te voi ?
Sont-ce là les trésors, les fruits de la sagesse
Dont le ciel t'a douée avec tant de largesse ?
Faut-il que ton ennui trahise ta vertu ?
Parle, chère moitié, pourquoi t'affliges-tu ?
Ah ! je vois ce que c'est : tu te fais trop entendre ;
Aux promesses d'en-haut on ne doit point s'attendre ;
Je t'ai dit une fable, et l'incrédulité
Te fait croire menteur le Dieu de vérité !
Si jadis hardiment le saint reste du monde
Entra sur sa parole en l'arche vagabonde,
Quand la terre insolente osa heurter les cieux,
Quand l'œuvre de ses mains déplut même à ses yeux,
Quand il se repentit d'avoir fait son image,
Quand son vassal ingrat lui refusa l'hommage,
Quand, dis-je, son courroux, aussi juste qu'amer,
De tous cet univers ne fit rien qu'une mer,

Craindras-tu de commettre à sa puissante garde
Cet enfant que sur l'onde il faut que l'on hasarde ?
Et pourras-tu douter, après le signe vu,
Qu'à ses tendres besoins sa grâce n'ait pourvu ?...
D'un si grave discours enfin persuadée,
Jocabel se résout à la foi demandée,
Surmonte ses douleurs, étouffe ses regrets,
Retient de ses soupirs les mouvements secrets,
Et, commandant soudain à la jeune Marie
Qu'elle mît son troupeau hors de la bergerie,
Tandis qu'à les guider Amram se disposait,
Prend le doux lit de jonc où l'enfant reposait ;
Et de peur que cet astre, à force de reluire,
Ne se trahît chez eux, et ne les fît détruire,
Sortent tous trois ensemble, et, tirant vers les eaux,
Vont en fier l'éclat à l'ombre des roseaux.
Dans la verte épaisseur de ces fragiles plantes
Qui poussaient hors du Nil leurs têtes chancelantes,
S'entr'ouvrait par contours une espèce de sein,
Qu'un favorable sort offrait comme à dessein
De recevoir l'enfant, et garder que sur l'onde
Le courant ne rendît sa barque vagabonde ;
De joncs et de glaieuls il était renfermé,
Et l'art même à propos semblait l'avoir formé.
Sitôt qu'en cet asile on eut mis la nacelle,
Amram dresse ses pas où le travail l'appelle ;
Et l'aimable bergère, errant à l'environ,
Laisse aller Jocabel revoir le tendre Aaron.

Telle que dans l'horreur d'une forêt épaisse
Une biche craintive, et que la soif oppresse,
Quitte à regret son faon, depuis peu mis au jour,
Quand pour chercher à boire aux fosses d'alentour,
Ayant au moindre bruit les oreilles tendues,
On la voit s'avancer à jambes suspendues,
Faire un pas, et puis deux, et soudain revenir,
Et de l'objet aimé montrant le souvenir,
Montrer en même temps, par ses timides gestes,
Le soupçon et l'effroi des images funestes
Qui semblent l'agiter pour autrui seulement :
Telle fut Jocabel en son éloignement.

## IIe ÉPISODE

### AU BORD DU NIL

Le grave Mérary, s'exerçant la mémoire,
De l'illustre Jacob contait ainsi l'histoire,
Et le couple discret, à sa bouche pendu,
Gardait à ses propos tout le silence dû,
Quand un monstre cruel, qui nage et qui se treuve
Tantôt dessus la rive et tantôt dans le fleuve,
Un amphibie énorme, un traître qui se plaint,
Qui pour l'homme attraper les pleurs de l'homme feint
Sort du Nil tout à coup, rampe sur l'herbe émue,
De ses louches regards vient surprendre leur vue,
Rompt du noble discours le fil si bien tramé,
Et soit que, sous l'instinct d'un désir affamé,

Il eût senti l'enfant qui reposait sur l'onde,
Soit qu'il fît sans dessein sa route vagabonde,
Tire vers la nacelle, et fait transir de peur,
Sinon les trois ensemble, au moins la chère sœur.
Aussitôt Elisaph, qui, contre ces alarmes,
Quoique simple berger, n'allait jamais sans armes,
Et qui d'un bras robuste et d'un agile corps,
Avait gagné le prix dans les plus grands efforts,
Se saisit d'un épieu dont la pointe acérée
Eclatait au soleil sous la gloire espérée,
Marche au combat, s'anime, et, de l'objet rampant
Le chemin au berceau d'un pas vite coupant,
A son gosier ouvert de pied ferme s'oppose,
Et, montrant au péril tout ce qu'un grand cœur ose
Prévient le péril même, y cherche des appas,
Se courbe, offre son fer, affronte le trépas,
S'apprête au rude choc sur ses jambes raidies,
Tient l'œil vers le besoin, et, de ses mains hardies,
Porte un grand coup au monstre un coup horrible, [et tel
Que sans la peau d'écaille il eût été mortel.
Mais, comme en une forge où la terre s'allume
On voit le dur marteau rebondir sur l'enclume,
Dans le poing qui l'étreint en bruyant retourner
Et du cyclope noir le bras même étonner,
Ainsi revient l'épieu frustré de son attente,
Ainsi résonne-t-il en la main mécontente.
Elisaph s'en irrite, et sa haute valeur
Sent du coup sans effet une noble douleur.

Le monstre, toutefois, étourdi de l'atteinte,
Qui sur son front de roche avait fait quelque empreinte,
Demeure quelque temps sans se mettre en devoir
D'opposer force à force et pouvoir à pouvoir ;
Mais soudain la fierté, le dépit et la rage,
Portant sa course à l'homme et sa gueule à l'outrage,
Réveillent sa vengeance, et de l'acier pointu
Lui font même assaillir l'effroyable vertu.
Il le prend, il le mord ; Elisaph le tient ferme,
Tâche de l'enfoncer dans l'ire qui l'enferme,
Pousse, tire, repousse, enfin l'arrache aux dents,
Se remet en posture et l'offre aux yeux ardents.
Mérary, d'autre part, qui, voyant le reptile,
Ne veut pas être vu spectateur inutile,
Et qui, bien que plein d'âge, est assez vigoureux
Pour répondre au dessein d'un acte généreux,
Se prépare au secours, se fait une massue
D'une branche de pin encor toute moussue,
Sa forte épaule en charge, et, suivit des deux chiens
Qui des deux grands troupeaux sont les braves soutiens
Avec deux ichneumons et fiers et domestiques,
Dont l'ennemi cruel redoutait les pratiques,
Joint le vaillant pasteur, et le voit démarcher
Comme son arme aux dents il venait d'arracher.
A ce renfort subit, l'âpre monstre s'arrête ;
Il regarde, il découvre et l'une et l'autre bête
Que de nature il hait, et que l'aversion
Ne peut voir par ses yeux qu'avec émotion,

Et, poussant aussitôt de son affreuse bouche
Un ton qui jusqu'au ciel tous les airs effarouche,
Il fait frémir la terre, et d'un rapide cours
Vient, ô quelle venue! attaquer le secours.
Elisaph le poursuit, Mérary l'ose attendre,
Un haut désir de gloire entre les deux engendre
Certaine jalousie, ou du moins d'un beau feu
Anime également et l'oncle et le neveu.
  Le combat achevé, la pucelle craintive
S'approche à pas douteux de la fatale rive
Où l'énorme amphibie et les deux chers parents
Viennent de décider leurs âpres différends ;
Elle avance à leur voix, qui d'un ton de victoire
L'instruit de leur bonheur, l'assure de leur gloire ;
Et comme en leur personne elle a couru hasard,
A leur triomphe encore elle va prendre part.
  Mais à peine auprès d'eux s'est-elle enfin rangée
Que son œil voit sa joie en tristesse changée :
Elisaph, qui le frère a si bien défendu,
Tombe aux pieds de la sœur, du sang qu'il a perdu
  Tant qu'un désir de vaincre allumé dans son âme
L'avait dans le combat soutenu de sa flamme,
Presque de la morsure il n'avait rien senti,
Et rien en sa vigueur ne s'était démenti.
Son corps avait toujours, au plus fort de l'orage,
Répondu dignement à son noble courage ;
Mais le désir éteint par le laurier gagné,
Il montre de quel sang le prix en est baigné.

Il chancelle aussitôt, il pâlit de faiblesse ;
De sa plaie en la cuisse au cœur l'amante il blesse ;
Il sue, il tombe enfin sans haleine et sans pouls,
Et d'un ennui cruel afflige un œil si doux.
Cependant Mérary, songeant qu'en ces rivages
Il avait remarqué certains simples sauvages
Dont la vertu secrète et le suc merveilleux
Serviraient au berger dans l'état périlleux,
Y va tout aussitôt, d'herbe en herbe chemine,
Se baisse, arrête l'œil, les feuilles examine,
Sent une fleur, sent l'autre, et passe et tourne court;
De ses regards cherchant, tout l'environ parcourt,
Et représente ainsi, sur la rive champêtre,
Le fidèle animal qui, pour trouver son maître,
Flaire à droit, flaire à gauche, et, confus en ses pas,
Va toujours d'homme en homme, et le sien n'atteint pas.
Enfin, d'une main prompte ayant cueilli de l'herbe
Qui faisait éclater sa fleur vive et superbe,
Et de qui l'on voyait le vert et beau butin
Encor tout parsemé des perles du matin,
Il broie, il mêle tout, feuille, tige, racine,
L'épreint, en prend le suc, l'aigre plaie en bassine,
Réitère l'office, et d'un lin déchiré,
Que de son chaste sein la vierge avait tiré,
Et que d'une manière affectueuse et prompte
Elle venait d'offrir, sous une honnête honte,
Faisant un cher bandage à l'endroit douloureux,
Fait un second remède au pasteur amoureux.

Mais, ô quelle merveille ! à peine l'angélique
Sur le neveu mordu l'oncle pieux applique,
A peine du seul linge sent-il l'attouchement,
Qu'il se voit hors de mal, de fièvre et de tourment.
Aussitôt il se lève, et d'une belle audace,
Regardant le reptile étendu sur la place,
Semble ne demander qu'un ennemi nouveau
Pour refaire un combat plus sanglant et plus beau.
Ses esprits recouverts, ses forces revenues
S'élèvent en son cœur jusqu'au-dessus des nues,
Et dans le haut désir dont son bras est touché,
De sa propre victoire il est presque fâché.
Après ces mouvements qu'en son âme suggère
L'honorable dessein d'obliger la bergère,
D'acquérir son estime, et d'un vœu solennel
Servir de plus en plus au salut fraternel,
Il passe au monstre mort, l'horrible tête en coupe,
Et, formant de gazon une petite croupe*,
Y dresse un fier trophée auprès du saint enfant,
Qui dans le berceau même est rendu triomphant ;
Puis sous le gré de l'oncle et de l'œil qu'il adore,
De l'œil qu'à son sujet il voit humide encore,
Et dont pourtant la joie enflamme les appas,
Il songe pour eux tous au simple et gai repas.
La figue au jus de miel, prise sur l'arbre même,
Corsant * le noble tronc, il ose aller cueillir,
Non sans faire de peur la belle tressaillir,
Qui, pâle du danger où l'amant se hasarde,

Suit le pied, suit la main, crie en bas, le regarde,
Monte avec lui des yeux, et, d'un cœur suspendu,
N'a ni bien ni repos qu'il ne soit descendu;
Le pain rustique et noir, qui dans la panetière
Est du bon appétit la friande matière;
Le poisson mis au vent et grillé tant soit peu
Sur le brasier nouveau d'un admirable feu,
Tiré, non des cailloux, comme est tiré le nôtre,
Mais de deux roseaux secs battus l'un contre l'autre;
L'amande et le raisin déjà cuit au soleil,
Font de leur doux banquet l'innocent appareil.

## IIIe EPISODE

### COMBAT DE MOISE ET DE L'ÉGYPTIEN

Le barbare insolent, armé d'une zagaie
Humide et rouge encor du sang de mainte plaie,
S'avance le premier, et, de son bras nerveux
La dardant à Moïse, effleure ses cheveux;
Le bois en vain jeté passe comme un tonnerre,
Et se fiche en tremblant plus d'un pied dans la terre;
De la faute du coup l'Egyptien pâlit,
Et la rage déçue en sa pâleur se lit.
Moïse, agile et raide, en même temps l'enfonce,
Et d'un acier qui brille et qui le meurtre annonce
L'éblouit et lui porte un horrible fendant,
Qu'il oit, non sans effroi, siffler en descendant;
Il esquive, il recule, et, montrant son adresse,

Saute, l'épée au poing, vers l'Hébreu qui le presse.
L'un charge, l'autre pare, et du glaive soutient
Le tranchant furieux qui contre lui revient ;
Des fers entre-heurtés il sort mainte étincelle.
Ici l'un se tient ferme, et là l'autre chancelle,
Et,quoiqu'en ce combat leurs corps soient désarmés,
Ils n'en sont pas pourtant au choc moins animés.
Tous deux grands, tous deux forts, à la palme ils [prétendent ;
Le pied, l'œil et la main se suivent et s'entendent ;
Le bras s'accorde au cœur, l'art répond au désir,
Et de reprendre haleine ils n'ont pas le loisir;
Les ruses, les détours, les surprises, les feintes,
Et tout ce que l'escrime en ses vives atteintes
A de hardi, d'affreux, de brusque et de cruel,
Se mettent en pratique en cet âpre duel.
Mais, quoique le païen vaillamment se comporte,
Quoiqu'il paraisse adroit, il ne l'est point en sorte
Que du glaive ennemi, formidable à ses yeux,
Le ravage mortel ne l'offense en maints lieux.
De douleur et de honte il forcène, il blasphème,
Il se renfrogne, il hurle, et, d'un dépit extrême,
Décrochant à Moïse un regard de travers,
Lui lâche sur la tête un rapide revers.
Moïse, qui l'observe et qui voit qu'il s'allonge,
Loin à l'écart du fer à chef baissé se plonge ;
Le fer rencontre un pin, y marque son erreur,
Et l'arbre atteint du coup tonne et rémit d'horreur.

Le païen, confondu de voir que son épée
S'est en ce grand effort à son poing échappée,
Tourne vite à Moïse, et, sur lui se jetant,
De jambes et de bras le saisit à l'instant.
Moïse le reçoit : à la lutte ils se nouent,
Ramassent leur vigueur, des mains s'entre-secouent,
Soufflent, grincent les dents, déchirent leurs habits,
De leurs yeux enflammés font d'étranges rubis,
Tentent mille desseins, et, redoublant leurs forces,
Se donnent l'un à l'autre entorses sur entorses;
Ils changent de posture, ils brûlent d'action,
Et l'eau que rend leur corps en cette oppression
Montre qu'ils n'ont en eux muscle, artère, ni veine,
Ni nerf, qui ne frémisse et ne s'enfle de peine;
Et mon œil agité voit en leur mouvement
Leurs pas sur le sablon empreints confusément.
Courage ! du païen la valeur diminue;
La force de son ire est en vain soutenue,
Il fléchit, et l'Hébreu, terminant le combat,
L'étreint, le fait gémir, le soulève, l'abat...
Enfin, avec le sang que ses blessures versent,
Sa vie et ses esprits s'en vont et se dispersent;
Il pousse en l'air son âme et ses derniers sanglots,
Et nage en un ruisseau fait de ses propres flots.

## IVe ÉPISODE

### PASSAGE DE LA MER ROUGE

Une troupe d'oiseaux de longtemps prisonnière

Dans l'ennuyeux séjour d'une obscure volière,
Où, la laissant languir, un maître dédaigneux
En a remis la charge à des gens peu soigneux,
Qui font que bien souvent la malheureuse endure,
Sur de tristes rameaux dépouillés de verdure,
Et la soif et la faim, et qu'au lieu de chanter,
Elle traîne sa voix et l'use à lamenter,
Si quelque doux moyen à sa liberté s'ouvre,
Et que de l'air des champs le bien elle recouvre,
Elle peut figurer les excès du plaisir
Dont se sent Israël émouvoir et saisir :
Car, ainsi que les uns, d'un fidèle ramage
Bénissent le soleil qui dore leur plumage,
Les autres tout de même, au sortir de ce lieu,
Par des hymnes sacrés rendent louange à Dieu.
Mais j'aperçois déjà cette excessive joie
D'une extrême frayeur être faite la proie ;
Ce peuple s'est à peine à l'Egypte ravi,
Que de toute l'Egypte il se voit poursuivi.
Le monstre, en qui n'ont pu tant d'âpres médecines
De la rage obstinée arracher les racines,
L'orgueilleux Pharaon, qu'un coupable regret
Comble d'un repentir félon, noir et secret,
Aussitôt en son cœur rétractant sa parole,
S'arme, jure sa perte, et sur un char qui vole,
Ceint d'escadrons épais, s'élance après ses pas,
Et pousse devant soi l'audace et le trépas.
Au bord de l'onde rouge il l'atteint et l'assiège ;

Il crie en se dressant : Le voilà dans le piège,
C'en est fait, je le tiens, il est pris, l'enchanteur,
Qui de ces fugitifs est le beau conducteur;
A ce coup il verra sa finesse trompée ;
Je ferai tout passer par le fil de l'épée.
Là, d'un côté les monts et de l'autre les flots
Tiennent à mon souhait ces perfides enclos ;
Et quand bien cette mer ne serait pas vermeille,
Enflammé du courroux qu'en mon sein je réveille,
Je la ferais rougir du sang que j'épandrai
Dès l'horrible moment que sur eux je fondrai.
  Jacob, qui de sa paix sent troubler la bonace
Par le bruit furieux d'une telle menace,
Que le vent de l'effroi porte jusqu'à lui,
S'étonne, est accablé sous un mortel ennui;
Et, dans le désespoir, l'insolence et la crainte,
Osant faire à Moïse une outrageuse plainte,
Sans songer au futur, sans égard du passé,
Vomit avec aigreur ce langage insensé :
  Donc, ô présomptueux, pour plaire à ton envie,
Nous devions en ce bord achever notre vie !
Quoi ! les gouffres du Nil manquaient-ils de cercueils
Qu'il en fallût chercher autour de ces écueils ?
Où nous as-tu conduits ? Crois-tu qu'il soit possible
De soutenir ce camp en armes invincible ?
Sommes-nous des poissons, sommes-nous des oiseaux
Pour franchir aisément ou ces monts ou ces eaux ?
O folle ambition ! ô gloire déréglée !

O vanité d'une âme en son faste aveuglée!
O de régner sur nous trop superbes désirs !
Que vous nous coûterez de sanglants déplaisirs!
Ne valait-il pas mieux nous laisser dans nos chaînes,
Dont la longue souffrance avait dompté les gênes,
Que de nous amener, sous un prétexte feint,
Non pour un sacrifice en un lieu haut et saint,
Mais pour être immolés nous-mêmes à la rage
De la mer qui conspire avecque ton courage,
Ou pour nous voir demain livrer à la merci
D'un cœur par notre fuite au double rendurci ?
  Moïse, généreux, excusant ce tumulte,
Jette les yeux au ciel, avecque Dieu consulte,
Et, d'un saint mouvement aussitôt inspiré,
Les regarde et leur tient ce discours assuré :
  Peuple, chasse ta peur : cette puissante armée
Que tu vois contre toi de colère animée
Eprouvera tantôt le bras de l'Eternel,
Et rendra par sa fin son renom solennel,
Ils mourront, les bourreaux ; une juste vengeance
En exterminera l'abominable engeance ;
Ils vont être payés des maux qu'ils nous ont faits;
Leur tyrannique orgueil va crever sous le faix.
Hébreux, n'en doutez point, les merveilles passées
Se croiraient autrement de vos cœurs effacées,
De votre peu de foi vos yeux se fâcheraient,
Et tous vos sens un jour vous le reprocheraient.
Allons, c'est assez dit, le Tout-Puissant l'ordonne:

Déjà paraît en l'air une ardente colonne
Qui, montrant le chemin que nous devons tenir,
Sera notre soleil dans les nuits à venir.
A ces graves propos les plus mutins se taisent,
De la sédition les bruits confus s'apaisent ;
La peur s'évanouit, et l'applaudissement
Est le signe certain de leur consentement.
Aussitôt, à marcher toute chose étant prête,
Le sacré camp déloge, et Moïse, à la tête
S'avançant à grands pas avecque son germain,
Hausse, pour frapper l'onde, et la verge et la main.
L'abîme, au coup donné, s'ouvre jusqu'aux entrailles;
De liquides rubis il se fait deux murailles
Dont l'espace nouveau se remplit à l'instant
Par le peuple qui suit le pilier éclatant.
D'un et d'autre côté, ravi d'aise, il se mire ;
De ce fond découvert le sentier il admire,
Sentier que la nature a d'un soin libéral
Paré de sablon d'or, et d'arbres de coral *,
Qui, plantés tout de rang, forment comme une allée
Etendue au travers d'une riche vallée,
Et d'où l'ambre découle ainsi qu'on vit le miel
Distiller des sapins sous l'heur du jeune ciel.
Là des chameaux chargés la troupe lente et forte
Foule plus de trésors encor qu'elle n'en porte :
On y peut en passant de perles s'enrichir,
Et de la pauvreté pour jamais s'affranchir ;
Là le noble cheval bondit et prend haleine

Où venait de souffler une lourde baleine ;
Là passent à pied sec les bœufs et les moutons,
Où naguères flottaient les dauphins et les thons ;
Là l'enfant éveillé, courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute, et par maint cri joyeux
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un étrange caillou, qu'à ses pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuse montre,
Ramasse une coquille, et, d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté ;
Là, quelque juste effroi qui ses pas sollicite,
S'oublie à chaque objet le fidèle exercite ,
Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis le regardent passer.
Soudain, à son retour, le grand flambeau du monde
Venant à découvrir l'ouverture de l'onde
Par où l'Hébreu se sauve et trompe la fureur
Qui bouillait dans le sein du barbare empereur,
Les payens étonnés accourent à la tente
Où ce tyran se flatte en sa cruelle attente,
Lui disent de Jacob l'étrange évasion,
Et le remplissent d'ire et de confusion...
Il prend son glaive, il sort, il écume, il frémit,
Et déjà sous le poids son char plie et gémit ;
Ses rapides chevaux, d'une course effrénée,
Secondent brusquement son ardeur forcenée ;
Un nuage poudreux s'élève sous leurs pas :

D'aller périr en l'onde ils ne s'attendent pas ;
Ils font trembler la terre ; et toi, tyran impie
Que le dard en la main déjà la mort épie,
Toi, prodigue d'orgueil, tu ne sais pas non plus
Qu'en un tombeau flottant tu vas être reclus...

## Ve ÉPISODE

### LE CALME

Ces propos achevés, le Calme et ses compagnes
Prennent soudain leur vol sur les molles campagnes;
L'ange brille à la tête, et des flots aplanis
Les vents séditieux aussitôt sont bannis;
Zéphire et le beau temps, suivant leur course ailée,
D'un branle agile et doux rasent l'onde salée,
Désembarrassent l'air de nuages épais,
Et de leurs doigts sereins partout sèment la paix.
Les nageurs écaillés, ces sagettes* vivantes
Que nature empenna d'ailes sous l'eau mouvantes,
Montrent avec plaisir en ce clair appareil
L'argent de leur échine à l'or du beau soleil.
Enfin l'ange et sa troupe en un moment se rendent
Sur la terre où du Nil les rivages s'étendent;
Borée, à leur abord de l'Egypte chassé,
S'en retourne en prison sous le pôle glacé;
Le fleuve est un étang qui dort au pied des palmes
De qui l'ombre, plongée au fond des ondes calmes,
Sans agitation semble se rafraîchir,

Et de fruits naturels le cristal enrichir ;
Le firmament s'y voit, l'astre du jour y roule;
Il s'admire, il éclate en ce miroir qui coule,
Et les hôtes de l'air, aux plumages divers,
Volant d'un bord à l'autre, y nagent à l'envers,
La Rumeur est muette aux approches de l'ange,
Elle n'a plus de bouche ; en yeux elle se change ;
Que s'il en est quelqu'une, elle provient des sons
De mille rossignols perchés sur les buissons,
Où, faisant retentir leur douce violence,
Ils rendent le bruit même agréable au Silence,
Et d'accents gracieux lui forment un salut
Qui se peut égaler aux charmes de mon luth.
A l'air du temps si beau mille bandes légères,
Mille bruyants essaims d'abeilles ménagères,
Vont boire le nectar en des coupes de fleurs
Où de l'aimable Aurore on voit rire les pleurs ;
Le gentil papillon voltige sur les herbes,
Il couronne leurs bouts de ses ailes superbes,
Et, par le vif émail dont se pare son corps,
Qui des plus beaux bouquets efface les trésors,
Fait qu'il semble aux regards que l'abeille incertaine
Dans ses diversités se trouve comme en peine,
Et que son œil confus, suspendant son désir,
D'une fleur ou de lui ne sache que choisir.

## VIe ÉPISODE

### LA PÊCHE A LA LIGNE

Comme on voit aux beaux jours la gentille hirondelle
Vers son nid merveilleux voler à tire d'aile,
En atteindre les bords, sur les bords trémousser,
De gestes et d'accents ses petits caresser,
Puis de l'œil, puis du bec, toujours prompt à repaître
Leur innocente faim, qui comme eux vient de naître,
Flatter l'un, flatter l'autre, et leur faire sentir
De son tardif retour l'aimable repentir,
Telle vit-on alors la soigneuse bergère
Courir vers le berceau, d'une plante * légère,
Flatter le tendre objet de cent mots enfantins,
Sourire à ses appas, bénir ses beaux destins,
Et de sa belle bouche, au lieu de nourriture,
Avec tous les transports qu'exige la nature,
Lui faire ressentir, incroyable douceur !
Les baisers d'une mère aux baisers d'une sœur !
Cependant à sa voix l'enfant prête l'ouïe ;
De revoir ces beaux yeux son âme est réjouie,
Et, comme elle s'agite auprès du lit flottant,
Lui de ses bras émus tâche d'en faire autant.
Le berger les admire, et d'une ardeur extrême :
Veuille le juste Ciel, se dit-il en soi-même,
Que celle qu'en espoir je tiens pour ma moitié
Se signale en amour ainsi qu'en amitié.

Mais c'est trop désirer, reprend-il tout à l'heure ;
Il suffit, il suffit que pour elle je meure,
Que ma mort elle plaigne et qu'elle honore un jour
De larmes d'amitié les feux de mon amour.
  Ces mots secrets finis, ces caresses passées,
Mérary, dont les mains à la pêche exercées,
Pendant leur belle course, avecque l'hameçon,
Avaient trompé le temps en trompant le poisson,
Les invite tous deux, d'une langue bénigne,
A prendre comme lui le plaisir de la ligne;
Et tous deux aussitôt, la canne entre les doigts,
Répondent sur la rive aux désirs de sa voix.
  Muse qui si souvent, sur les bords de la Seine,
A l'envi de ses eaux faisant couler ma veine,
M'as tenu compagnie en de semblables jeux,
Loin des émotions de ce siècle orageux,
Tandis que la trompette alarmera la terre,
Fais sonner à mon luth une plus douce guerre,
Une guerre sans coups, sans désordre, sans bruit,
Et de qui seulement des muets sont le fruit;
De grâce, accorde-moi qu'en ce lieu solitaire,
Comme alors sur le Nil, les vents se puissent taire,
Que rien ne m'interrompe, et qu'en esprit sur l'eau
Des trois nobles pêcheurs je fasse le tableau.
  Mais dans l'onde déjà cette guerre s'allume,
Déjà le crin retors que le plomb et la plume
Tire au fond et retient, à l'œil est dérobé,
Et déjà sous l'appât le piège recourbé

Offre au poisson béant, mu d'une brusque envie,
Sa véritable mort sous une ombre de vie ;
Déjà la canne ploie, et, déjà haut en l'air,
Le nageur étant pris vole comme un éclair.
Il s'y secoue en vain, de sa chute on s'approche,
On y court, on le prend, du fer on le décroche ;
Il s'échappe des doigts, tombe, sautille, fuit,
Fait voir mille soleils en l'écaille qui luit,
Bat l'herbe de sa queue, et, sur la plaine verte,
D'une bouche sans cri, de temps en temps ouverte
Bâille sans respirer, comme né sans poumon,
Et laisse à qui l'étreint un reste de limon.
Marie, et prompte et simple en sa première épreuve,
Jette presque en tremblant la ligne dans le fleuve;
Mais en l'espoir conçu trop d'ardeur la déçoit,
Car le poisson rusé, qui l'embûche aperçoit,
La rongeant tout autour, d'une lèvre avancée,
Et trompant par le poids le bras et la pensée,
Fait que la belle main, tirant la ligne à faux,
Sent que ses premiers coups sont autant de défauts.
Toutefois, à la fin, et par la patience,
Qui presque en toute chose est la seule science,
Elle opère si bien qu'avec quelque bonheur
Ayant fourbé le fourbe, elle prend le preneur.
Se sentant pris au piège, il s'agite dans l'onde,
Va deçà va de là, d'une erreur vagabonde,
Tâche à rompre le poil, fait branler le roseau ;
Mais enfin de poisson on le change en oiseau.

Il forme un arc en l'air, des ailerons le coupe,
Ainsi qu'ont déjà fait les autres de sa troupe ;
On le saisit de même, et comme eux sur l'arpent,
Si tôt qu'il est lâché, d'oiseau devient serpent.
La pucelle au bel œil, quoiqu'aise de sa proie,
Voit avec quelque peur l'incertaine lamproie,
Et, remarquant ses plis, qui l'eau semblent chercher
Tout à la fois et veut et n'ose la toucher.
Mérary, tout auprès, le pied droit sur la rive,
La main droite en avant et la vue attentive,
Prend tant d'autres poissons qu'on dirait à les voir
Qu'un miracle nouveau du ciel les fait pleuvoir.
Ainsi, non sans plaisir, sur le vaste Neptune,
Où j'ai tant éprouvé l'une et l'autre fortune,
Ai-je vu mille fois, sous les cercles brûlants,
Tomber comme des cieux de vrais poissons volants,
Qui, courus dans les flots par des monstres avides,
Et mettant leur refuge en leurs ailes timides,
Au sein du pin vogueur pleuvaient de tous côtés,
Et jonchaient le tillac de leurs corps argentés.

## VIIe ÉPISODE

### TERMUTH, PRINCESSE D'ÉGYPTE

Des gracieux zéphyrs l'haleine fraîche et lente
Avait banni de l'air la chaleur violente ;
Les sirènes des bois à chanter s'animaient,
Et déjà dans les prés les fleurs se refermaient,

Quand du vieux Pharaon la fille auguste et belle,
Et dissemblable en tout à ce père infidèle,
A ce cruel tyran qui ne méritait pas
L'heur d'avoir engendré ce miracle d'appas ;
Quand, dis-je, cette nymphe, aux plaisirs attirée,
Ou plutôt par le Ciel saintement inspirée,
Voulut aller jouir de la fraîcheur des eaux,
Des beautés de la plaine et du chant des oiseaux.
Mais, ô divine Muse ! avant que d'entreprendre
Le salut de Moïse, où ma plume doit tendre,
Disons de cette reine et la vie et les mœurs ;
Célébrons ses vertus, décrivons ses humeurs,
Son séjour, ses ébats, ses grâces nonpareilles
Et le rare entretien qui charma ses oreilles ;
Puis, l'ayant faite ainsi noblement divertir,
Je te réclamerai pour la faire sortir.
Assez près de Memphis, et sur le beau rivage
De cet immense fleuve utile en son ravage,
Qui baigne ses guérets et supplée au défaut
De l'humide secours qu'ailleurs on a d'en haut,
S'élevait la beauté d'un royal édifice
Dont l'exquise matière égalait l'artifice,
Et que le grand Joseph, envers qui ses germains
Furent, pour son bonheur, autrefois inhumains,
Fit richement bâtir pendant l'état auguste
De sa haute fortune et si longue et si juste,
Afin d'aller parfois y donner à ses sens
L'honnête liberté des plaisirs innocents,

Y goûter le repos, voir son âme allégée
Du grave faix de soins dont elle était chargée,
Et pour jouir surtout, en si belle maison,
Des rustiques douceurs de la verte saison.
On y voyait des pins se hausser jusqu'aux nues;
Cent files d'orangers fermaient ses avenues,
Où les yeux admiraient, sous un ciel pur et beau,
Le printemps et l'automne en un même rameau.
Les charmes des regards, les riantes prairies,
Capables d'égayer les mêmes rêveries
De l'esprit le plus sombre et le plus languissant ;
L'odeur que les zéphirs dérobaient en passant,
Les grâces de l'été, les bois et les fontaines,
Y bannissaient des cœurs les soucis et les peines ;
Et jamais en ces bords, de verdure embellis,
L'hiver ne se montra qu'en la neige des lis.
Cette chaste princesse, au monde infortunée
De vivre sous le joug d'un ingrat hyménée,
Et dolente de voir, en son espoir détruit,
Que la fleur de ses ans ne laissait point de fruit,
Allait souvent passer en cette solitude
Les plus fâcheux moments de son inquiétude,
Et même en ce beau lieu par bonheur elle était
Le jour que mon héros sur les ondes flottait.
Là tantôt cette nymphe en vertus sans seconde,
Pour vaincre les ennuis de sa couche inféconde,
Avec ses nobles doigts maniait le pinceau,
Ou, prenant les honneurs du riche vermisseau

Dont lui-même en sa mort il fait sa sépulture,
Elle rendait de l'art jalouse la nature ;
Car, soit qu'avec l'aiguille elle voulût tirer
Tout ce qu'en un visage on saurait admirer,
Soit qu'elle contrefît les beautés d'un parterrre
Où le soleil charmé voit la pompeuse guerre
Que l'azur livre au blanc, le vert au nacarat,
Elle trompait toujours la vue ou l'odorat.
Tantôt, pour réveiller une âme par l'ouïe,
Pour de douceur en rendre une autre évanouie,
Elle faisait gémir, mais d'un air plus qu'humain,
Sur l'ébène d'un luth l'ivoire de sa main ;
Et, joignant aux beaux sons des cordes agitées
Les grâces de sa voix, par les vents respectées,
Elle avait tant d'appas qu'il n'était point de cœurs
Dont ses divins accents ne se fissent vainqueurs.
Tantôt, dans un jardin enrichi de statues,
De grottes, de canaux et de masses pointues,
Où l'on voyait l'orgueil d'un porphyre éclatant
Dédaigner son pied même et se perdre en montant,
L'esprit de cette belle encore plus sublime,
Elevant ses pensers au-dessus de leur cime,
Et, comme détaché des liens de son corps,
Dont il semblait haïr les aimables trésors,
S'en allait méditer sur les hautes merveilles
Qui servent d'entretien aux studieuses veilles,
Et d'objet en objet portant son jugement,
Dans ses propres discours se perdait sagement.

Tantôt, sous des lauriers repliés en arcades,
Elle prenait plaisir à voir mille cascades,
Que, par art et de front, les claires eaux faisaient
Vis-à-vis de la place où ses beaux yeux luisaient.
Ces charmes, composez d'une onde vive et pure,
Semblaient, en descendant avec un doux murmure,
Offrir à sa grandeur des degrés de cristal
Pour l'induire à monter sur leur tertre natal ;
Tandis que d'autres eaux, par le plomb divisées,
Sortaient de cent bassins en forme de fusées,
Et que d'autres encore allaient en cent façons
Grossir un bel étang plein de rares poissons,
Un étang précieux dont seulement les cygnes
Entre tous les oiseaux s'osaient réputer dignes,
Pour la belle raison de la conformité
Qu'avait leur innocence avec sa pureté.
Aussi, le plus souvent, cette princesse illustre
S'allait-elle accouder sur un riche balustre
Qui décorait les bords de ce grand réservoir,
Afin de satisfaire au désir de les voir.
Qu'elle sentait son âme et ses peines charmées
Lorsque ces beaux vogueurs à voiles emplumées
Se laissaient emporter, au gré des doux zéphyrs,
Sur le paisible éclat des liquides saphirs !
Mais avec quels propos son aise exprimerai-je
Lorsqu'elle contemplait cette vivante neige
Flotter sans se dissoudre et venir privément
Exiger de sa main l'heur de quelque aliment?

Ces nageurs blancs et doux lui venaient rendre hom-
[mage ;
Mais sitôt que dans l'onde ils voyaient son image,
Ils n'osaient l'approcher, de peur de troubler l'eau
Et de faire périr un si rare tableau.
Et même les poissons, farouches et stupides,
Arrêtant en ce lieu leurs mouvements rapides,
Témoignaient être atteints d'amour et de respect
Aux traits majestueux de ce divin aspect.
Que si sa belle voix, en charmes sans pareille,
Daignait de ces muets frapper parfois l'oreille,
Soudain de leur défaut ils étaient consolés,
Voyant en même temps tous les chantres ailés
Qui poussaient à l'entour d'une gorge hardie
Leur gaie et délicate et claire mélodie,
Même les rossignols, en cet art si fameux,
Devant un si doux son être muets comme eux.
Voilà comme Termuth (ainsi se nommait-elle,
Cette nymphe d'Egypte et si sage et si belle),
Loin de la vaine pompe et du bruit de la cour,
Passait sa noble vie en ce rare séjour.

## VIIIe ÉPISODE

### LE CORTÈGE DE LA PRINCESSE

Noble fille du ciel, chère et divine Muse,
Qui, loin de ce Parnasse où le monde s'amuse,
Du sacré mont d'Horeb fréquentes les sommets,

Et de ses antres saints le sentier me permets,
Daigne me laisser boire en l'immortelle source
Qui de ses beaux rochers prend à regret sa course,
Et fais qu'en cet endroit ce rafraîchissement
Soit de ma vive ardeur le vif accroissement.
J'ai chanté de Termuth la demeure et la vie ;
Faisons-la promener : le temps nous y convie.
Moïse nous rappelle, et le flambeau du jour
A déjà fait sur lui la plupart de son tour.
  Sitôt que la princesse eut vu l'heure arrivée
Que pour jouir des champs elle avait réservée,
De son intention son monde elle avertit,
Et par un beau jardin de ce beau lieu sortit.
Une démarche auguste, une pompe modeste,
Ornait sa majesté d'un certain air céleste ;
L'habit en était grave, et l'obscure couleur
En disait clairement la secrète douleur.
Mais, malgré les efforts de la mélancolie
Où son âme royale était ensevelie,
Malgré ses tristes soins, elle ne laissait pas
De ravir tous les cœurs avec ses doux appas.
Cent visages divins brillaient à l'entour d'elle,
Cent vierges aux beaux yeux, qui, suivant ce modèle
De sagesse, d'honneur, de grâce et de vertu,
Se détournaient du vice à leurs pieds abattu.
Maint eunuque ridé, sous mainte halebarde,
Servait à cette troupe et de lustre et de garde,
Et maint esclave noir, pourvu d'arc et de traits,

En rehaussait encor les pudiques attraits.
La nymphe étant montée en un grand char d'ivoire
Qu'elle seule comblait de splendeur et de gloire,
Trois licornes * de front, admirables à l'œil,
Foulant à bonds légers, dans l'aise et dans l'orgueil,
Les riches ornements dont la superbe Flore
Emaille et rajeunit Cybèle, qui l'adore,
L'emportent vers le Nil, mâchant l'or de leur frein,
Au digne et beau milieu du magnifique train.
Ces animaux captifs, mais joyeux de leurs chaînes,
Avaient une amazone à gouverner leurs rênes ;
Ils défiaient les airs, et, d'un œil enflammé,
Semblaient pour le combat avoir le front armé :
On aurait dit au moins qu'en leur noble insolence
Ils voulaient rompre en lice avec leur fière lance,
Et jamais, toutefois, leur courage bénin
N'en montrait la vertu que contre le venin.
Un prince qui régnait en l'ardente contrée
Que borne à l'Orient le grand golfe Erythrée,
Où virent les Hébreux tant d'ennemis noyés,
Les avait pour tribut à l'Egypte envoyés.
Ils passaient en blancheur le lustre de la neige ;
Il n'est point de coursier plus adroit au manège
Qu'ils l'étaient quand la vierge experte à les dompter
Sous sa jambe et sa main les voulait agiter.
Le royal appareil qui le char acompagne
En diverses façons mesure la campagne.
L'un fait caprioler * un barbe généreux

Dont est, selon le bruit, un lutin amoureux,
Qui d'un soin assidu toutes les nuits le panse,
Qui lui tresse le crin, de riches nœuds l'agence,
Et, fantasque et jaloux, ne voudrait pas souffrir
Qu'à ce travail aimé nul homme vînt s'offrir ;
L'autre charge le col d'un dromadaire énorme ;
L'autre d'une girafe, en un * belle et difforme,
Presse le dos de tigre, et l'autre, en s'échauffant,
Irrite la lenteur d'un robuste éléphant.
Une branche du Nil, avec art ménagée
Et d'arbres immortels en tout temps ombragée,
Isole une prairie où les plus rares fleurs,
Faisant briller l'émail des plus vives couleurs,
Présentent aux regards sur la beauté de l'herbe
Tout ce qu'ont nos jardins d'exquis et de superbe,
Et semblent chaque soir se dérober aux yeux
Afin d'aller reluire entre celles des cieux.
Ce prodige éclatant, venu d'obscure race,
Cet honneur des bouquets, qui seul change de face
Parmi tous les trésors qu'on voit s'épanouir,
Et dont le teint divers peut l'air même éblouir,
La tulipe sans prix, bizarre et merveilleuse,
Y faisait admirer sa richesse orgueilleuse.
La gentille anémone au lustre diapré,
Où d'un sang pur et doux le lait est empourpré,
Et l'œillet, et la rose, y montraient leur peinture
Par la profusion de la seule nature ;
Et de mille autres fleurs les charmes innocents

Y donnaient au soleil leur baume et leur encens.
Le long et droit canal que ce beau pré renferme
S'ornait de deux beaux ponts qui de la terre ferme
Aboutissaient à l'île, et l'art y faisait voir
Des plus rares ouvriers * l'industrieux savoir.
Là, les vieux rois d'Egypte et ses plus nobles mages
Semblaient par le ciseau revivre en leurs images;
Chaque arche en portait une, et ces marbres levés
Foulaient d'un pied vainqueur cent gestes achevés;
Là, pour le soin du corps, pour garantir ce fleuve
Du reptile cruel qui dans ses eaux se treuve,
Douze grilles de fer aux pointes de harpons
Remparaient sûrement les arches des deux ponts;
Avec même industrie, et pour la même chose,
D'un et d'autre côté cette onde était enclose;
Deux longs rangs de barreaux, faits du premier métal,
Sur des murs de porphyre en gardaient le cristal;
Entre ces barreaux d'or cent piliers magnifiques,
Sous des vases de jaspe ornés d'hiéroglyfiques,
De distance en distance arrêtaient les regards
Et d'un albâtre pur luisaient de toutes parts.

## IXe ÉPISODE

### LE BAIN DE LA PRINCESSE

Au bord délicieux de l'onde fortunée
Qui pour être plus libre était emprisonnée,
Qui seule avait l'honneur, aux doux mois revenus,

De voir d'un noble corps les chastes membres nus,
Finissait une route en beautés incroyable,
Un berceau naturel, sombrement agréable.
Par ce digne sentier la nymphe s'y rendit,
Et pour aller au bain de son char descendit.
Telle que le pinceau fabuleux et profane
Dépeint auprès de l'onde une belle Diane,
Quand, au retour des bois où ses pas mensongers
Suivent les pas craintifs des animaux légers,
Elle s'en vient noyer sa chaleur et sa peine
Dans l'humide plaisir d'une claire fontaine,
Et veut qu'en même temps toutes les vierges sœurs
Plongent leur lassitude en ses fraîches douceurs.
Telle apparut la nymphe avecque ses pucelles ;
Mais c'était une flamme entre des étincelles.
Son allure, ses yeux, sa taille et son aspect
Influaient dans le sein l'amour et le respect.
Sur la rive superbe elle fut la première,
Et jamais le soleil, le roi de la lumière,
Lorsqu'il sort de la mer, si beau ne se montra
Que cette reine fit lorsqu'en l'onde elle entra.
Cent doigts polis et blancs l'avaient déshabillée
Sous l'obscure épaisseur de la verte feuillée,
Où, bien loin de sa suite, un pavillon tendu
En rendait le spectacle aux hommes défendu.
Ses beaux pieds, tout ensemble et hardis et timides,
S'abaissent dans le fleuve entre deux pyramides
Qui semblent s'élever pour dire au firmament

Leur fortune, leur gloire et leur contentement.
Un précieux degré, fait de nacre et d'agate,
N'eut pas sitôt senti sa plante délicate
Qu'il redoubla son lustre, et par ce vif honneur
Prouva de ses baisers l'indicible bonheur.
Mais quelque excès d'appas que je me puisse feindre,
A sa description je ne saurais atteindre,
Car l'innocente honte et la pudicité
Couvraient d'un voile saint sa belle nudité ;
Seulement à ma plume il est permis de dire
Que le Nil la reçut, qu'un aimable zéphyre,
Dénouant de son chef le mobile trésor,
Semblait faire descendre un noble ruisseau d'or
Sur le fluide argent des flamboyantes ondes
Où brillaient à l'envi ses grâces vagabondes,
Et que l'astre du jour la prit en même instant
Pour de l'ivoire souple et du marbre flottant.
D'abord de la fraîcheur elle est un peu transie ;
Mais, la fraîcheur enfin lui semblant adoucie,
Elle avance le pied, douteux et retenu,
Sur un sable mollet, insensible et menu ;
Sa taille se dérobe, elle entre, elle se plonge,
Elle se laisse aller, s'abandonne, s'allonge,
Nage, ébranle les flots, et les flots agités
Pétillent d'allégresse autour de ses beautés.
Ceux que de son chemin ses jeunes bras écartent
Avec un doux regret de ses bras se départent,
Et, comme s'ils sentaient quelque affront rigoureux,

Montrent par leurs bouillons leur dépit amoureux;
Ceux que son pied mignard, secousse après secousse,
D'une agile façon tout de même repousse,
S'émeuvent tout de même, et, n'osant écumer,
Dedans leur propre sein tâchent de s'abîmer.
  Cependant autour d'elle un beau nombre de filles,
En ce bel exercice adroites et gentilles,
Déploie au gré de l'œil cent mouvements divers,
Sillonnant le canal de long et de travers.
Ici, l'une se dresse et le fleuve resonde;
Là, l'autre s'ôte à l'air pour se donner à l'onde,
Submerge en s'égayant ses roses et ses lys,
Fait voir au fond de l'eau des feux ensevelis,
D'un cristal pur et mol se couronne et se voile,
Et, rehaussant enfin et l'une et l'autre étoile
Qui perçaient vivement le liquide bandeau,
Redonne à l'air ses feux et les tire de l'eau.
Celle-ci, tout debout, rit, chante et se promène ;
Celle-là, près du bord, rêve et reprend haleine,
Et comme elle médite, une autre, front à front,
De ses doigts enjoués la mouille et l'interrompt.
  Enfin, de ces plaisirs la nymphe satisfaite,
Abandonne les flots, commande la retraite,
Refoule du canal le superbe escalier,
S'y voit luire en passant de pillier en pillier,
En rehausse la pompe et la magnificence,
Puis, rendant ces objets tristes de son absence,
Va sous le pavillon s'envelopper soudain

Et faire boire aux draps les reliques du bain.
Oh ! que l'on essuya de richesses fondues !
On eût dit, à les voir sur sa gorge épandues,
Que de ce double mont, contraint à panteler,
La neige se voulût en perles distiller.
Tandis qu'elle s'habille et qu'on remet en ordre
L'or de sa chevelure, où l'ivoire ose mordre,
La belliqueuse vierge à l'œil étincelant
Amène avecque bruit le beau trône roulant.
Elle monta dessus sitôt qu'elle fut prête,
Et, vers le lit du Nil lui faisant tourner tête,
Va passer en ces bords ce qui restait du jour,
Et repaître ses yeux des charmes d'alentour.
Une suite de chars que ses filles remplissent,
Foulant le vert honneur dont les champs se tapissent,
Se promène après elle, et ses Mores armés
Piquent à l'environ leurs chevaux emplumés.

## Xe ÉPISODE

### MOÏSE SAUVÉ

Quand il (1) voguait ainsi sur la coulante plaine,
Tous les vents suspendus retenaient leur haleine,
Ou, s'ils soufflaient un peu, c'est que, l'oyant gémir,
Ils le voulaient bercer afin de l'endormir.
Dès que l'illustre nymphe (2) eut contemplé ses char-
[mes,

(1) Le berceau où était Moïse.
(2) La princesse Termuth.

Qu'elle entendit sa voix, qu'elle aperçut ses larmes,
Une vive, une triste et prompte émotion,
Faite d'étonnement et de compassion,
Tira de ses beaux yeux deux torrents pitoyables,
Fit dans son chaste sein des effets incroyables,
Et ce premier effort, suivi d'un doux progrès,
Disposa sa noble âme à lâcher ses regrets :
« Sans doute cette aimable et tendre créature,
Ce trésor qui sur l'onde errait à l'aventure,
Eprouve l'âpreté du trop cruel édit,
Son geste me le montre et son œil me le dit.
Quelque femme d'Hébreu, quelque chétive mère,
N'ayant pas le courage, en sa douleur amère,
De le meurtrir de coups, de l'éteindre au berceau,
Aura mis tout son bien dans ce frêle vaisseau ;
Et peut-être qu'à l'heure, horriblement touchée
De s'être ainsi soi-même à soi-même arrachée,
La pauvre malheureuse, après lui se jetant,
Aura fait voir l'excès d'un crime repentant.
Mais, qu'elle soit ou non au rang des ombres vaines
Qui ressentent là-bas des plaisirs ou des peines,
Je veux que cet enfant trouve une mère en moi,
Qu'il se voie élever en digne fils de roi,
Et qu'une adoption licite et vertueuse
Console désormais ma couche infructueuse.
Un saint destin me l'offre, et c'est un don du Ciel
Qui de mes longs ennuis adoucira le fiel.
Voilà l'heureux succès de l'étrange et beau songe

Que je pris l'autre jour pour quelque vain mensonge;
Voilà le diamant qu'un favorable sort
Me fit dans le sommeil rencontrer sur ce bord,
Et que par un miracle et prompt et fantastique,
Sitôt que de ces lieux le démon aquatique
Vint, selon ma croyance, en enrichir ma main,
Mon œil vit transformer en un vrai corps humain,
Qui gardait toutefois sa nature première,
En deux vivants trésors d'amour et de lumière,
En deux astres divins, tels que ceux de ce front
Par qui le soleil même endure un clair affront
O rare et bel enfant! ô céleste visage
Où luit de la grandeur l'infaillible présage!
O gloire de mon âme! ô plaisir de mes yeux!
O bien que de là-haut m'ont envoyé les dieux!
Les flots t'ont épargné: leurs monstres effroyables
Sont à l'entour de toi devenus pitoyables;
Et moi, plus monstre qu'eux, sous ombre d'un décret
Qu'avec juste raison je déteste en secret,
Je voudrai que sur terre, à ma rude parole,
En ma fière présence un barbare t'immole!
J'accourcirai moi-même un si noble destin,
Et te ferai trouver ton soir dans ton matin!
Ah! m'arrive plutôt la nuit perpétuelle
Qu'à ton beau jour naissant ma main soit si cruelle!
Puissé-je plutôt voir tout le monde au trépas
Que d'éteindre ta vie et perdre tant d'appas! »
Ainsi parlait la nymphe, et montrait en sa plainte

Combien de la pitié son âme était atteinte,
Tandis qu'aux environs, pour redonner vigueur
A l'enfant qu'à ses cris on jugeait en langueur,
D'un sein pourvu de lait on s'était mis en quête,
Comme si la mort même eût pendu sur sa tête...
L'une porte en ses bras le saint et cher enfant,
L'autre charge les siens du berceau triomphant...
Quand tout fut accompli, les heures ténébreuses
Ornaient le firmament de lumières nombreuses:
On découvrait la lune, et de feux animés
Et les champs et les airs étaient déjà semés.
Ces miracles volants, ces astres de la terre,
Qui de leurs rayons d'or font aux ombres la guerre,
Ces trésors où reluit la divine splendeur
Faisaient déjà briller leur flammes sans ardeur;
Et déjà quelques-uns, en guise d'escarboucles,
Du beau poil de Marie avaient paré les boucles:
Déjà les rossignols chantaient sur les buissons;
On oyait dans le Nil retomber les poissons;
Le silence paisible et l'horreur solitaire
Contraignaient doucement les hommes à se taire.
Taisons-nous donc, ô Muse! et jurons en ce lieu
De ne parler jamais qu'à la gloire de Dieu.



## *LIVRE VI*

# LETTRES ET PRÉFACES

## A NICOLAS BRETEL

### SIEUR DE GREMONVILLE, AMBASSADEUR A VENISE

Monsieur,

Après vous avoir très humblement remercié de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire deux lettres de Venise, qui, en m'apprenant la mort de mon pauvre frère, m'apprennent avec des circonstances si généreuses que vous me faites toujours la grâce de m'aimer ; je vous dirai que ce qui me rend cette perte d'autant plus sensible, c'est que vous ne me l'avez pu faire savoir sans vous ressouvenir des vôtres. Il y aurait de l'imprudence et de la cruauté à vous en dire davantage, et Dieu veuille que votre digne frère, ce brave Monsieur le chevalier, dont le

pauvre défunt m'avait écrit tant de merveilles, vous récompense longtemps des trois autres que vous avez perdus, et me venge glorieusement des deux seuls que j'avais et que les bourreaux de Mahométans m'ont ôtés de ce monde, le premier aux Indes Orientales, et le dernier en Candie. Pour ce qui est de mes petits intérêts, dont je n'espère rien sans votre assistance, je remets à vous en parler quand je serai à Paris, et m'assure, Monsieur, que vous ne m'y dénierez pas votre faveur, ni votre crédit, et que vous me pardonnerez bien la liberté dont j'en use avec vous. Je suis ici dans la belle maison de Prinçay du grand et illustre Monsieur le duc de Retz, qui a toutes les envies du monde que vous fassiez amitié ensemble, et j'y achève ce Moïse dont il est fait tant de bruit. Je vous le porterai à la fin de ce mois, et espère bien vous faire faire raison de votre santé que ce fameux cousin, le très cher Monsieur de Tilly, et moi avons bue et solennisée mille fois à Collioure. Cependant je vous supplierai de croire qu'il n'y a point d'homme au monde qui ait tant de passion à vous servir et à vous honorer, ni qui admire davantage votre rare mérite et vos éminentes vertus, que,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

SAINT-AMANT.

De Prinçay, en la duché de Retz, ce 1er avril 1648.

## A MONSIEUR L'ABBÉ DE VILLELOIN

J'ai trouvé si excellent et si beau le livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer de la part du rare Monsieur Cotin (1) qu'il m'a semblé n'en avoir jamais lu de si court. Pour me le faire plus long en quelque sorte, j'en veux ajuster cinq ou six lectures bout à bout, comme j'ai déjà fait la seconde à la première. J'y découvre de plus en plus de nouveaux astres et de nouvelles terres, et je ne doute point que cet ouvrage ne participe glorieusement à l'immortalité de l'âme, dont il fait si bien connaître les avantages. Pour ce qui est de la mienne, elle s'en tient si fort son obligée qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu pour se couler au bout de ma plume, afin de lui en rendre très humbles grâces. Mais, comme dans la circonscription du corps où mon âme est limitée, il lui a été impossible de passer plus avant que le bout de mes doigts, je vous supplierai très instamment, mon cher Monsieur, de prendre la peine vous-même de m'acquitter de ce devoir, et je vous en aurai une obligation très particulière.

Secourez-moi de votre esprit en cette occasion, et me croyez, autant et plus que jamais, s'il se peut,

M. V. S.

(1) Son *Traité de l'âme immortelle* (1655).

## A MONSEIGNEUR LE DUC DE RETZ

### PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI (1)

MONSEIGNEUR,

Je me suis souvent étonné comme parmi tant de grands esprits qui ont pris plaisir à tirer de l'ancienne poésie des préceptes pour enrichir la philosophie morale, pas un n'ait remarqué ce qui se peut dire de l'aventure de Deucalion et de Pirrhe, lesquels se sauvèrent de l'inondation générale de toute la terre sur le mont Parnasse, qui seul fut respecté du déluge. Cela ne fait-il pas voir clairement, Monseigneur, que ceux qui aiment les lettres ne périssent jamais, et ne semble-t-il pas que ces philosophes, comme envieux de la gloire des poètes, aient eu quelque dessein de leur dérober l'avantage qu'ils ont de pouvoir donner l'immortalité? En effet, qui ne jugera par cet exemple que, si ces deux illustres reliques du genre humain n'eussent été en la protection des Muses, elles n'eussent daigné les recevoir en leur sainte demeure pour les garantir d'un si pitoyable désastre, et conserver en eux la race des hommes, qui s'en allait faire naufrage avec tout le reste de l'univers? Ce n'est pas, Monseigneur, que

(1) En tête de la première partie des *Œuvres* (1629).

je présume rien de mon esprit, ni que je pense que votre nom ait besoin de moi pour se mettre à couvert des outrages que le Temps fait aux plus belles choses. Vos vertus sont trop éclatantes pour emprunter d'ailleurs quelque lumière ; il n'est point d'honnête homme qui ne les estime ; et moi, qui me figure les avoir connues plus particulièrement qu'aucun autre, en l'honneur que vous m'avez fait de me permettre votre familière conversation, j'avoue que je me sens incapable de les louer assez dignement. Aussi, bien loin de croire que mes ouvrages puissent rendre votre renommée plus célèbre qu'elle n'est, je m'attends plutôt à recevoir de vous ce que je pourrais donner à un autre. Néanmoins, Monseigneur, la vanité dont mes amis me flattent, que mes vers ne mourront pas avec moi, et qui se fortifie principalement par la bonne opinion que vous m'en avez fait concevoir, me persuade que j'aurai peut-être la gloire de vivre avec vous longtemps après que je ne serai plus au monde, si vous avez agréable que le commencement de ce livre soit honoré de votre nom, qui lui doit servir de protecteur. Je m'en vais en un voyage où j'aurai loisir de méditer des choses que j'espère qui me rendront plus digne que je ne suis à présent de l'amitié dont il vous plaît m'obliger ; et, bien que ce soit vers ces pays où l'on va chercher les trésors, j'ose me promettre que nos vaisseaux n'en rapporteront rien de

plus précieux que ce que mes imaginations y auront produit, pourvu que vous m'en donniez le courage. Mais parmi toutes les agréables rêveries qui entretiendront mon esprit dans l'oisiveté de la mer, je vous proteste que je n'aurai rien de si cher ni de si doux que le continuel souvenir de vos rares qualités, et du nombre infini des faveurs dont vous m'avez comblé, qui m'obligent à être,

Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

SAINT-AMANT.

—

## AVERTISSEMENT AU LECTEUR (1)

Le juste dépit que j'ai de voir quantité de petits poètes se parer impudemment des larcins qu'ils ont faits dans les ouvrages qu'on a déjà vus de moi, et la crainte que j'ai eue que quelque mauvais libraire de province n'eût l'effronterie de les faire imprimer sans mon consentement, comme j'en étais menacé, m'ont fait à la fin résoudre à les prévenir, plutôt qu'aucun désir d'acquérir par là la gloire : encore que, si j'en puis prétendre par mes vers, je

(1) Pour la première partie des *Œuvres* (1629).

ne suis pas si sévère à ma réputation que je ne la veuille faire vivre qu'après ma mort. C'est une philosophie un peu trop scrupuleuse, et que pas un de tous ceux qui nous la prêchent ne voudrait observer, s'il avait fait quelque chose qui méritât de voir le jour. La louange qu'on nous donne quand nous ne sommes plus au monde nous est fort inutile, puisque nous ne nous en soucions plus ; au contraire, quand nous y sommes, le blâme nous peut servir à l'amendement : de sorte que, si l'on fait bien, il est très raisonnable qu'on en reçoive le salaire durant la vie, et si l'on fait mal, on est encore en état de s'en corriger. Quelques-uns, poussés d'une humeur si jalouse du contentement d'autrui qu'ils voudraient que le soleil n'éclairât que pour eux, ont tâché de me dissuader de ce dessein, m'alléguant que les choses, pour excellentes qu'elles puissent être, deviennent presque méprisables depuis qu'on les rend communes ; mais quand ils me montreront qu'on estime moins Ovide ou Horace (sans me comparer à eux) depuis qu'ils ont été imprimés qu'on ne faisait lorsqu'ils n'étaient écrits qu'à la main, je serai de leur avis. Après avoir assemblé toutes les pièces que j'avais composées, j'y ai remarqué une diversité qui, peut-être, ne sera pas trouvée désagréable ; et particulièrement j'ai pris quelque plaisir à de certains petits essais de poèmes héroïques, dont parmi les modernes le Cavalier Marin * nous a donné les premiers

exemples dans son livre intitulé *la Sampogna*. Ce sont des descriptions de quelques aventures célèbres dans la Fable ancienne, qui s'appellent en grec *Idilios*, à ce que j'ai ouï dire : car, Dieu merci, ni mon grec ni mon latin ne me feront jamais passer pour pédant ; que si vous en voyez deux ou trois mots en quelques endroits de ce livre, je vous puis bien assurer que ce n'est pas de celui de l'Université. Mais une personne n'en est pas moins estimable pour cela et tous ceux qui sauront que Homère, sans entendre d'autre langue que celle que sa nourrice lui avait enseignée, n'a pas laissé d'emporter le prix sur tous les poètes qui sont venus après lui, ne jugeront pas qu'un bon esprit ne puisse rien faire d'admirable sans l'aide des langues étrangères. Il est vrai que la conversation familière des honnêtes gens, et la diversité des choses merveilleuses que j'ai vues dans mes voyages, tant en l'Europe qu'en l'Afrique et en l'Amérique, jointes à la puissante inclination que j'ai eue dès ma jeunesse à la poésie, m'ont bien valu une étude. Au reste, une langue n'est pas une science; les parties dont l'âme est composée se trouvent aussi bien aux Français qu'aux Romains. L'imagination, l'entendement et la mémoire n'ont point de nation affectée, et pourvu qu'on les veuille cultiver avec quelque soin, elles portent du fruit indifféremment en toutes sortes de climats. J'avoue qu'il faut qu'un avocat sache le latin pour alléguer les lois de

Justinien, qu'un grammairien soit consommé dans les langues pour enseigner l'étymologie des mots, et qu'un docteur de Sorbonne ait appris le grec et l'hébreu, pour puiser dans leur propre source les textes formels de l'Ecriture sainte. Mais pour ce qui est d'un poète, d'un philosophe moral ou d'un historien, je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire. Je dis ceci pour certaines gens à la vieille mode, qui, lorsque la vérité les contraint d'approuver ce que je fais, n'ont rien à dire sinon : C'est dommage qu'il n'ait point étudié! Je le dis encore pour ceux qui, au lieu d'essayer à faire quelque chose d'eux-mêmes, s'amusent non seulement à imiter, mais à prendre lâchement tout ce que l'on voit dans les autres auteurs. Encore leur pardonnerais-je en quelque façon, s'ils le faisaient avec dextérité; mais ils le font si grossièrement, et le savent si mal déguiser, que, comme l'on dit, on leur reconnaît aussitôt le manteau sur les épaules. Ces Messieurs-là eussent été bien souvent punis en la République de Lacédémone : car on les eût bien souvent pris sur le fait. Pour moi, si j'étais sujet à ce vice, je ne m'arrêterais point à dérober des pensées; je voudrais faire quelque bon larcin qui me pût enrichir pour toute ma vie : mais je l'abhorre tellement que, même si je lis parfois les œuvres d'un autre, ce n'est que pour m'empêcher de me rencontrer avec lui en ses conceptions, et y suis si religieux que, quand j'en

pourrais faire couler quelques-unes parmi les miennes, sans qu'on s'en pût apercevoir, il m'est avis que ma conscience, me le reprochant secrètement, me ferait rougir lorsque je viendrais à les réciter, ou que les louanges qu'on me donnerait me seraient autant d'accusations de mon crime. Outre tout cela, je ne sais quel honneur on espère recevoir de ces serviles imitations : car, comme entre les peintres le moindre original d'un Freminet * est beaucoup plus prisé que n'est la meilleure copie d'un Michel-Ange, tout de même entre les bons esprits l'invention, étant accompagnée de toutes les choses requises à la vraie poésie, est toujours préférée à toutes les autres parties d'un ouvrage. Il me semble déjà que je vous ouïs dire que je ne laisse pas pourtant d'imiter, et qu'Ovide a traité devant moi des fables que j'ai écrites après lui. Je le confesse ; mais je n'ai pris de lui que le sujet tout simple, lequel j'ai conduit et manié selon ma fantaisie ; que, s'il s'y rencontre en quelque endroit des choses qu'il ait dites, c'est que je les y ai trouvées si convenables et si nécessaires que la matière me les eût fournies d'elle-même, quand il ne m'en aurait pas ouvert le chemin, et que je ne les en pouvais ôter sans faire une faute...

---

## PRÉFACE

### DU PASSAGE DE GIBRALTAR (1)

Puisque, selon l'opinion du plus grand et du plus judicieux de tous les philosophes, le principal but de la poésie doit être de plaire, et que la joie est ce qui contribue le plus à l'entretien de la santé, laquelle est une chose si précieuse en cette vie qu'elle a été préférée par les plus sages à la sagesse même, je tiens pour maxime indubitable que les plus gaies productions de ce bel art, qui, laissant les épines aux sciences, ne se compose que de fleurs, doivent être les plus recherchées et les plus chéries de tout le monde. Ce n'est pas que je veuille mettre en ce rang les bouffonneries plates et ridicules qui ne sont assaisonnées d'aucune gentillesse ni d'aucune pointe d'esprit, et que je sois de l'avis de ceux qui croient, comme les Italiens ont fait autrefois à cause de leur Berni, dont ils adoraient les élégantes fadaises, que la simple naïveté soit le seul partage des pièces comiques. Je veux bien qu'elle y soit, mais il faut qu'elle soit entremêlée de quelque chose de vif, de noble et de fort qui la relève. Il faut savoir mettre le sel, le poivre et l'ail à propos en cette sauce ; autrement, au lieu de chatouiller le goût et

(1) 1640.

de faire épanouir la rate de bonne grâce aux honnêtes gens, on ne touchera ni on ne fera rire que les crocheteurs. Aussi les plus habiles de cette nation ont bien changé de sentiment depuis qu'ils ont vu *la Secchia rapita* du Tassoni où l'héroïque brille de telle sorte, et est si admirablement confondu avec le burlesque, qu'il y en a quelques-uns qui, par un excès de louange, osent bien la comparer à la divine *Jérusalem* du Tasse. Il est vrai que ce genre d'écrire, composé de deux génies si différents, fait un effet merveilleux ; mais il n'appartient pas à toutes sortes de plumes de s'en mêler, et, si l'on n'est pas maître absolu de la langue, si l'on n'en sait toutes les galanteries, toutes les propriétés, toutes les finesses, voire même jusqu'aux moindres vétilles, je ne conseillerai jamais à personne de l'entreprendre. Je m'y suis plu de tout temps, parce qu'aimant la liberté comme je fais je veux même avoir mes coudées franches dans le langage. Or, comme celui-là embrasse, sans contredit, beaucoup plus de termes, de façons de parler et de mots que l'héroïque tout seul, j'ai bien voulu en prendre la place le premier, afin que, si quelqu'un y réussit mieux après moi, j'aie à tout le moins la gloire d'avoir commencé. On peut dire qu'il est de ces pièces comme de ces ballets grotesques qui, étant dansés d'ordinaire par les plus excellents baladins sur les airs du mouvement le plus admirable, plaisent plus aux spectateurs, avec

leurs habits étranges, leurs masques bizarres et leurs postures merveilleuses, que ne font ces ballets sérieux, ces moralités muettes, dont les démarches sont trop ajustées, et où, le plus souvent, il ne se voit rien de beau que l'éclat et la magnificence...

—

## À MONSEIGNEUR

## LE COMTE D'ARPAJON ET DE RHODES

### MARQUIS DE SEVERAC

Conseiller du Roi en ses conseils, chevalier de ses ordres (1).

... Je n'avais que deux frères, que les armes des Mahométans m'ont ravis : le premier fut tué en un furieux combat qui se donna à l'embouchure de la mer Rouge, entre un vaisseau malabare qui revenait de la Mecque et un vaisseau français qui s'en allait aux Indes Orientales, sur lequel, tous deux poussés de la belle curiosité de voir le monde et de l'honorable ambition d'acquérir de la gloire, ils s'étaient embarqués ensemble au sortir des études. Le second, après avoir reçu cinq ou six plaies en ce

(1) En tête de la troisième partie des *Œuvres* (1649). La Suite de la première partie et la seconde partie ne sont précédées que de dédicaces sans intérêt littéraire.

combat, dans le navire ennemi qu'ils avaient abordé; après avoir fait tout ce qu'un généreux désespoir, ou, pour mieux dire,

Tout ce que la fureur, méprisant tout obstacle,
Inspire au sein d'un frère irrité du spectacle,

après avoir été renversé d'un coup de pique dans la mer : après s'être sauvé plus d'une lieue à la nage, tout blessé qu'il était ; après s'être vu en mille autres périls devant que de revenir d'un voyage si long, si hasardeux et si pénible; après avoir servi dans la cavalerie sous le renommé comte Mansfeld; après avoir eu l'honneur d'être cornette colonelle d'un régiment français sous cet admirable roi de Suède, en ses plus fameuses expéditions, et pour qui j'ai fait ces vers, tirez d'une pièce que j'ai perdue :

C'est cet astre du Nord, ce prince glorieux
Qui même dans la tombe entre en victorieux ;
C'est ce flambeau de Mars, dont l'ardeur consommée
Triomphe en s'éteignant, et laisse une fumée
Qui, ne valant pas moins que sa vive splendeur,
Embaume et remplit tout d'une éternelle odeur ;

enfin, dis-je, pour achever ma narration, ce brave et pauvre cadet, dont on me pardonnera bien en ce lieu ce petit mot pour lui servir d'histoire, d'éloge et d'épitaphe, après avoir commandé plusieurs campagnes navales un des vaisseaux de notre puissant monarque Louis le Juste, d'immortelle et précieuse

mémoire, sous la charge de cet invincible héros, monseigneur le comte de Harcourt, avec qui vous êtes lié d'une amitié si parfaite, finit glorieusement ses jours par les mains des Turcs en l'île de Candie, il y a deux ans, étant colonel d'un régiment d'infanterie française au service de la sérénissime république de Venise, qui l'a trouvé digne de ses regrets, et qui m'a fait l'honneur de m'en faire écrire avec des termes et des louanges capables de me consoler de sa mort ; et l'encre illustre qu'elle a daigné employer à cet effet paie avec une usure très avantageuse pour moi et très reconnaissante pour lui le sang qu'il a répandu pour elle. Mais, Monseigneur, la perte de mes deux frères n'est pas la seule cause qui m'oblige à vous faire cette digression, que la douleur et la nature ne rendent que trop excusable et trop légitime. J'ai encore d'autres raisons de ressentiment à joindre à celle-là. Feu mon père, qui commanda autrefois, par l'espace de vingt-deux années, une escadre des vaisseaux d'Elisabeth, reine d'Angleterre, en fut trois tout entières prisonnier dans la Tour-Noire, à Constantinople; et, comme s'il y avait quelque fatalité barbare secrètement affectée à la destruction de notre famille, peut-être parce qu'elle porte le nom de ce grand Gérard qui fut le célèbre instituteur de ce bel ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ordre si redoutable à ceux qui professent l'infidèle secte de Mahomet, un de

mes oncles gémit longtemps sous les cruelles chaînes des Turcs, et deux de mes cousins germains ont perdu la vie en combattant généreusement contre eux. Cela, Monseigneur, n'est-il pas assez remarquable et assez étrange pour être écrit en quelque lieu que ce soit, et surtout à vous, qui aimez les hautes aventures, et qui les iriez chercher par mer et par terre jusques au bout du monde ? Et n'ai-je pas sujet de dire encore une fois, en reprenant mon discours de votre voyage de Malte, combien je vous suis obligé plus que tous les autres d'avoir entrepris avec tant d'ardeur et tant de résolution la défense d'une place que menaçaient d'attaquer ceux qui ont persécuté ou fait périr la plupart de mes parents, et desquels il semble que, par un dessein officieux et par un châtiment anticipé sur le dernier outrage même, vous eussiez voulu prendre la vengeance pour moi ?...

—

## PRÉFACE (1)

Celle-ci, étant comme pour ma dernière main dans le coup de partie que je joue, où il y va de mon reste, devrait être une des plus entendues et des plus circonstanciées que j'aie encore faites. Mais la répu-

(1) Du *Dernier Recueil des Œuvres* (1658).

gnance que j'ai à écrire sur ces matières-là, jointe au peu de satisfaction que l'on en reçoit, les uns disant, si elles sont trop longues, que c'est un livre qui est tout préface, comme certain ballet de la vieille cour, où se représentaient les tout-pourpoints et les tout-haut-de-chausses ; les autres disant, si elles sont trop courtes, que cela ne valait pas la peine de mettre la main à la plume ; ces choses, dis-je, bien considérées, m'avaient presque fait résoudre à n'en point faire du tout. Néanmoins, l'obligation où je me vois de répondre aux demandes et à la curiosité de quelques-uns de mes amis, tant sur quelques pièces dont j'avais parlé dans mes autres volumes que pour éclairoir quelques endroits de celui-ci, m'ont porté à les satisfaire en quelque sorte.

Je dirai donc que le poème de Samson, lequel je m'étais avancé de promettre dans mes premières œuvres, et dont il y avait déjà environ quatre ou cinq cents vers de faits qui ont été perdus, ne se doit point attendre, et que le siècle présent non plus que la postérité n'en diront ni bien ni mal ; car le déplaisir que j'eus de cette perte m'en fit laisser l'entreprise, et je n'y ait point songé depuis, ne m'en ressouvenant pas même d'un seul mot. Peut-être a-ce été autant pour mon bonheur que pour mon désavantage; et peut s'en faut que je ne dise que je voudrais avoir aussi bien perdu toutes les autres pièces que j'ai faites ensuite, quand je viens à me représenter

la difficulté qu'il y a de plaire à tout le monde, et de quelle façon les plus grands et les plus beaux ouvrages sont traités aujourd'hui. Ce n'est pas que je ne sache que ceux qui exposent les leurs au public exposent leur réputation à l'aventure, et que la fortune se mêle de présider quelquefois avec autant d'empire sur ces choses-là comme sur toutes les autres. Ce n'est pas même que je n'avoue que chacun a droit de dire son avis de tout ce qu'il voit et d'en parler selon son goût ; mais, la plupart du temps, il est si étrange et si dépravé, et ses jugements sont si dépourvus de jugement qu'on a raison d'en appeler à un avenir où, à tout le moins, et comme il est croyable, la préoccupation aveugle et la jalousie personnelle ne régneront plus. Il est vrai que ce n'est pas une chose de si grande importance qu'il s'en faille désespérer, et que la gloire d'un honnête homme, laquelle consiste en des choses bien plus solides que celles-là, ne doit pas même s'en formaliser ni s'en plaindre. Aussi, laissant faire aux envieux et aux médisants tout ce qu'ils voudront, sans que j'en aie aucun ressentiment, pourvu que mon propre et véritable honneur n'y soit point intéressé, je poursuivrai à rendre compte de mon petit fait, et dirai en bon franc bourgmestre du pays des Idylles, comme m'a si galamment vespérisé, pour ne pas dire baptisé avec de l'encre, le très cher M. de Furetière, en son excellente *Nouvelle allégorique*, que

pour répondre à ceux qui me demandent ce qu'est devenu certain ouvrage de ma jeunesse, mêlé de prose et de vers en raillerie, et qui portait pour titre *le Roman des Fleurs* ou *la Fleur des Romans*, dans lequel, par une invention assez gentille et assez particulière, faisant trouver toutes les fleurs, toutes les plantes et tous les arbustes au mariage de Zéphire et de Flore, en l'une des Iles Fortunées, j'en disais l'histoire naturelle, les propriétés et les aventures, et dont, si je voulais m'étendre, je pourrais dire encore ici l'ordre et la disposition ; je répondrai, dis-je, qu'il est demeuré imparfait entre les mains d'une personne à qui je l'avais prêté, et qui l'est allé lire en l'autre monde sans en avoir laissé aucune copie. Cette digression est un peu longue et embarrassée; mais peut-être quelqu'un sera-t-il bien aise de la voir et de la démêler, pour se servir de ce même dessin quelque jour. Au reste, je me viens d'aviser que j'ai déjà fait une table à la fin de ce recueil, où l'on pourra trouver une partie de ce que je voulais dire en ce lieu touchant les pièces qui y sont contenues; c'est pourquoi j'y renvoie le lecteur, et l'avertirai seulement en gros que, cette impression ayant été faite à bâtons rompus, comme on le pourra voir par la signature et par le chiffre, les choses n'y sont pas mises en l'ordre qu'elles seraient si elle avait été faite tout de suite. Je le dis même en quelque part des avis que j'ai trouvé à propos d'y joindre pour

beaucoup de raisons. Et quant à ce qui est des épigrammes, je puis jurer en vérité qu'elles sont presque toutes âgées de plus de vingt ou vingt-cinq ans: car qui est-ce qui serait assez hardi pour se mêler d'en faire, après avoir lu celles du rare monsieur de Gombaud? Je n'ai pas laissé néanmoins de les donner à la presse, puisqu'on les a désirées, et qu'il y en a quelques-unes qui avaient déjà couru en manuscrit; et, si j'avais vu ce que mon très cher et très singulier ami monsieur Colletet, un des premiers de notre Parnasse, a fait voir depuis peu sur cette sorte de poème, où, sans doute, il n'aura rien oublié à dire, je ne dirais pas qu'on n'y doit figurer la plupart du temps deux personnes, et que les Equivoques et les Allusions n'y sont permises que dans quelques Impromptus. C'est ce que je crois y avoir observé...

—

## PRÉFACE (1)

Pour employer plus sérieusement que je n'ai fait autrefois le peu de talent que j'ai en la poésie, et pour faire quelque chose à la gloire de celui qui me l'a donné, il y a quelques années que j'entrepris cet ouvrage. J'y ai travaillé à diverses reprises, j'ai

(1) Du *Moïse sauvé* (1653).

été des sept ou huit ans, tout de suite, sans y faire un seul vers ; et enfin, quand je suis venu à le regarder de pied ferme pour y donner la dernière main, et que j'en ai bien considéré toutes les parties, j'ai fait celui qui, après de longs voyages, tels qu'ont été les miens, se retrouvant en sa propre maison champêtre, et venant à revoir son jardin, en change aussitôt toute la disposition. Il fait dresser des allées où il n'y en avait point ; il fait arracher un arbre d'un côté pour le transplanter de l'autre ; change la figure de son parterre; tâche à faire venir au milieu quelque fontaine qui l'embellisse ; l'orne de quelques statues ; raccommode les espaliers et les renouvelle ; si bien qu'encore que ce soit toujours le même fonds et le même enclos, à peine est-il reconnu de ceux qui l'avaient vu auparavant. On n'a pas toujours les mêmes goûts ; ce qui nous semblait excellent hier ne nous semble plus bon aujourd'hui, et tel a admiré une chose en sa jeunesse qui la trouve mauvaise quand l'âge vient mûrir son jugement. Cela se rencontre surtout aux productions de l'esprit : nous aimons nos enfants, quelque mal faits et quelque vicieux qu'ils soient. Mais quand, par le temps, nous venons insensiblement à perdre l'amour de la nouveauté, qui est presque naturel en tous les hommes, nous commençons à en reconnaître les défauts, et, faisant de notre aveugle tendresse une sévérité raisonnable, ne songeons plus qu'à les en corriger. Je

pourrais dire mille choses là-dessus, lesquelles ont été dites par d'autres avec plus d'éloquence que je ne saurais faire; c'est pourquoi je les omettrai pour passer à mon sujet.

Quelques-uns qui croyaient que je donnerais le titre de Poème héroïque à cet ouvrage s'étonneront peut-être d'abord que je ne lui donne que celui d'Idylle, lequel est à peine connu en notre langue, et qui n'est employé d'ordinaire qu'à de petites matières narratives et fabuleuses, comme on le peut voir dans les Grecs et dans les Italiens; mais quand ils auront vu de quelle nature est le dessin que je traite, et qu'ils sauront que j'en ai consulté notre illustre académie, j'espère qu'ils en seront satisfaits; j'ai trouvé plus à propos d'étendre l'un que de raccourcir l'autre. Je sais ce que demande l'épopée. Je n'ai ni principal héros agissant, ni grandes batailles, ni sièges de villes à produire; mon ouvrage n'est que d'un jour entier, au lieu qu'il faut que l'épique soit d'un an ou environ. Le luth y éclate plus que la trompette; le lyrique en fait la meilleure partie, et néanmoins, comme presque tous les personnages que j'y représente sont non seulement héroïques, mais saints et sacrés; comme, dis-je, tout incapable et tout indigne que je suis, j'ose y représenter Dieu même en sa gloire et en sa magnificence, autant qu'il est possible à la bassesse d'une plume comme la mienne, je crois que je lui aurais donné le titre

de divin, il y aurait eu plus de justice que de présomption à le faire.

J'y ai mêlé des épisodes pour remplir la scène, s'il faut ainsi dire ; et sans m'arrêter tout à fait aux règles des anciens, que je révère toutefois et que je n'ignore pas, m'en faisant de toutes nouvelles à moi-même, à cause de la nouveauté de l'invention, j'ai jugé que la seule raison me serait une autorité assez puissante pour les soutenir ; car, en effet, pourvu qu'une chose soit judicieuse, et qu'elle convienne aux personnes, aux lieux et aux temps, qu'importe qu'Aristote l'ait ou ne l'ait pas approuvée? Il s'est découvert des étoiles en ces derniers siècles qui lui auraient fait dire d'autres choses qu'il n'a dites, s'il les avait vues ; et la philosophie de nos modernes ne demeure pas toujours d'accord avec la sienne de tous ses principes et de toutes ses définitions...

Comme chaque science, chaque profession, et chaque art ont de certains mots affectés dont ils se servent particulièrement, de même la poésie a-t-elle les siens, dont elle se peut servir quand bon lui semble, sans qu'on l'en puisse reprendre avec justice. J'insérerai parmi ceux-là quelques mots ou nouveaux ou vieux, que le seul privilège héroïque a droit d'admettre et que je ne crois pas avoir mal employés en quelques rencontres, entre autres le mot maint, qui est très commode, étant tout ensemble

singulier et pluriel, et qui a été jugé dans l'académie même pour infiniment meilleur dans cette sorte d'ouvrages que celui de plusieurs ou de beaucoup, lequel sent bien plus la prose que les vers. Une grande et vénérable chaise à l'antique a quelquefois très bonne grâce, et tient fort bien son rang dans une chambre parée des meubles les plus à la mode et les plus superbes ; et mes rares et illustres amis qui ont travaillé ou qui travaillent à des poèmes de cette nature m'avoueront que, quand il y aurait mille fois plus de mots en notre langue qu'il y en a, encore trouveraient-ils qu'il n'y en aurait pas assez à leur gré pour diversifier la grandeur et la beauté de leurs expressions. Pour moi, quoi qu'on dise de la grecque et de la latine, quelque copieuses qu'elles soient et quelques avantages qu'elles aient dessus la nôtre, je ne crois pas que les Homères et les Virgiles ne les trouvassent pauvres et défectueuses, à comparaison de la richesse et de l'abondance de leurs pensées, et qu'il ne leur restât toujours dans l'esprit quelques images qui ne pouvaient passer jusqu'au bout de leur plume : c'est mon sentiment ; un autre dira le sien...

Je prévois encore que ceux qui n'aiment que les imitations des anciens, qui en font leurs idoles, et qui voudraient que l'on fût servilement attaché à ne rien dire que ce qu'ils ont dit, comme si l'esprit humain n'avait pas la liberté de produire rien de

nouveau, diront qu'ils estimeraient plus un larcin que j'aurais fait sur autrui que tout ce que je leur pourrais donner de mon propre bien ; et je serais de leur goût s'il en était comme d'un certain homme qui, traitant un jour quelques-uns de ses amis, et les pressant de boire d'un vin qui était assez médiocre, leur disait à chaque coup : Messieurs, il est petit, mais au moins il est de mon goût ! Quand un de la troupe, ne pouvant en avaler sans grimace, ne peut s'empêcher de lui dire brusquement, et presque en colère : Plût à Dieu qu'il fût de celui d'un autre, et qu'il fût meilleur !

Il est vrai que je ne me plais beaucoup à me parer des plumes d'autrui, comme la corneille d'Horace, et que la plupart du temps je ne m'amuse à faire que des bouquets de simples fleurs tirées de mon propre parterre ; la description des moindres choses est de mon apanage particulier ; c'est où j'emploie le plus souvent toute ma petite industrie ; mais peut-être quelqu'un en jugera-t-il comme fit autrefois celui qui dit qu'il trouvait que la nature avait acquis plus de gloire et s'était montrée plus ingénieuse et plus admirable en la construction d'une mouche qu'en celle d'un éléphant. Ce n'est pas que j'embrasse avec plaisir et avec ardeur les matières les plus difficiles et les plus relevées, et que, quelques leçons de tempérance et d'humilité que je fasse à mon génie, il ne présume en soi-même que, si je lui eusse

donné un champ où, selon toute l'étendue de l'héroïque, il eût eu lieu de montrer tout son courage et toutes ses forces, il se fût, possible, acquitté avec autant d'honneur des plus grandes choses que des plus petites. Ce n'est pas, dis-je, que, dans une certaine vanité secrète dont la Muse a bien de la peine à se défendre, il ne croit avoir produit quelques échantillons qui peuvent légitimer en quelque sorte la bonne opinion qu'il a de lui, et faire voir qu'il n'est jamais mieux dans son élément que lorsqu'il s'enfonce dans les sujets les plus graves et les plus sublimes; mais c'est une flatterie de l'amour-propre que je désavoue tout à fait, et que je ne veux écouter en aucune des façons du monde.

Enfin, pour achever de justifier quelques points de mon ouvrage, et particulièrement sur ce que je rends des personnes habiles à la peinture et à la tapisserie en un temps où il semble que les arts n'étaient pas encore inventés, il suffira que je dise que cela n'était pas une merveille entre les Egyptiens, puisque, leurs lettres hiéroglyphiques étant presques toutes autant de figures et de représentations d'animaux et d'autres choses, il fallait de nécessité absolue que tous ceux qui savaient écrire sussent portraire; outre qu'ils se vantent dans Polydore Virgile d'avoir eu la peinture beaucoup de siècles avant les Grecs. Et quant à ce qui est de ce que je fais nager des femmes, c'est une chose toute commune non

seulement à toutes celles des pays orientaux, mais à toutes celles de l'Occident et du Midi...

Dans un combat d'Elisaph et de Mérary contre un crocodile, je les fais accompagner de deux ichneumons privés; et parce qu'il y en a beaucoup qui s'imaginent, à cause qu'on les appelle ordinairement rats de Pharaon, que ce ne sont que de méchants petits animaux que la seule antipathie fait comploter avec le roitelet à la ruine de ce monstre, le plus dangereux, le plus grand et le plus horrible de tous les serpents, comme tous les naturalistes l'affirment, je dirai ce que j'ai vu d'un ichneumon à Paris, et que quantité d'autres personnes ont pu voir comme moi. Il est presque de la forme d'un blaireau, mais bien plus haut de jambes et d'un corsage bien plus menu, et bien plus allègre. Il a la tête approchant à celle du furet, les yeux vifs, le poil long et hérissé, comme les dards du porc-épic, et entremêlé tout de même de gris et de noir, et celui-là que j'allègue était si hardi, si fier et si courageux, que je le vis non seulement se défendre contre deux ou trois lévriers à loup, mais se jeter sur eux tout le premier avec tant d'impétuosité et tant de vigueur qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

Pour le crocodile, bien qu'il soit assez connu partout par ceux que l'on voit pendus dans les cabinets des curieux, chacun ne sait pas qu'il y en a

de vingt-cinq, voire de trente pieds de long, et que c'est un animal qui croît tant qu'il vit; et partant, ce n'est pas peu de chose que deux hommes ayant pu en venir à bout.

A la fin de ma pièce, je fais une description d'une nuit dans laquelle je m'arrête à parler, entre autres choses, de certains vers luisants qui volent comme les mouches, et dont toute l'Italie, et tous les autres pays du Levant sont remplis. Il n'y a rien de si agréable au monde que de les voir, car ils jettent de dessous les ailes, à chaque mouvement, deux brandons de feu gros comme le pouce, et j'en ai vu quelquefois tous les crins de nos chevaux tout couverts, et tous nos propres cheveux mêmes. Ils volent en troupe comme des essaims d'abeilles, et l'air en est si plein et rendu si éclatant qu'on verrait à se conduire aisément sans autre lumière, n'était qu'on est ébloui de leur nombre et de leur agitation.

Mais je ne m'aperçois pas que je fais insensiblement un commentaire au lieu d'une préface; toutefois, puisque cela sert à l'intelligence de mon sujet, il ne se faut point mettre en peine de ce que l'on en dira ou non. Et je m'assure que ceux qui n'ont pas tant voyagé que moi, et qui ne savent pas toutes les raretés de la nature pour les avoir presque toutes vues comme j'ai fait, ne seront point marris que je leur en apprenne quelque particularité...

Je voudrais bien, pour conclusion, dire quelque

petit mot en passant de mon style, et de la manière que j'ai observée à faire mes vers. Si j'en avais le loisir, je dirais que je ne suis pas de l'avis de ceux qui veulent qu'il y ait toujours un sens absolument achevé au deuxième ou au quatrième. Il faut quelquefois rompre la mesure afin de la diversifier; autrement cela cause un certain ennui à l'oreille, qui ne peut provenir que de la continuelle uniformité; je dirais qu'en user de la sorte c'est ce qu'en termes de musique on appelle rompre la cadence, ou sortir du mode pour y rentrer plus agréablement; je dirais la différence qu'il y doit avoir du style qui narre au style qui décrit. Je dirais que le premier doit être quelquefois simple et quelquefois figuré, selon la qualité des matières que l'on traite; que le dernier doit être toujours soutenu de mots propres, justes et significatifs; et qu'enfin toutes sortes de styles, excepté le bas, peuvent trouver leur place légitime dans un grand poème. Je dirais encore qu'il est presque impossible de faire d'excellents vers, à cause de l'harmonie et de la représentation, sans avoir quelque particulière connaissance de la musique et de la peinture, tant il y a de rapport entre la poésie et ces deux autres sciences, qui sont comme ses cousines germaines; et quand j'aurais dit tout cela bien au long, et avec toutes les circonstances requises, je n'aurais pas dit la centième partie de ce qui peut s'en dire.

Au reste, comme je suis tombé malade d'une maladie très périlleuse pendant l'impression de ce livre, et que je n'en suis pas encore trop bien remis en faisant cette préface, que j'ai brochée à la hâte et qui en portera peut-être les marques, je n'ai pas eu le moyen d'en revoir exactement toutes les épreuves, et par ainsi, il s'y est glissé quantité de fautes, tant en la ponctuation qu'en l'omission ou au changement de quelques lettres; et plus que tout, en mettant de grandes lettres au lieu de petites, et de petites au lieu de grandes ; ce que j'ai remarqué lorsqu'il ne s'y pouvait plus donner ordre. Cela se corrigera en une seconde édition, si l'ouvrage mérite d'être réimprimé. Cependant, je prierai le lecteur d'être indulgent à mes fautes propres, et d'épargner une plume qui n'a jamais passé sous la férule.

J'oubliais à dire que j'ai divisé cette pièce en douze parties; et qu'encore qu'elles soient tellement liées les unes aux autres qu'on les puisse lire tout d'une teneur, ou s'arrêter où l'on voudra, j'ai cru que les pauses n'en seraient point trouvées mauvaises à l'endroit où elles sont.

—

## A SAMUEL BOCHART (1)

A la Verrerie, à Rouen, ce 5 mars 1654.

Auparavant que de vous rendre très humblement grâces, comme je fais avec toute la reconnaissance possible, de la chère et obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire touchant le Moïse que je vous ai envoyé, j'ai songé à vos judicieuses remarques, et j'ai voulu voir s'il n'y aurait point moyen d'y répondre. Mais comme je ne suis pas trop chargé de livres, et que ma paresse ne se peut donner la peine d'en aller chercher ailleurs, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ce que ma mémoire présente, mon petit jugement et quelques auteurs me peuvent fournir à cet effet. Je vous dirai donc, Monsieur, avec toute la déférence et tout le respect qui vous sont dus, qu'encore que j'aie lu autrefois la plupart des auteurs que vous m'alléguez et qu'il me ressouvienne fort bien qu'il y en ait quelques-uns qui, selon votre présente remarque, mettent la cour d'Egypte à Soan, autrement Tanis, j'ai cru que je me devais arrêter à l'opinion la plus commune et la plus célèbre, qui l'a fait à Memphis, et qu'il peut y avoir aussi bien des roseaux en ce

(1) Cette lettre répond à une critique de Bochart, qui n'a pas été retrouvée.

lieu-là qu'en un autre, puisqu'il s'en trouve presque dans toutes les rivières. Le bon du Bartas, qui n'était pas un ignorant, dit en parlant de la nuit qui dure trois jours :

La palpable noirceur des ombres memphitiques.

Il dit encore en un autre endroit, parlant de Moïse adopté par la fille de Pharaon :

Et celui-là, qui doit d'un bras haut élevé
Foudroyer sur Bubaste, et de honte éternelle
Flétrir la cour de Memphe, est agrandi par elle.

Donc il croyait que la cour de Pharaon fût à Memphis, et, si je l'ai cru comme lui, Joseph, Philon Juif, et plusieurs autres, ne font voir rien de contraire. Si je ne suis pas le seul qui fasse naître Moïse plus de 300 ans après l'entrée des Israélites en Egypte, cela m'est excusable, et je l'ai tiré de ce que dit Joseph, ch. 5, liv. 2, p. 56, où il met en tête les afflictions des Hébreux en Egypte par l'espace de 400 ans. Mais je ne trouve pas, sauf votre meilleur avis, que mon Mérary m'oblige à me rendre à ce que vous dites : car outre qu'il y peut avoir plusieurs hommes de même nom, celui-là n'est qu'un personnage supposé, non plus que mon Elisaph, et je n'ai pas prétendu le donner comme un des trois enfants de Levi. En tout cas, le fameux anachronisme de Virgile touchant Didon m'autorise et me garantit, et montre assez authentiquement qu'il est permis d'en faire dans les poèmes

héroïques. Vous me direz peut-être, Monsieur, que mon ouvrage n'en porte pas tout à fait le titre; mais, étant à peu près de même nature, je le lui aurais pu faire porter si j'en eusse voulu croire quelques-uns des plus capables. Pour le vœu que je fais faire à Jacob de bâtir un temple, il est très vrai que je n'entends qu'un autel particulier, encore que Diodate (*Genèse*, 28, 22) le tourne *Casa di Dio*, et je n'ignore pas que ce fut Salomon qui, sur le dessin de David, fit bâtir celui que l'on pouvait nommer à bon droit la merveille du monde.

Quant à l'hyperbole *par l'endroit le plus dur*, que direz-vous lorsque vous repenserez à tous ceux des grands poètes? et qu'est-ce au prix de celui de l'Arioste, qui fait voler des éclats de lance si haut qu'ils montent jusqu'à la sphère du feu d'où ils redescendent en terre tout allumés? Qu'est-ce en comparaison des efforts que le Stace fait faire à Capanée sur les murailles de Thèbes? Aussi, Monsieur, dites-vous très pertinemment que cela est permis au métier; mais je crois que c'est plutôt par un endroit légitime que par une excuse licencieuse; autrement, il n'y aurait rien qui excitât l'admiration, et c'est une des choses les plus propres et les plus particulières qui soient en ce genre d'écrire. Oserai-je dire à une personne qui le sait incomparablement mieux que moi qu'il y a des façons de parler dans la sainte Ecriture même où il ne faut pas y prendre tout au

pied de la lettre : qu'elle use de figures quelquefois, et que quand Samson défait et tue mille hommes, lui tout seul, d'une mâchoire (ce que je tiens indubitable pourtant), il y paraît quelque chose qui passe l'hyperbole et le merveilleux. Il est vrai que Dieu l'assistait spécialement, et que, l'assistant, rien ne lui était impossible; mais, en vérité, ne pouvait-il pas assister aussi bien celui que je fais combattre pour la défense de son grand et fidèle serviteur Moïse ? Ne pouvait-il pas donner des forces extraordinaires aussi bien à l'un qu'à l'autre?

Je veux que tant de naturalistes que vous m'alléguez tiennent que les écailles du crocodile sont impénétrables à toutes sortes d'atteintes. Ils n'en étaient peut-être pas mieux informés que nous, et, quand cela serait, c'est d'où je tire la grandeur de mon action. Par le palmier, j'entends celui qui porte les dattes, et non les cocos. Il ne laisse pas d'être bien plus haut que ne l'ont écrit les anciens. Il s'en trouve en l'Egypte, et pas l'autre arbre qui produit la liqueur qu'on appelle vin de palme, et qui ne porte point de fruit : j'entends le palmiste qui est de la hauteur que vous dites ou environ. J'en parle non sur le rapport d'autrui, mais pour en avoir vu en divers lieux, et il n'est pas incroyable qu'il ne s'en trouvât, dès lors, sur le bord du Nil, outre que de pareilles suppositions doivent bien être souffertes à ceux qui ont droit de tout feindre, ou, pour mieux

dire, de mentir impunément. Pour ce qui est de Saba et de ce que je dis de Moïse, en partant de à: *Il revient voir le Nil*, je savais bien qu'il n'avait que faire d'en partir pour le voir, et ç'aurait été une erreur bien grossière à qui sait tant soit peu de géographie de n'avoir pas remarqué que cette Saba, que Cambyse nomma depuis Meroé, du nom de sa sœur, est dans une île toute environnée de ce fleuve et de ceux d'Astap et d'Astobar, selon Josèphe. Mais la faute vient de ce qu'ayant retranché, pour certaines considérations, quantité de vers entre deux en cet endroit, et entre autres ceux-ci, qui ne sont peut-être pas à mépriser :

Cette grande Saba dont les tours fastueuses
S'élèvent fièrement sur ses eaux tortueuses
De trois fleuves profonds, qui, fermant son fossé,
Font voir dans leur cristal son orgueil renversé;

la faute, dis-je, vient de ce qu'étant tombé malade pendant l'impression de mon livre, le correcteur n'a pas pris garde à un mot raturé dans la copie de ce retranchement, et je ne m'en suis non plus aperçu depuis ; autrement je l'aurais mis en l'errata.

Il faut donc lire: *Il revint à Memphis*. L'hyperbole de Pharaon en ces mots : *Quoi donc que l'univers*, etc., est un excès artificieux, et je l'ai fait parler ainsi à dessein, comme un fou et un arrogant qu'il était. Vous voyez de même de quelles figures son discours est composé, combien les mouvements

en sont rompus, et combien toutes les marques de son orgueil, de sa colère et de son extravagance y paraissent. De ce qu'il appelle les Hébreux *infâmes circoncis*, je présuppose qu'il ne l'était point, et, puisque vous-même êtes incertain qu'il le fût, quoi que rapportent Hérodote et Diodore des Colches et des Egyptiens, je crois n'avoir point erré, les Hébreux se pouvant appeler circoncis, s'il faut ainsi dire, par éminence sur tous les autres peuples qui l'étaient. Cette réponse sert à ce qui est dit de la circoncision dans ma préface.

J'ai peint la mer Erythrée de couleur rouge, selon la créance vulgaire, et à cause des sablons que l'on tient lui donner cette couleur lorsqu'elle est émue, parce que la chose est plus rare, et que cela me fournirait une plus belle manière d'écrire; non que j'aie ignoré tout ce que vous dites d'Edom, de qui j'étais bien informé que le nom lui en venait véritablement...

Au reste, Monsieur, si j'avais eu l'honneur de vous consulter avant l'impression de mon ouvrage, il serait exempt des fautes que vous y remarquez, et de bien d'autres encore qui s'y trouveront sans doute. Mais je m'assure que, toutefois et quantes que, par un excès de générosité charitable, vous entreprendrez de me défendre contre vous-même, vous me ferez triompher d'un des plus grands hommes du siècle. Tous les yeux ne sont pas si

clairvoyants que les vôtres; tout le monde ne va pas puiser dans la vraie et profonde source des choses, comme vous faites. Nous nous contentons de boire dans les ruisseaux les plus petits et les plus éloignés qui en partent. Excusez-moi donc, s'il vous plaît, Monsieur; soyez mon protecteur plutôt que mon juge, et faites-moi la grâce de croire que je suis autant que votre mérite, votre vertu, votre savoir, votre ancienne réputation et notre ancienne amitié le demandent,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

SAINT-AMANT.





# APPENDICE

## I

## BIOGRAPHIE

Antoine Girard (1), sieur de Saint-Amant, né en 1594, baptisé à Quévilly, près Rouen, le 30 septembre, mort à Paris, probablement le 29 décembre 1661 (2).

(1) La forme Gérard paraît préférable. C'est ainsi que Saint-Amant est appelé dans toutes ses œuvres publiées de son vivant. Tous les privilèges sont au nom de *Marc-Antoine de Gérard, escuyer, sieur de Saint-Amant.*

(2) Cette date est certaine pour l'année et pour le mois. Loret annonce la mort de Saint-Amant dans sa gazette du 30 décembre et dit : « L'autre jour... » Colletet dit positivement : « Le jeudi 29 décembre... » Voyez le § suivant.

Son père, mort en 1624, à soixante-treize ans, était marchand, peut-être armateur et corsaire ; s'il faut en croire Saint-Amant, ce marchand de Rouen aurait commandé pendant vingt-deux ans une escadre anglaise sous Elisabeth (1). Les Girard étaient protestants : c'est au temple calviniste que le jeune Antoine fut baptisé. Elevé au collège de La Marche, il ne sut jamais beaucoup de grec ni de latin ; mais il apprit plus tard. Il étudia la musique et jouait du luth. Il s'entendait aussi à la peinture. De bonne heure insinué dans la familiarité des grands seigneurs, qui goûtent sa gaieté libertine, il suit, en 1617, le duc de Retz à Belle-Isle-en-Mer (2) ; c'est là qu'il composa sa fameuse ode à la *Solitude*. Pendant plusieurs années, il vit tantôt en Bretagne et tantôt à Paris dans la maison du duc dont la protection le fait, en 1619, commissaire de l'artillerie (3). Il s'est lié à Paris avec Faret, « chère rime à cabaret », Michel de Marolles,

(1) Saint-Amant est catégorique : « Feu mon père, qui commanda autrefois une escadre des vaisseaux d'Elisabeth, etc. » Voyez plus haut, page 236.

(2) Avant cela, Saint-Amant était allé en Afrique, en Amérique, comme il le dit lui-même dans l'Avertissement aux *Œuvres* de 1629. Je ne crois pas que personne ait jamais été en état de donner le moindre détail sur ces voyages. N'y fait-il pas allusion encore à la fin de l'Epître au duc de Retz (1629) et au début de la Préface du *Moïse ?* Il est probable que Saint-Amant montait un des vaisseaux de son père, ou commandés par son père. Il distingue fort nettement le palmier qui porte des cocos, et qu'il a vu aux Antilles, du palmier qui porte des dattes, et qu'il a vu en Egypte ou en Barbarie. Voyez l'épître au duc de Retz, p. 225, et la lettre à Samuel Bochart, p. 252.

(3) Maître Adam, le menuisier de Nevers, a dédié une épître à M. de Gérard, capitaine d'un vaisseau du Roy, dans l'armée navale, à Toulon.

Malleville, Boisrobert, Molière d'Essartines, et avec le gros comte d'Harcourt, dont il partage les joyeuses orgies. C'est alors qu'il écrivit ses *Visions*, *la Gazette du Pont-Neuf*, *la Pluie*, *la Vigne*. A la mort de son père, il se fit concéder le brevet d'une verrerie que celui-ci avait relevée avec son gendre d'Azémar : d'où procès avec le beau-frère, qui ne se termina qu'en 1638. Notre poète resta en possession de la verrerie. Par une transformation dont il y eut plus d'un exemple, Antoine Girard, fils d'un marchand, était devenu Marc-Antoine de Girard, sieur de Saint-Amant, écuyer, bon gentilhomme (1). Ajoutons que le huguenot s'était fait catholique, grâce à Cospéan, avant 1627. (Cf. *le Contemplateur*.) On le voit à l'hôtel de Rambouillet et à l'hôtel de Liancourt, et dans les cabarets, tour à tour précieux et débauché. De cette époque sont le fameux sonnet des *Goinfres* et l'étonnante pièce du *Melon*. Puis il court le monde : on a peine à le suivre au siège de La Rochelle, en Espagne, en Dauphiné, en Angleterre. Il accompagne à Rome, en 1633, le maréchal de Créqui, chargé de demander au pape l'annulation du mariage de la princesse de Lorraine avec Gaston d'Orléans. Il y écrit sa *Rome ridicule*. De retour à Paris, il est un des premiers membres de l'Académie française. En 1636-37, il suit le comte d'Harcourt dans son heureuse expédition maritime, qui se termine par la prise des îles de Lérins : de là date le

(1) Le frère cadet de Saint-Amant semble pouvoir être identifié avec le sieur de Montigny, commandant *la Licorne* dans l'escadre du comte d'Harcourt. Voyez plus haut, page 234, l'histoire de ce cadet et, sur *la Licorne*, une strophe du *Passage de Gibraltar*, page 149.

caprice héroï-comique du *Passage de Gibraltar*. Après quelque séjour à Rouen et à Paris, il retourne en Italie avec le comte d'Harcourt qui va secourir Casal (1639), il va avec lui à Rome (1643) et l'accompagne encore dans son ambassade en Angleterre (1643-1644) : il écrit contre les Anglais un caprice héroï-comique, *l'Albion*. Lorsque Marie de Gonzague épouse le roi de Pologne, Ladislas VII, elle nomme Saint-Amant gentilhomme de sa chambre, avec trois mille livres (1) de pension (1645). Nous le trouvons, en 1647, à Collioure en Roussillon : il a suivi le comte d'Harcourt dans son expédition de Catalogne. Il va ensuite en Bretagne, à Prinçay, chez le duc de Retz ; à l'armée de Flandre, en 1649, à la suite des Espagnols. Prisonnier un moment des Espagnols à Saint-Omer, il est relâché et se décide à porter son *Moïse sauvé* à la reine de Pologne. Il part d'Amsterdam le 1er février 1650 et arrive à Varsovie en mars. Il revient par Stockholm, passe l'hiver à la cour de la reine Christine et rentre en France au printemps de 1651. Il passa ses dix dernières années paisiblement à Rouen et à Paris, faisant des vers, parfois des vers pieux ; et il mourut déjà à demi oublié.

(G. Lanson, *la Grande Encyclopédie*.)

## II

## LA LUNE PARLANTE

Saint-Amant, qui s'est peint si gaiement dans les vers suivants :

(1) A ce moment, la livre vaut environ trois francs de notre monnaie.

Il est vrai, je l'avoue ici,
Saint-Amant n'est point diaphane.
Il est gros et gras, Dieu merci,
Et tord la croupe en cul de cane,

a joui d'une très grande réputation de son vivant, ses poésies ont obtenu de nombreuses éditions pendant le XVIIe siècle, particulièrement de 1629 à 1670. Protégé du duc de Montmorency, puis du duc de Retz, ami et compagnon d'armes du comte d'Harcourt, gentilhomme ordinaire de la Reine de Pologne, membre de l'Académie française, le « Bon gros » n'a aucun point de ressemblance avec le « famélique » que nous a représenté Boileau. Si, après une vie aventureuse, il s'est éteint le 29 décembre 1661, complètement oublié et dans une situation précaire, la cause en est due tout simplement à son âge avancé qui avait fait le vide autour de lui et à son peu de souci du lendemain dans les années de prospérité. Sa mort n'est, en effet, mentionnée que par la Gazette de Loret et un journal manuscrit de Fr. Colletet (1).

Malgré ces deux documents d'un caractère d'authenticité indiscutable, le 29 décembre 1661 n'a pas été accepté par tous les biographes de Saint-Amant. Le dernier, M. Durand-Lapie (2), inclinerait pour 1660, en invoquant

(1) « Le jeudi 29e décembre 1661, jour de saint Thomas de Cantorbery, mourut chez monsieur Monglas, son ancien hôte, qui était décédé huit jours avant, le sieur Saint-Amant, âgé de soixante-quatorze ou soixante-quinze ans, après une maladie de deux jours. Il reçut les sacrements et mourut un peu devant midi. Monsieur l'abbé de Villeloin l'assista en ce dernier moment et lui rendit ce dernier devoir. Il est inhumé à... » (Incomplet.)

En réalité, Saint-Amant, né en septembre 1594, avait 67 ans.

(2) *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies*. Paris, Delagrave, 1898.

les dictionnaires de Moréri et de Bayle, *l'Histoire de l'Académie française* de Pelisson, continuée par l'abbé d'Olivet, etc. A ses yeux, l'élection de Cassagne, qui a succédé en 1661 au poète dans son fauteuil d'académicien, fournit un argument à l'appui de la date de 1660 : « Il est « matériellement impossible, si Saint-Amant n'était mort « que le 29 décembre 1661, que son successeur ait pu « être élu avant 1662 » ; et M. Durand-Lapie ajoute : « Les registres de l'Académie et les procès-verbaux abré-« gés de ses séances pourraient seuls trancher la question ; « malheureusement, d'après les renseignements qu'a bien « voulu donner M. Pingard, secrétaire de l'Institut, il « n'existe plus de documents antérieurs à 1672. »

Ce petit problème historique resterait posé si on s'en tenait aux diverses opinions que nous venons de relever. Heureusement le texte de Loret, corroboré par le journal de Colletet, renferme des éléments qui vont nous guider vers une solution définitive.

Loret, dans le numéro de sa Gazette du 30 décembre 1661, fait part de la mort du « Bon Gros »...

Cet Esprit qui de bonne grâce
Courtisait les Sœurs du Parnasse,
Cet illustre et fameux Normand,
Ce bon Monsieur de Saint-Amant,
Dont la Muse gaillarde et belle
A rendu sa gloire immortelle,
Passa, l'autre jour, par les mains
De Clothon, l'horreur des humains :
Sa Muse était d'un noble étage,
Ayant fait pour dernier ouvrage,
Sur la naissance du Dauphin,
Un poème excellent et fin,
Et de construction charmante,

Intitulé *Lune parlante*,
Que l'on vend (je crois) chez Sercy
Du quel ouvrage, jusqu'ici,
On m'a dit que la Renommée,
N'est pas encor beaucoup semée,
Mais qui doit bien plaire au lecteur,
Puisqu'il vient de ce rare auteur.
C'est, donc, une place vacante,
Parmi cette troupe savante,
Dont le jugement, aujourd'huy,
Décide des œuvres d'autrui,
Et travaille avec courage
A corriger notre langage.
Après son lugubre trépas,
On ne désigne encore pas
A quel homme de grand mérite
On garde la place susdite :
Mais je jurerais bien, ma foi,
Que ce ne sera pas pour moi.

Ainsi Loret,en annonçant le décès du poète, mentionne son dernier ouvrage, dont il donne le titre : « la Lune parlante », et l'objet : la naissance du Dauphin.

Mais l'existence de cet ouvrage a été, comme l'année de la mort de Saint-Amant, tant soit peu discutée !

Urbain Chevreau en a dit un mot (1) : « M. de Saint-Amant avait fait un petit poème, dont le titre « était la Lune parlante », qui, à la Cour et partout ailleurs, ne trouva personne qui l'approuvât. »

Brossette, dans ses notes sur les satires de Boileau (Genève, 1717, 2 vol. in-4), nous donne plus de détails : « Il avait fait, entre autres, un Poème *de la Lune*, dans « lequel il louait le Roi, surtout de savoir bien nager; « car le Roi, dans sa jeunesse, étant à Saint-Germain,

(1) Chevreana, édition de 1700, t. I, page 34.

« s'exerçait quelquefois à nager dans la Seine. Le Roi « ne put souffrir la lecture du poème de Saint-Amant : « et l'auteur ne survécut pas longtemps à cet affront. »

Chevreau et le commentateur de Boileau, très précis sur le sujet du poème, sont moins explicites sur sa publication.

Est-ce le caractère un peu vague de ces allusions à la Lune parlante qui a fait naître un doute dans l'esprit de M. Ch. Livet, l'éditeur des Œuvres complètes de Saint-Amant (Bibl. Elzévirienne, 1855, 2 vol. in-12), doute qui s'est transformé en certitude le jour où M. Paulin Paris lui a écrit : « Loret, seul des contemporains, en a parlé, « encore ne dit-il pas absolument que la pièce soit im- « primée, le « je crois » témoigne qu'il n'en était pas « sûr. »

L'opinion d'une personnalité aussi autorisée était de nature à enlever toute hésitation à M. Livet : « On pré- « tend que l'accueil fait par le Roi à *la Lune parlante* « abrégea les jours de Saint-Amant. Nous ne croyons « pas plus à ce conte qu'à la mort de Racine, avancée « par un coup d'œil de Louis XIV. »

A son tour, M. Durand-Lapie a considéré *la Lune parlante* comme un « racontar qu'absolument rien ne « vient corroborer et dont il a été fait justice ».

Doit-on accuser Loret, Chevreau et Brossette de légèreté et tenir pour décisif le jugement de nos contemporains, alors que les affirmations des premiers ont un caractère de précision, tandis que les négations des seconds sont plutôt tendancieuses? Bien qu'aucun catalogue ne cite *la Lune parlante*, qu'aucune bibliothèque publique ne la renferme, il serait téméraire d'en conclure que ce

poème n'a jamais vu le jour; une pareille déduction, toute logique qu'elle puisse être, irait à l'encontre de la réalité, car *la Lune parlante* existe et nous allons la présenter au lecteur.



Le Saint-Amant de 1661 n'était plus le joyeux compagnon de jadis. Est-ce l'âge, est-ce la religion qui avait transformé ses mœurs? Nous ne sommes pas fixés à cet égard, mais il est certain que la pauvreté, sinon la misère, s'était installée chez le poète. Sa muse endormie ne se réveillait que pour louer quelque puissance du jour dont le nom se trouvait mêlé à un événement important. En 1658, son idylle héroïque « la Généreuse » est dédiée à la Princesse Palatine, sœur de la reine Marie-Louise de Pologne, dont il chante la bravoure au combat de Varsovie. En 1660, la « Suspension d'Armes » n'est qu'un prétexte pour faire l'éloge de Hugues de Lyonne, commandeur des Ordres et secrétaire d'Etat, l'utile auxiliaire de Mazarin dans les négociations de la paix de 1659 entre la France et l'Espagne. Une occasion, plus tentante encore, paraissait s'offrir en 1661. La jeune reine Marie-Thérèse allait donner un héritier à la couronne de France, le moment n'était-il pas tout indiqué pour célébrer par avance l'heureux père? Ce fut l'avis de Saint-Amant, qui s'empressa de composer une pièce de circonstance sous le titre suivant :

La Lune Parlante || poème nocturne || de || Saint-Amant || au Roy || à Paris || Chez Charles de Sercy

au Palais, dans la || salle Dauphine, à la bonne Foy Couronnée || M. DC. LXI. || Avec privilège du Roi. In-4 de 12 ff., y compris le titre.

L'épître dédicatoire trahit bien nettement le désir du poète de forcer l'attention de Louis XIV : « Enfin, Sire, j'offre une Lune à un Soleil. Je ne doute point que le moindre de ses regards n'en offusque toute la lumière; mais je ne doute pas aussi que, comme ce Flambeau de la Nuit tire toute la sienne de ce Flambeau du Jour, la moindre étincelle d'un des rayons favorables de Votre Majesté ne lui donne un éclat qui la fera briller éternellement. Elle parle peut-être un peu trop : Mais, Sire, votre bonté le pardonnera, s'il lui plaît, au sexe; et si d'abord elle paraît un peu en colère, ce n'est que contre ceux qui ne servent pas Votre Majesté comme ils doivent, dans les secours que la Raison morale et politique, et le Droit légitime et souverain veulent qu'Elle tire nécessairement de ses Peuples. » — Cette épître se termine par une allusion au futur Dauphin, le « Grand et Noble Fruit espéré ».

Voici maintenant quelques extraits de ce petit poème : Saint-Amant commence par l'éloge du Roy et sollicite son attention :

Permets que d'une bouche, en respect sans pareille,
A ton grave loisir je demande l'oreille,
Qu'une heure j'en dérobe avec facilité,
Et je m'en punirai si je l'ai mérité.
Je t'offre dans ces vers, s'il faut que je le die,
Tout ce qu'on peut tirer d'une veine hardie;
Elle blâme, elle loue, enfin, ô mon grand Roi,
Si le chant en est rare, il n'est fait que pour toi.

Abordant son sujet, il décrit la nuit et raconte que la Lune s'est adressée à lui « en langage de Planette » :

Quoi? le noble pouvoir de l'immense Nature,
Qui sous le Créateur régit la Créature,
Aura donc travaillé des dix siècles entiers
Avecque plus de soin qu'aux plus âpres métiers,
A former un métal au centre de la terre,
A le produire en paix, à le produire en guerre,
Pour le voir envahir par tant de viles mains,
A l'aspect du flambeau qui le donne aux humains?

La Lune continue en déplorant que l'insolente Maltôte « aux ongles de Harpie » ait ravi tout l'or de la Terre...

Elle espère que Louis mettra fin à ces abus. Ici nouvel éloge du roi qu'elle a regardé chasser, et « se promener en pompe ainsi qu'un demi-dieu », se baigner la nuit :

Tantôt, quand pour jouir de la fraîcheur liquide,
Vers son ample canal sa volonté le guide,
Et qu'étalant à nu les charmes de son corps,
Il fait voir à mon œil tant de mâles trésors;
Je m'ouvre tout entière à l'amour du spectacle,
Pour le contempler mieux je force tout obstacle,
Et crie en le voyant tout prêt à fendre l'eau,
Jamais Endymion ne me sembla si beau!
Mais en ce cher moment, à peine il coupe l'onde,
Que mon œil est saisi d'une crainte profonde.
Il craint quelque désastre ; et d'un front en sueur
J'en fais frémir mon sein, et trembler ma lueur.
Cependant, de ma crainte il semble qu'il se moque;
Il bat l'eau qui le baise, il bat l'eau qui le choque;
Il s'y fait un sentier de ses bras vigoureux;
Le sentier en écume, en bouillonne sur eux;
Ses mains, ses belles mains l'agitent et le percent,
Tandis que ses beaux pieds le poussent, le renversent,
Et qu'en l'émotion qui s'approche et s'enfuit
Un murmure ondoyant le devance et le suit.

D'autres autour de lui s'efforcent et s'étendent,
Leurs membres alongés écartent ce qu'ils fendent ;
Il en souffre d'abord, tout monarque qu'il est,
Et dans ce noble jeu la dispute lui plait.
Mais autant qu'il les passe en mérite, en noblesse,
Autant leur montre-t-il qu'il les passe en adresse.
Il s'élève, il se plonge, et, d'un air déployé,
Il sauve, et fait revoir ce qu'il avait noyé.
On revoit à l'instant sa précieuse tête,
Le cristal en dégoutte, il respire, il s'arrête,
Il se fait adorer en cet humide enclos,
Et semble un beau Neptune au milieu de ses flots.

La Lune suit dans son palais le Monarque qui sort du bain, le voit souper avec la Reine et elle saisit cette occasion pour décrire le chagrin que lui a causé la maladie du Roi et sa joie en apprenant sa guérison, obtenue grâce aux prières de la Reine-Mère.

Cependant la vue de Louis XIV ne saurait lui suffire, elle désire l'entretenir et charge Saint-Amant de ce soin :

Toi donc à qui je parle, et que mon frère avoue,
Toi, dis-je, qu'il chérit, qu'il estime, et qu'il loue,
Comme un des plus ardents et des plus curieux
A chercher des sentiers nouveaux et glorieux ;
Qui peux, sans vanité, prétendre en l'art des Muses
Au laurier qui se donne aux sciences infuses ;
Va trouver ce Grand Prince, et d'un rare entretien
Dis-lui par de beaux vers le haut sujet du mien,
Dis-lui, mais fortement, qu'à tel point je le prise,
Que de son front divin je suis si bien éprise
Que je ne puis souffrir, le voyant luire en l'or,
Qu'une sordide main l'abîme en son trésor.
Cette image sacrée à mon œil est si chère,
Quoiqu'à ma clarté sombre elle ne s'offre guère,
Que si je hais l'avare, au cœur mangé de soins,
Je blâme le prodigue, et ne le hais pas moins.
Dis-lui que je déteste une nombreuse race

Qui par de faux moyens le beau lustre en efface,
L'employant à corrompre, afin d'en agir mieux,
Les grands, et les petits, les jeunes et les vieux,
Et sous un nom de ferme, et trompeur et plausible,
Abusant du droit même, et du devoir visible,
Vole Roi, perd Etat, et des meilleurs sujets
Fait d'humbles mendiants, et de tristes objets.
Dis-lui qu'autant je hais ceux dont l'énorme crime
Semble faire un bâtard d'un prince légitime (1),
Couvrant de sa figure un airain déguisé,
Qui bien que traître et vil, pour noble est exposé...

En terminant, la Lune souhaite de voir la Reine donner bientôt le jour à un Dauphin, et promet d'assister en Lucine aux couches royales :

D'en prendre tout le soin, et de son noble fruit
Semer par tout le monde et la gloire et le bruit.



L'achevé d'imprimer de *la Lune parlante* est du 19 novembre 1661, c'est-à-dire postérieur de 18 jours à la naissance du Dauphin (1er novembre 1661), il tranche d'une manière définitive, en faveur de Loret et de Fr. Colletet, la date de la mort de Saint-Amant (décembre 1661), date désormais à l'abri de toute contestation. Mais il reste à savoir si ce petit poème a eu pour son auteur l'influence néfaste que lui a attribuée Brossette.

(F. Lachèvre, *Bulletin du Bibliophile, 1900.*)

(1) Il ne faudrait pas voir là une allusion au légendaire masque de fer. Il s'agit des faux-monnayeurs. L'abus des métaphores, comme l'a noté M. Lachèvre, donne quelquefois des résultats curieux.

# III

# ANECDOTES

## § 1

La Reine devint grosse. Saint-Amant (1), qui l'avait suivie, fit de méchants vers sur sa grossesse. En arrivant en Pologne, elle lui donna de bons appointements et la qualité de conseiller d'état de la Reine : elle l'envoya ensuite à Stockholm, pour assister de sa part au couronnement de la reine de Suède. J'ai ouï dire qu'il y réussit assez mal. Il a du génie, mais point de jugement; il ne sait rien et n'a jamais étudié; au reste, fier à un point étrange, qui se loue jusqu'à faire mal au cœur. « Fermez, disait-il une fois ; qu'on ne laisse entrer per« sonne; point de valets (c'était à table), j'ai assez de « peine à réciter pour les maîtres. » Une fois, il dînait chez Chapelain. Je suis tout édifié d'avoir trouvé que Chapelain ait au moins une fois en sa vie donné à manger à quelqu'un. Esprit, de l'Académie, y était, qui dit : « Que voilà qui est joli ! — Nargue de votre *joli !* » reprit Saint-Amant. Il pensa s'en aller, tant il était en colère.

Il dit insolemment un jour qu'il avait cinquante ans de liberté sur la tête, et cela à la table du coadjuteur, qui

(1) Il s'appelle Girard, il est de Rouen; apparemment cette seigneurie de Saint-Amant vient de ce qu'il est né dans le voisinage de l'abbaye de Saint-Amant de Rouen. C'est peu de chose que sa naissance ; il était huguenot. (T.)

l'a vu je ne sais combien d'années domestique du duc de Retz, le bonhomme. Depuis, il s'attacha à M. de Metz, et enfin, ne sachant plus que faire, il s'en alla en Pologne. Il en est revenu depuis quatre ans ou environ; il avait prétendu pour son *Moïse* une abbaye et même un évêché, lui qui n'entendrait pas son bréviaire; et ce fut pour punir l'ingratitude du siècle qu'il ne le fit point imprimer. Depuis, il l'a donné; mais rien au monde n'a si mal réussi. Au lieu de *Moïse sauvé*, Furetière l'appelait *Moïse noyé*. En une épître à M. d'Orléans, sur la prise de Gravelines, il s'appelle *le gros Virgile ;* il eût mieux fait de dire le gros ivrogne. En sa jeunesse il faisait beaucoup mieux; mais il n'a jamais eu un grain de cervelle, et n'a jamais rien fait d'achevé. Il travaille toujours pour la reine de Pologne, et elle a soin de lui.

(Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VI.)

## § 2

Ce que M. Despréaux en raconte dans sa première satire, *Que tout chargé des vers qu'il devait mettre au jour, Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour ; Qu'il en revint couvert de honte et de risées ; Que la fièvre au retour, terminant son destin, Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim :* tout cela, dis-je, pourrait bien n'avoir pour fondement que l'imagination de M. Despréaux, qui sans doute a cru qu'en plaçant ici un nom connu, cela rendrait sa narration plus vive et plus gaie. Car enfin les Poésies de Saint-Amant font foi qu'il n'a pas attendu si tard à mendier les grâces de la cour ni à mettre au jour les vers qu'il avait faits dans cette vue..

Chapelain, dans ses lettres manuscrites, m'apprend que *la Rome ridicule* de Saint-Amant fut imprimée furtivement à Paris en 1643, et l'imprimeur mis en prison.

(Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, 1730.)

§ 3

L'ode sur la Solitude fut composée à Belle-Isle, dans cette grotte peut-être qui, plus d'un siècle après, portait encore le nom de grotte de Saint-Amant, et où il se retirait, dit M. Roger dans une lettre adressée à Desforges-Maillard, « quand il était malade à force d'avoir bu ». Dans la même lettre se trouvent, sur le séjour de Saint-Amant à Belle-Isle, quelques particularités curieuses dont l'authenticité paraît certaine. L'auteur, commissaire de la marine à Belle-Isle, avait dans sa famille de vieux parents auxquels un de ses ancêtres, sénéchal de l'île, ami intime de Saint-Amant, avait transmis ces détails.

« Saint-Amant, dit M. Roger, vint à Belle-Isle, non pas seul, mais à la suite du duc de Retz, comme de sa maison, en qualité de bel-esprit... Ce poète y demeura bien des années. Il y composa une grande partie de ses ouvrages, et surtout sa *Solitude*, qui est le meilleur de tous. Son sonnet, qui commence par ce vers : *Assis sur un fagot, une pipe à la main*, fut fait chez un cabaretier du bourg de Sauzon, nommé La Plante, dont la postérité existe encore.

« Saint-Amant était un débauché. La nature seule l'avait fait poète. Le vin lui donnait de l'enthousiasme. »

P. Brun, *Revue d'Histoire littéraire*, 15 oct. 1897.
P. Durand-Lapie, *Saint-Amant*, 1898.
E. Lachèvre, *Bulletin du Bibliophile*, 1900.
G. Lanson, *Grande Encyclopédie*.
A van Bever, *Œuvres poétiques du sieur de Dalibray*, 1906.

## VI

## LEXIQUE ET NOTES

AIGRE. — Liqueur aigrelette : « Nous boirons de l'aigre de cèdre » (SCARRON). Ici *cèdre* veut dire citron ou cedrat, de l'ital. *cedro*, citron.

AINS. — Des mots cités dans ces deux vers : ains, piéça, los, jaçoit, *ardu*, soulas, *opter*, blandice, encombre, deux seulement (on les a soulignés) ont vraiment survécu; los, soulas, blandice demandent de l'adresse pour être employés sans ridicule. M. Laurent Tailhade a bellement rénové *los* dans ce vers de grande allure : *Los aux vieilles putains d'ans et d'honneurs chargées !* Le mot *encombre* est regrettable, car il est moins encombrant qu'encombrement. Quant à *ains* (avant, mais), *piéça* (naguère), *jaçoit* (déjà soit que, quoi que) ils sont bien défunts.

ALARBE. — C'est la forme espagnole, pour *Arabe*.

ALCIDON. — Sous ce nom allégorique, lisez : Bernières.

ALLUMETTE. — Les allumettes soufrées étaient depuis longtemps en usage, ce que semblent ignorer les encyclopédistes les plus récents. L'allumette, « fort petit morceau de bois de hêtre séché et soufré aux deux bouts » (définition de Richelet), se fabrique encore. Il

semble bien qu'elle date des temps les plus reculés. Il est difficile de traduire autrement que par *allumettes soufrées* le *ramenta sulphurata* de Martial.

ARCHET. — *Il est sous l'archet*, c'est-à-dire : « Il sue la vérole » (RICHELET). L'archet était un cercle de bois qui soutenait des rideaux. La sudation abondante était alors et fut jusqu'au XVIIIe siècle le principal traitement de la syphilis.

ARDRE. — Brûler. Encore dans Voltaire : « Au lieu de vouloir les ardre. »

ARÈNE (l'). — Le sable.

ARSÉE. — Brûlure, de *ardre*.

ASBESTE. — L'amiante.

AVERTIN. — Etat d'esprit qui rend méfiant, irascible. « Quand les enfants sont criards et mutins, on dit qu'il les faut vouer à S. Avertin » (LE ROUX, *Dict. comique*).

BALANDRAN. — « Gros manteau pour le mauvais temps » (RICHELET). La Fontaine dit *balandras*, qui est une forme provençale.

BANDEL. — Bandello, auteur de contes assez gaillards.

BANDOLIER. — Révolté. Esp. *Bandolero*.

BARRETTE. — Bonnet. *Barrette* est le même mot que *béret*.

BAS. — « On dit d'une femme laide que le haut défend le bas » (LE ROUX, *Dict. comique*).

BAUDOUIN (Jean). — Un des premiers membres de l'Académie. Poète et traducteur notamment de plusieurs œuvres de François Bacon. Mort en 1650.

BELLE. — « Ile qu'à bon droit on honora du nom de Belle » : Belle-Isle.

BERNI. — Poète italien du XVI° s. Ses *Rime burlesche* en font le créateur du genre.

BILOT. — Compagnon de S.-A., que l'on voyait ainsi que Sallard, Faret, Marigny-Mallenoë, Gillot, etc., à la *Fosse aux Lions*, chez la Coiffier. Consultez A. van Bever : *Œuvres de Dalibray*, p. XVI.

BOISSAT. — Un des premiers membres de l'Académie. Auteur d'un roman, *Histoire négrepontique*, imité, dit Segrais, par la Calprenède dans sa *Cassandre*. Mort en 1662.

BORDEL. — « Et dans ces sortes de bordels se trouve toujours l'élite et la crème de tout ce qu'il y a de belles filles à Paris ou de plus belles femmes, qui y vont moins pour gagner leur vie que pour se divertir » (LE ROUX, *Dict. comique*). C'est ce que dit Saint-Amant : « Là moins sujettes au lucre qu'à l'impudique plaisir... »

BOUCIN. — Bouchée, morceau.

BOUCON. — Mets empoisonné. Ital. *boccone*, bouchée.

BOUTARGUE. — Du prov. *boutargo*, sorte de caviar préparé dans le Midi.

BRAYER. — Ceinture, bandage. Ici, au sens de ceinture de chasteté.

BRIFER. — Manger gloutonnement. On ignore l'origine de ce mot, qui passe aujourd'hui pour argotique et qui fait partie de la langue française au moins depuis le XIII° s. Les dictionnaires d'argot écrivent *briffer*, même Sainéan, *L'Argot ancien*, 1907.

BROMIEN. — Surnom de Bacchus. βρόμιος, frémissant.

BUREAU. — Etoffe de laine, de bure.

CAGNE. — Chienne, femme dévergondée. Ital. *cagna*.

CAILLEBOTTE. — Lait caillé, fromage blanc. — Mot très différent de *caillebote*, terme de marine.

CAMELOT. — Etoffe de laine. Le mot est dérivé de *chameau*. On écrivait au XIV^e s. *chamelot*. A l'origine, étoffe fabriquée en Orient avec des poils de chameau.

CAPELAN. — Prêtre sale et rapé. Mot emprunté du provençal ; littér. chapelain.

CAPRIOLE. — On hésitait au XVII^e s. entre cette forme et cabriole. Ital. *capriola*.

CARBONNADE. — Grillade. Ital. *carbonata*. Rabelais écrit *charbonnade*.

CARME. — « Mot burlesque pour dire *vers* » (RICHELET). Lat. *carmen*. Le mot a été employé fort sérieusement au XVI^e siècle.

CATERRE. — Forme de catarrhe, au XVII^e siècle. On voit, par l'expression de S.-A., « un gracieux caterre » (*la Nuit*), que le mot n'avait pas alors le sens purement médical qu'il a aujourd'hui.

CAVIAL. — Caviar. Forme plus rapprochée de son origine, qui est l'it. *caviale*.

CÈDRE. — Voyez *Aigre*.

CHAUDIÈRE. — Personnage énigmatique dont on ne sait rien sinon, dit Faret, qu'il ne but jamais que de l'eau.

CHEVÊCHE. — Un des noms de la chouette.

CHEVROTER. — S'irriter. Dérivé de *chèvre*.

CHINFRENEAU. — Horion. « Il y en avait toujours quelqu'un qui avait quelque *chinfreneau* » (AMBROISE PARÉ).

COFFIN. — Petit panier d'osier. Doublet de *coffre*. Lat. *cophinus*.

COIFFIER (La). — Tenancière de la pâtisserie-cabaret de

la Fosse-aux-Lions, rue du Pas-de-la-Mule. Voyez Tallemant.

COINTE. — Agréable, gracieux : « Plus cointes sont que n'est une épousée » (SARRAZIN).

CORAL. — Autre forme de *corail.*

CORMIER. — Cabaret de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

CORSER. — Saisir corps à corps. Baïf : « En la lutte d'amour, — Nous corsâmes tour à tour. »

COSPÉAN (Philippe). — Son vrai nom était *Cosveau.* Il est le plus souvent appelé sous le nom de ses évêchés successifs, M. d'Aire, M. de Nantes, M. de Lisieux. C'est par lui que, né Huguenot, Saint-Amant se convertit au catholicisme, selon la mode et la politique du moment.

COUPEAU. — Sommet, faîte.

CRIC ET CROC. — « Sorte d'adverbe qui représente le bruit que font les verres pleins de vin, lorsqu'on les choque en buvant à la santé les uns des autres » (RICHELET).

CROÎTRE. — Prononcez *craître.*

CROTTÉ. — Le Poète crotté. S.-A. désigne ainsi Maillet, poète de ce temps, très vaniteux, très sale, très mendiant et méchant, qui se fit beaucoup d'ennemis.

CROUPE. — *Une petite croupe de gazons,* un petit tertre.

DÉBIFFER. — Défaire, user. « Drap debiffé » (FROISSART). Succédané de *biffer.*

DÉGOUT. — De dégoutter. « La pluie et autre dégouts du ciel et de l'air » (CHARRON).

DENYS. — Bacchus, *Dionysios.*

DES YVETEAUX. — Le jardin de Des Yveteaux était célèbre. Tallemant l'a décrit.

DÔNE. — Femme. De l'ital. *donna*. « C'est un débauché qui a toujours quelque *dosne* chez lui » (FURETIÈRE). Le mot a persisté, avec divers sens préjoratifs, dans certains dialectes, normand, par exemple.

DRAPEAU. — Morceau de drap, chiffon, vieux linge. « Débris de toile que les chiffonniers ramassent et dont on se sert pour fabriquer du papier » (HATZFELD).

DROIT. — Tantôt S.-A. prononce *oi*, tantôt *ai*, selon les nécessités de la rime. De même La Fontaine.

DUC. — « Mon Duc » : le duc de Retz.

DUMONSTIER. — Peintre et collectionneur de curiosités. Voyez Tallemant des Réaux (*Collection des Plus Belles Pages*).

ÉCACHER. — Aplatir.

EMMANCHER (S'). — Se disait d'une flotte qui se range dans une manche, un détroit.

EN UN. — En même temps.

ÉPAGNEU — Forme archaïque pour épagneul.

ÉTHIOPE. — Ethiopien.

EXERCITE. — Armée. Lat. *exercitus*.

FARET (Nicolas). — Ecrivain distingué, l'un des premiers membres de l'Académie, auteur de *l'Honnête Homme*, ami et compagnon de Saint-Amant, qui l'appelait « chère rime à cabaret », bien qu'il fût des plus sobres et ami de la retraite. Voyez sa *Préface* aux œuvres de Saint-Amant. Né à Bourg en Bresse, entre 1596 et 1600, il mourut en 1646.

FIOLANT. — On trouve dans le *Dictionnaire* de Marguery : « *Fiolent*, buveur. » D'autre part, Le Roux :

« Fioler, pour boire à tire-larigot, s'enivrer à plaisir. »

FREMINET. — Peintre ordinaire de Henri IV.

FRENCH DOGUE. — Mots anglais : « Chien de Français. »

FRINGUER. — Gambader, s'agiter. Par extension : fringuer un verre, l'agiter dans l'eau, le laver.

FRISE. — Etoffe de laine frisée. Servait aux doublures.

FRITATE. — Omelette. C'est l'ital. *frittata.*

FUSIL. — Partie du briquet qui frappe la pierre.

GABER. — Se jouer, se rire, se moquer, se railler, se divertir de quelque chose (LE ROUX, *Dict. comique*).

GARBE. — Même mot que *galbe*, ital. *garbo*. Ronsard dit également : « Tant le garbe de prince au visage il avait. »

GARROT. — Flèche, trait. « Le flanc mortellement d'un garrot traversé. » (RÉGNIER).

GENOUIL. — Forme ancienne de *genou*. Cette finale est restée dans *fenouil*, qui est le lat. *fœnuculum*, comme genou est *genuculum*. Genou, pourrait-on dire, a été usé par l'usage, comme verrou, jadis *verrouil*.

GIBEL. — Le mont Gibel, l'Etna.

GILLOT. — Voyez *Bilot.*

GLAI. — Glaïeul. Du latin *gladium.*

GLAUQUE. — C'est le Glaucus d'Ovide, changé en dieu marin, *Métamorphoses*, XIII.

GOFFE. — Lourd, grossier. Ital. : *goffo.*

GOILAN. — Forme correspondant à une des anciennes prononciations de *goéland*, breton *gwélan.*

GRISON. — Valet ou moine vêtu de gris. Ce sens ne semble pas, à cet endroit (*Rome ridicule*), très satisfaisant. A la vérité, soit métaphore, soit expression argotique, les *grisons* de ce passage me semblent des *poux.*

GROIN. — Ne faisait qu'une syllabe.

GUERDON. — Récompense.

GUILLEDIN. — Cheval trotteur. Angl. *gelding*, hongre.

GUITERRE. — Forme usitée au XVII[e] s. pour *guitare*.

HOSTIÈRE. — Auberge. Ital. *osteria*.

HOUBELON. — Forme primitive de houblon.

IMPITEUX. — Impitoyable.

JANSON. — Nous laissons le nom déformé. C'est Ben Jonson. Les strophes qui suivent sont curieuses par la description des scènes familères du théâtre anglais. Shakespeare n'est pas nommé, mais il est compris dans cette satire, car, en 1644, date de *l'Albion*, il était joué et on allait imprimer le « *third Folio* ».

JAQUE DE MAILLE. — Cotte de maille allant du cou aux cuisses. *Jaque*, qui signifie un vêtement d'homme, n'existe plus qu'en son diminutif *jaquette*.

JARTIÈRE. — Ancienne orthographe. « Jartière émaillée ». (Ancien invent. cité par Laborde, *Emaux*.)

JUBÉ. — « Faire venir à jubé : faire venir une personne au point qu'on désire » (RICHELET).

LABILE. — Caduc. Latin *labilis*.

LANTERNE. — *Mets le chef à la lanterne*, mets la tête à la fenêtre.

LARIGOT. — Sorte de flûte ou de flageolet. « J'ai trouvé ce mot au figuré dans un sens un peu trop libre et trop gaillard : *Daubant du gigot, — Danser le branle double au son du larigot* » (RICHELET).

LAVAL. — Le marquis de Laval, fils de Madame de Sablé.

LÈDE. — Léda.

LESBIN. — « Dit autant que bardache. Voyez *Bardache*. Ablancourt, *Lucien, Dialog.*, p. 2 : « Et que dis-tu quand on t'appelle lesbin ? » (LE ROUX, *Dictionnaire*

*comique*). Voici l'article de renvoi, *Bardache :* « Pour dire un jeune ou garçon qui sert de succube à un autre et qui souffre qu'on commette la sodomie sur lui. Ces abominations sont si communes en France que c'est avec raison que les femmes s'en sont plaintes ouvertement, et je pourrais même nommer plusieurs personnes qui entretiennent des bardaches, qui sont ordinairement de beaux garçons, comme on fait des filles de joie. » (*Putanisme de Rome.*)

LINCEUL. — Ce mot allait commencer de se spécialiser pour être remplacé, dans l'usage ordinaire, par *drap*.

LICORNE. — « Sorte d'animal qu'on trouve dans les montagnes de la haute Ethiopie. La Licorne est de couleur cendrée. Elle ressemble à un poulain de deux ans, hormis qu'elle a une barbe de bouc et, au milieu du front, une corne de trois pieds, polie, blanche et rayée de raies jaunes. Ses pieds ont l'air de ceux d'un éléphant et sa queue tient quelque chose de la queue d'un sanglier ».(RICHELET, 1680).

MAILLE (Jaque de). — Voyez *Jaque*.

MARIGNY-MALENOÊ. — Un des meilleurs amis de S.-A. Son histoire est dans Tallemant, qui l'appelle un philosophe cynique.

MARIN. — Ce « grand homme marin » du *Contemplateur* semble bien venir des *Lusiades* du Camoens, qui l'avait rencontré au Cap de Bonne-Espérance.

MARIN (le cavalier). — Ce poète charmant, audacieux et désordonné, est peu estimé des moralistes. Il y a, dans son *Adone*, les plus délicieux vers de volupté, et celui-ci, dont la divine mélancolie répond à la jovialité de Rabelais :

*Humano uffìcio è veramente il pianto.*

MARINE. — « Ce mot se prend quelquefois au même sens que celui de *mer* » (RICHELET).

MARISSON. — Tristesse, chagrin. Régnier : « En eût de marisson pleuré comme une vache. »

MARTYRER.— Martyriser.— Voyez le *Lexique* de Théophile.

MASSE. — « Terme bachique, dont on se sert en choquant le verre et en buvant des santés » (RICHELET).

MENESTRE. — Potage. Ital. *minestra.*

MESHAIN. — Mal, dommage. Ce mot est tout à fait désuet au XVII$^{e}$ siècle.

MESQUIN. — Malheureux. C'est un sens ancien. Ital. *meschino*, de l'arabe *maskin*, pauvre.

MEURES. — Mûres.

MOME. — Momus.

MORGUER. —Narguer.Régnier : « Morguant la destinée et gourmandant la mort. »

NAVIGAGE. — Navigation. Mot forgé par Saint-Amant, fort heureusement, d'ailleurs, sur l'analogie de *voyage.*

ŒILLADER. — Né au XVI$^{e}$ siècle, ce mot disparut à la fin du XVII$^{e}$ siècle. Le moyen-âge a eu *œiller*, et on a vu surgir récemment *yeuter*, tous mots bien meilleurs que *regarder.*

OISEAU (l'unique). — Le Phénix.

ORFRAIE. — C'est l'effraie. Voir le *Lexique* de Théophile.

OUIR. — Pour les différentes formes de ce verbe, *j'oy. oyant*, etc., voyez le *Lexique* de Théophile.

OUVRIER. — Se prononçait de deux syllabes.

PANACHE. — S.-A. écrit *pennache,* première forme du mot, emprunté à l'italien *pennacchio.*

PAYS. — *Tirer pays,* fuir.

PENDANTS. — « Ces monts pendants en précipices » (*la Solitude*). La Fontaine s'est approprié ce vers : « Un rocher, quelque mont pendant en précipices » (*les Deux Chèvres*).

PESTERIE. — Mauvaise humeur, humeur de pester.

PÉTUNER. — Fumer du tabac.

PITAUD. — Lourdaud, paysan grossier.

PLANTE. — *D'une plante légère*, d'un pied léger.

POIVRER. — Saint-Amant dit, en un autre endroit : « Toi, louve, toi guenon, qui m'as si bien poivré... »

POLYXÈNE. — Héroïne du roman de François de Molière, *la Polyxène* (1632).

POMME-DE-PIN. — Un des anciens cabarets de Paris, déjà célèbre au temps de Villon. Il était situé rue du Pont-Notre-Dame.

PONANT. — « Mot bas et burlesque pour dire le *cu.* » (RICHELET). Cf., le mot *ponette*, usité en Normandie pour désigner l'extrémité du croupion des volailles. Très différent de *ponant*, occident, ce *ponant* signifie le *pondant*, de la forme *poner*, pondre, lat. *ponere*. L'ancien français a *ponneresse* et *ponneuse*, pondeuse, *ponnée*, la ponte, etc.

PRÉFIS. — Ainsi, pour la rime, S.-A. écrit-il *préfix*.

PRESTOLIN. — Saint-Amant abuse ici de sa manie de déformer les mots pour la rime. Il faut lire *prestolet*, jeune prêtre de mœurs légères.

PRIVÉMENT. — Familièrement.

PUIR. — Ancienne forme du verbe puer. Il est employé encore par Molière : « Il *put* étrangement son ancienneté » (*Femmes sav.*).

RAMENTOY (Je me). — Je me remets en l'esprit. Du verbe archaïque *ramentevoir*.

REBOURS. — Du lat. pop. *rebursum*, qui est à contre poil. « Avec un esprit aussi rebours que celui-là » (J.-J. ROUSSEAU).

REVÊCHE. — Etoffe de laine à long poil. « Revêches ou basettes de Flandres ou Angleterre » (*Tarif général des droits de sortie, 1664*).

ROMAIN. — « Ce fameux peintre romain » du *Contemplateur*, c'est Michel-Ange, dont S.-A., dans les strophes suivantes, semble décrire *le Jugement dernier*.

ROUER. — Tourner. Lat. *rotare*.

ROUSSEAU. — Pour *roussin*. Il veut dire l'âne. Cf. l'expression *roussin d'Arcadie*.

SAGETTE. — Flèche.

SAGOUIN. — Singe.

SALLARD. — Voyez *Bilot*.

SAMPOGNA (*La*). « Le Chalumeau », recueil de poèmes du cavalier Marin.

SANSONNET. — Le *saut du sansonnet*, expression que nous n'avons pu élucider.

SELLE A PIQUER. — Différant de la *selle rase* par des garnitures surélevées devant et derrière. Cf. Richelet, qui en donne la composition technique, *troussequins, lièges*, etc.

SERBATANE. — Forme primitive et correcte de sarbacane : esp. *cerbatana*.

SI. — *Et si*, et cependant.

SIFFLER. — Boire. Saint-Amant écrit *chiffler*, forme déjà désuète de son temps, mais que Cyrano de Bergerac emploie également (*Le Pédant Joué*, acte V).

SIMONNET. — Personnage grotesque.

TASSONI. — Poète italien (1565-1635), maître, avant

Saint-Amant, dans le genre héroï-comique. Son *Seau enlevé* est connu.

TEMPÊTER. — Tourmenter.

TOPE. — « Terme bachique qui se dit entre des gens qui se portent des santés, et qui se dit par celui qui reçoit la santé qu'on lui porte, et c'est comme s'il disait : « J'y consens, j'accepte de tout mon cœur la santé que vous me portez » (RICHELET).

TOPER. — De l'esp. *topar*. Accepter le coup, qu'il s'agisse de jouer ou de boire. Par extension : boire. Voyez *Tope*.

VERCOQUIN. — Caprice. « Suivre mon vercoquin » (RÉGNIER). Ver dans la tête du mouton ; vertige que donne ce vers ; ensuite folie, fantaisie, etc.

VIOLET. — Morceau de drap violet.

VIS. — Visage. Le sonnet où se trouve ce mot est écrit en langage légèrement archaïque. On se souvient de *Nicolete o le cler vis* (au clair visage), dans *Aucassin et Nicolette.*





# TABLE DES MATIÈRES



## *LIVRE PREMIER*

## POÈMES

## *LIVRE II*

## RAILLERIE A PART



## *LIVRE III*

## PIÈCES VARIÉES

## *LIVRE IV*

## CAPRICES



## *LIVRE V*

## MOISE SAUVÉ, idylle héroïque.



## *LIVRE VI*

## LETTRES ET PRÉFACES

## *APPENDICE*





*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-cinq novembre mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

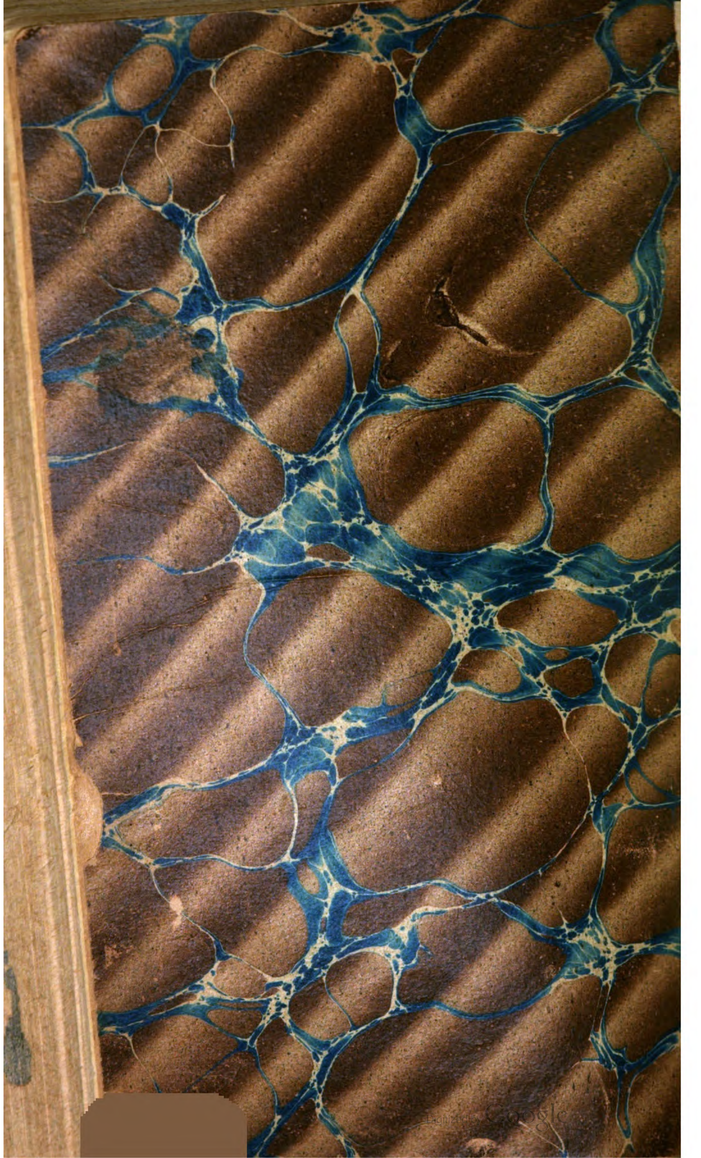
pour le

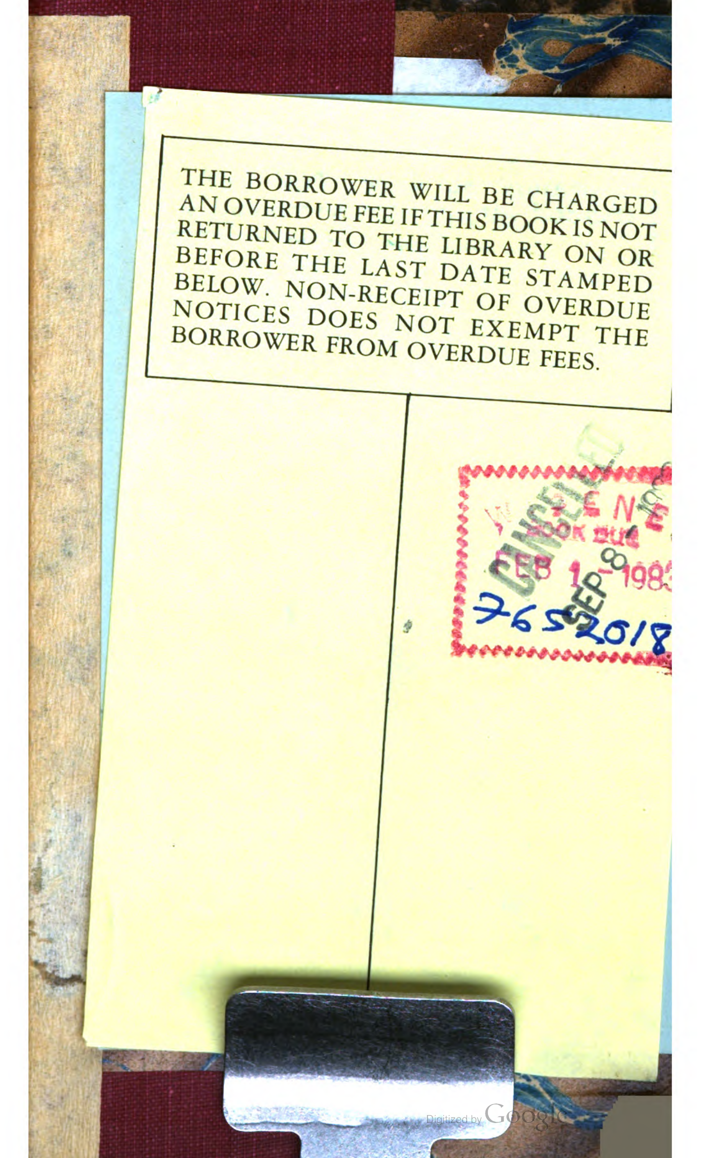
MERCVRE

DE

FRANCE

POITIERS. — IMP. BLAIS ET ROY.




THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
CANCELLED
BOOK DUE
FEB 1 1983
SEP 8
7652018
Digitized by Google

